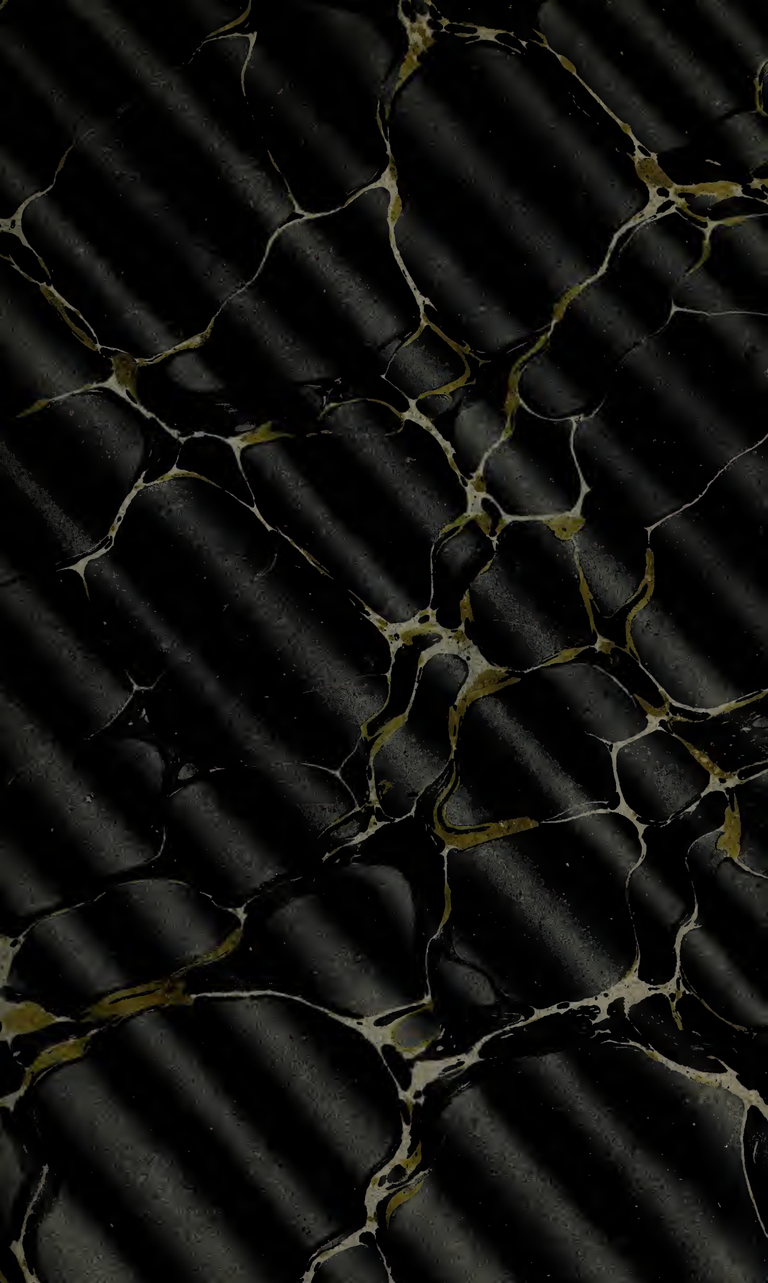






ŒUVRES
CHOISIES
DE LE SAGE,

AVEC FIGURES.

TOME TREIZIÈME.

LE THÉATRE DE LA FOIRE,

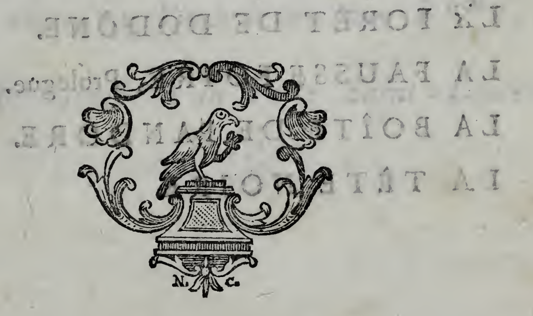
OU

L'OPÉRA COMIQUE.

PAR LE SAGE.

AVEC FIGURES.

TOME SECOND.



A AMSTERDAM,

& se trouve à PARIS,

RUE ET HÔTEL SERPENTE

M. DCC. LXXXIII.



PIÈCES

Contenues dans ce second Volume.

LE MONDE RENVERSÉ,

PIÈCE EN UN ACTE,

PAR LE S*** ET D'OR***.

SUR LE PLAN DE LA F***.

Repréſentée à la Foire Saint-Laurent 1718.

ACTEURS.

ARLEQUIN.
PIERROT.
UN PHILOSOPHE.
M. DE LA CANDEUR, Procureur.
M. LE CHEVALIER DE CATONVILLE, Petit-maître.
M. PRUD'HOMME, Notaire.
HYPPOCRATINE, Médecin.
MERLIN, Prophète, ſouverain du Monde Renverſé.
ARGENTINE, } Nièces de Merlin.
DIAMANTINE, }
ZULIMA, } Rivaux d'Arlequin & de Pierrot.
HANIF, }
L'INNOCENCE.
LA BONNE FOI.
TROUPE d'Habitans du Monde Renverſé.

La Scène eſt dans le Royaume de Merlin.



LE MONDE RENVERSÉ.

Le Théâtre représente une Plaine remplie de Tentes. On y voit des grotesques, des arbres & des animaux extraordinaires.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARLEQUIN, PIERROT.

(On les voit tous deux en l'air montés sur un Griffon, qui traverse deux ou trois fois le théâtre, & qui tantôt s'élève, & tantôt descend).

ARLEQUIN, *à Pierrot.*

AIR : *(Tu croyois, en aimant Colette).*

TIENS-TOI bien.

PIERROT.

Tiens-toi bien toi-même.

ARLEQUIN.

Notre cheval vient de broncher.
Il va d'une vîteſſe extrême;
Nous allons tous deux trébucher.

PIERROT.

J'ai quelquefois couru la poſte aux ânes; mais voici le premier oiſeau que j'ai monté.

ARLEQUIN.

Bon, un oiſeau! C'eſt un poiſſon volant..... Mais où diable ce maudit animal nous mène-t-il?

(*Le Griffon s'abaiſſe*, *Arlequin & Pierrot deſcendent*).

PIERROT.

Ah! nous voici à terre!

ARLEQUIN.

Il me ſemble que nous avons bien fait du chemin dans les airs.

PIERROT.

Oui, ma foi. Il faut que nous ayons paſſé pardeſſus la Méditerranée, la rivière de Seine, la mer Noire, & la rivière des Gobelins.

ARLEQUIN.

Il eſt vrai. Je crois avoir vu ſous mes pieds Conſtantinople, Chaillot, la Chine & Paſſy. Mais je voudrois bien ſavoir où nous ſommes.

PIERROT.

Et moi, tout de même. Je crains qu'on ne nous ait tranſportés dans un mauvais pays.

ARLEQUIN *regardant de tout côtés.*

Je n'en ai pas bon augure non plus.

AIR : (*Tes beaux yeux, ma Nicole*).

Morbleu, qu'allons-nous faire,
Mon cher Pierrot, ici ?
Cela me déſeſpère.

PIERROT.

Cela m'afflige auſſi.
Dans ce climat ſauvage,
Sans crédit, ſans argent,
Nous reſterons pour gage,
Si l'appétit nous prend.

ARLEQUIN.

S'il nous prend ! Il nous a déjà tout pris. Eſt-ce que tu n'as pas faim ?

PIERROT.

Pardonnez-moi, vraîment, & encorè plus ſoif.

ARLEQUIN.

Ah ! que je mangerois bien à préſent un bon ſauciſſon de Bologne ! Je le croquerois juſqu'aux arrètes.

PIERROT.

Et moi, je boirois bien une pinte de vin, meſure de ſaint Denis.

(*Il deſcend auſſi-tôt du cintre ſur la tête d'Arlequin un gros ſauciſſon, & une bouteille ſur celle de Pierrot*).

AIR : (*Belle Brune, belle Brune*).

O merveille !
O merveille !
Un inviſible échanſon
Me fournit une bouteille.
O merveille !
O merveille !

ARLEQUIN.

(*Même air*).

O merveille !
O merveille !
J'apperçois un ſauciſſon
D'une groſſeur ſans pareille
O merveille !
O merveille !

PIERROT.

Aſſurément, il y a de l'enchantement à cela.

Ils ſe jettent ſur le ſauciſſon & la bouteille, & s'aſſeyent à terre.

ARLEQUIN.

En vérité, mon ami, le pays eſt meilleur que nous ne penſions. Il ne nous manque plus qu'une table à préſent.

(*Il ſort dans le moment une table à deux couverts de deſſous le théâtre*).

PIERROT, *étonné*.

Une table & des couverts!

ARLEQUIN.

Comment diable! on n'a qu'à ſouhaiter ici. Ah! je commence à deviner dans quel pays nous ſommes. Nous avons été tous deux valets de Merlin.

AIR : (*Mon père, je viens devant vous*).

Après l'avoir ſervi deux ans,
Souviens-toi que ce grand prophète
Nous promit que, dans certain tems,
Notre fortune ſeroit faite,
Dans un pays rempli de biens.

PIERROT.

Oui, par ma foi, je m'en ſouviens.

(*Même air*).

Même il nous dit que ce ſéjour
Etoit fort extraordinaire :
Que nous n'aurions le long du jour
Qu'à manger & qu'à ne rien faire :
Que nous pouvions tout demander,
Qu'il nous feroit tout accorder.

C'eſt un homme de parole.

ARLEQUIN.

Vivat le prophète Merlin!

PIERROT.

AIR : (*Banniſſons d'ici l'humeur noire*).

Puiſqu'on a tout ce qu'on demande,
Il me faut un dindon tout cuit.

(*Il deſcend un dindon*).

ARLEQUIN.

Moi, je voudrois, au lieu de viande,
Des macarons & du biſcuit.

(*Il deſcend une corbeille pleine de macarons & de biſcuits*).

PIERROT.

AIR : (*Réveillez-vous, belle endormie*),

Je mangerois bien du laitage,
Pour me rafraîchir les poumons.
(*Il deſcend un plat de crême*),
Moi, je demande du fromage,
Avec quelques petits ratons.

(*Il deſcend du fromage & des ratons*).

Ils ſe mettent tous deux à manger goulûment & comiquement,

ARLEQUIN, *après avoir mangé tout ſon ſaoul.*

A préſent que nous ſommes bien *guedés*, que demanderons-nous ?

PIERROT.

AIR : (*Qu'on apporte bouteille*),

Je ſouhaite une fille
De dix-huit à vingt ans :
Qu'elle ſoit drue & bien gentille,
Qu'elle ait ſurtout des yeux friands.

ARLEQUIN.

(*Même air*).

Et moi, j'en demande une
Dont je ſois ſeul chéri ;
Qui puiſſe faire ma fortune,
Si je veux être ſon mari.

(*Il paroît deux jeunes filles*).

PIERROT.

Ventrebille! les voici toutes deux!

ARLEQUIN.

Rien n'eſt plus plaiſant.

AIR : (*Je ne ſuis né ni roi, ni prince*).

Quoi donc? on peut ſe mettre à table,
Manger & boire comme un diable,
Pour l'écot ne débourſer rien!
Après cela, d'une donzelle
Si vous ſouhaitez l'entretien,
Vous voyez paroître la belle!

Mais, mais, il n'y a point d'endroit au monde qui vaille celui-ci.

SCÈNE II.

ARLEQUIN, PIERROT, ARGENTINE, DIAMANTINE.

Arlequin & Pierrot vont au-devant d'elles, & les gracieuſent par des révérences, ſur leſquelles les deux filles renchériſſent.

ARLEQUIN, *à Argentine.*

AIR : (*Je reviendrai demain au ſoir*).

BON jour, belle nimphe aux yeux doux.

ARGENTINE, *d'un air ſoumis.*

Que voulez-vous de nous? *bis.*

PIERROT, *à Diamantine.*

On voudroit bien vous cajoler.

DIAMANTINE, *faisant la révérence.*

Vous n'avez qu'à parler. *bis.*

ARLEQUIN.

Bonne pâte de fille, ma foi!

(*à Argentine*).

Hé comment vous appelez-vous, ma mignonne?

ARGENTINE, *faisant la révérence.*

Je m'appelle Argentine.

ARLEQUIN.

Ah! le joli nom! j'en adore les deux premières syllabes.

PIERROT, *à Diamantine.*

Et vous?

DIAMANTINE, *faisant la révérence.*

Diamantine.

PIERROT.

Voilà deux riches noms.

ARLEQUIN, *à Argentine.*

AIR: (*Lanturelu*).

Vous avez, ma reine,
Un air enchanté,
De la grecque Hélène
Toute la beauté.
A vos yeux d'ébène
Déjà mon cœur s'est rendu.
Lanturelu, lanturelu, lanturelu.

ARGENTINE.

AIR : (*Et zon, zon, zon*).

Je ſens auſſi pour vous
Une tendreſſe d'ame :
Je vous prends pour époux.

ARLEQUIN.

Oh! doucement, madame!
Et zon, zon, zon,
Liſette, la Liſette,
Et zon, zon, zon,
Liſette, la Liſon.

Tudieu! vous ne donnez pas le tems aux gens de ſe reconnoître.

ARGENTINE.

AIR : (*L'amour eſt protecteur*).

Oubliez-vous donc, ſeigneur,
Ce que vous venez de dire ?
Déjà votre tendre cœur
Reconnoiſſoit mon empire.

ARLEQUIN.

Pour le badinage,
Bon;
Pour le mariage,
Non.

ARGENTINE.

Ouidà? Oh! cela ne me convient point.

PIERROT, *à Diamantine.*

Et vous, la belle, vous ne me dites rien. Me prenez-vous pour un mal peigné?

DIAMANTINE.

AIR : (*Allons, gay*).

Non, non, Diamantine
Ne vous trouve pas laid.

PIERROT, *riant.*

Vous voyez à ma mine
Que je ſuis fort bien fait.
Allons, gai,
D'un air gai, &c.

DIAMANTINE.

Je me ſens du goût pour vous; & je me détermine à vous épouſer : mais craignez d'être infidelle.

ARLEQUIN.

Pourquoi donc?

ARGENTINE.

C'eſt qu'on enferme ici les maris volages.

PIERROT.

Diable! Il y a donc bien des priſonniers.

DIAMANTINE.

C'eſt ce qui vous trompe. Les hommes de ce pays ſe piquent tous d'une inviolable fidélité.

ARLEQUIN.

Et les femmes?

ARGENTINE.

Tout de même.

ARLEQUIN.

Ce pays-ci eſt donc le Monde Renverſé?

DIAMANTINE.

Vous l'avez dit.

ARLEQUIN.

C'eſt ici qu'il faut ſe marier.

AIR: (*Le fameux Diogène*).

Prenez-nous donc, les belles,
Nous vous ſerons fidelles
Juſqu'à votre trépas.
Mais, de peur de ſurpriſe,
Parlez avec franchiſe,
Avez-vous des ducats?

ARGENTINE, *ſoupirant.*

Hélas!

DIAMANTINE, *ſoupirant auſſi.*

Ahi!

ARLEQUIN, *à Pierrot.*

Hoïmé! voilà deux mariages rompus.

PIERROT.

Pourquoi? Puiſqu'on a ici tout ce qu'on ſouhaite, l'argent ne ſauroit manquer.

ARGENTINE.

Vous êtes dans l'erreur. Si le prophète Merlin, en vous faiſant ici tranſporter, a rempli vos premiers ſouhaits, c'eſt par une faveur particulière.

ARLEQUIN.

Sur ce pied-là, il nous faut des femmes bien rentées.

DIAMANTINE.

Nous ne ſommes que trop riches, & c'eſt ce qui fait dans ce moment toute notre inquiétude.

PIERROT.

D'où vient?

ARGENTINE.

Nos loix, pour répartir également les richeſſes, défendent aux riches de s'allier enſemble.

ARLEQUIN.

Oh, ho!

DIAMANTINE.

AIR: (*Joconde*).

Si vous poſſédez quelques biens,
Pour nous quelle triſteſſe!
Il faudra rompre nos liens.

ARGENTINE.

Vaincre notre tendreſſe.

ARLEQUIN.

Puiſque vous cherchez des époux
Indigens, miſérables,
Meſdames, vous trouvez en nous
Deux partis admirables.

Je n'ai pas le ſou.

PIERROT.

Je ſuis la gueuſerie en chauſſes & en pourpoint.

ARGENTINE.

Quel bonheur!

DIAMANTINE.

Quelle joie!

ARLEQUIN.

Nous ſommes enfin deux archigueux.

ARGENTINE.

AIR : (*Quand le péril eſt agréable*).

Ah! quel plaiſir de vous entendre!
Vous nous charmez.

ARLEQUIN.

Qui l'auroit cru!
C'eſt donc au mérite tout nu
Que vous vous laiſſez prendre.

DIAMANTINE.

Il y a encore une petite difficulté, meſſieurs. Vous avez deux redoutables rivaux à combattre.

ARLEQUIN, *mettant les mains ſur ſes côtés.*

Deux rivaux!

(*en déclamant*).

... J'en combattrois cent mille.
Paroiſſez Navarrois, Mores & Caſtillans...

ARGENTINE.

Vous avez du cœur, j'en ſuis ravie. Sans adieu. Nous allons tout diſpoſer pour ces deux mariages.

DIAMANTINE.

Soyez-nous fidelles, nous ſaurons vous retrouver.

ARLEQUIN, *à Argentine.*

AIR : (*Réveillez-vous, belle endormie*).

Je ferai conftant comme un diable.

DIAMANTINE, *à Pierrot.*

Soyez-le auffi, vous, mon poulet.

PIERROT.

En m'époufant, mon adorable,
Vous épouferez un barbet.

(*Elles s'en vont*)

SCÈNE III.

ARLEQUIN, PIERROT.

ARLEQUIN.

PIERROT, mon ami, notre fortune eft faite. Voilà deux tréfors que nous allons pofféder.

PIERROT.

Hé, jarnonbille! nous ne les tenons pas encore! Diamantine dit comme ça que nous avons deux rivaux qui ne fe mouchent pas du pied.

ARLEQUIN.

J'en vois les conféquences : mais tu n'as qu'à faire comme moi. Tien. Quand mon rival viendra, il me regardera de cette façon-là (*il fait fes lazzis*), je le regarderai de celle-ci... Parlez, me dira-t-il, n'eft-ce pas vous, l'ami, qui venez ici m'écornifler

m'écornifler Argentine? Ouidà, monſieur. Qu'en voulez-vous dire?.... Allez-y vous-même. Alors s'il met l'épée à la main...

PIERROT.

Tu la mettras auſſi?

ARLEQUIN.

Ma foi, non. Je lui parlerai naturellement. Je lui dirai : monſieur, vous n'avez qu'à parler, Argentine eſt à vous. Je ſuis votre ſerviteur de tout mon cœur.

PIERROT, *riant.*

Ah, mardi! voilà un homme bien réſolu. Mais quel perſonnage paroît?

Arlequin prend l'épouvante en voyant le philoſophe qu'il s'imagine être ſon rival; mais il ſe raſſure en l'entendant chanter.

SCÈNE IV.

ARLEQUIN, PIERROT, UN PHILOSOPHE *en cavalier galant.*

LE PHILOSOPHE.

Il entre en chantant & en danſant.

AIR : (*Le joli, belle meûnière*).

Le vrai bonheur de la vie
Dans la gaîté gît;

Et si la philosophie
Ne chante & ne rit,
C'est une grave folie,
Qui trompe l'esprit.

PIERROT, *bas, à Arlequin.*

Voici apparemment un fou du Monde Renversé.

ARLEQUIN, *au philosophe.*

Courage, grivois! allons, gai!

LE PHILOSOPHE.

AIR: (*Qu'on a de peine quand on n'a pas*).

Avec sagesse
Passons nos jours: } *bis.*
Buvons sans cesse,
Aimons toujours. } *bis.*

PIERROT, *bas, à Arlequin.*

C'est quelque bouffon de la cour.

ARLEQUIN.

AIR: (*Dedans nos bois il y a un hermite*).

Charmant Bouffon, (car vous l'êtes, je gage,
Du prince de ces lieux)...

LE PHILOSOPHE.

Fi donc, bouffon! ce n'est qu'un personnage
Triste & fastidieux.
Connoissez mieux les gens de mon étoffe:
Je suis philosophe,
Moi,
Je suis philosophe.

ARLEQUIN.

Il n'eſt pas poſſible!

PIERROT.

Qui diantre l'auroit deviné?

LE PHILOSOPHE.

On voit bien que vous êtes des étrangers, puiſque, malgré mon air gai, vous pouvez ignorer qui je ſuis.

AIR: (*Je reviendrai demain au ſoir*).

Nos philoſophes ſont des gens
Comiques & brillans. *bis.*

ARLEQUIN.

Ils ne ſont pas ainſi chez nous;
Ce ſont de vrais hiboux. *bis.*

LE PHILOSOPHE.

Vous êtes françois, apparemment?

PIERROT.

Vous l'avez dit.

LE PHILOSOPHE.

Je m'en apperçois. J'ai appris que les philoſophes de votre pays étoient des originaux, qui paſſoient toute leur vie à diſputer.

ARLEQUIN.

On ne vous a pas menti. Et quand ils diſputent, on diroit qu'ils vont ſe manger le blanc des yeux.

LE PHILOSOPHE.

Les extravagans!

AIR : (*Pour faire honneur à la noce*).

Il n'eſt ici qu'un ſyſtême,
Et nous ne diſputons jamais.
Vos ſavans vivroient tous en paix,
S'ils vouloient bien faire de même.
Il n'eſt ici qu'un ſyſtême,
Et nous ne diſputons jamais.

ARLEQUIN.

Il a, parbleu, raiſon.

LE PHILOSOPHE.

La philoſophie nous apprend à mettre tout à profit. Nous exerçons en même tems toutes les profeſſions qui contribuent à rendre la vie agréable.

PIERROT.

Je veux être philoſophe ici ; ce ſont de bons vivans.

LE PHILOSOPHE.

Nous ſommes danſeurs, poëtes & muſiciens.

ARLEQUIN.

Les nôtres ne peuvent ſouffrir la poéſie, ni la muſique.

LE PHILOSOPHE.

Les pécores ! Nous, comme des Homères, nous débitons nos maximes en chantant.

PIERROT.

Cela eſt admirable.

LE PHILOSOPHE.

En voulez-vous voir un échantillon ?

ARLEQUIN.

Vous nous ferez plaiſir.

LE PHILOSOPHE, *chantant d'abord le ſimple de l'air ſuivant.*

AIR : (*de M. Gillier*).

* Heureux qui, ſoir & matin,
Peut jouer de la prunelle
Auprès d'une Catin
Tendre, aimable & fidelle !

ARLEQUIN, *branlant la tête.*

Cela eſt un peu plat.

LE PHILOSOPHE.

C'eſt que vous êtes accoutumé aux compoſitions modernes de votre pays. Je vais vous le chanter d'une manière qui vous fera plaiſir.

PIERROT.

Voyons.

LE PHILOSOPHE, *chantant le double.*

Heureux qui, ſoir & matin,
Peut jouer de la prunelle
Auprès d'une ca, ca, ca, Catin
Tendre, aimable & fidelle.

---

* Cet air a été compoſé pour tourner en ridicule ceux de quelques muſiciens.

ARLEQUIN, *satisfait.*

(*Il chante*).

Auprès d'une ca, ca, ca, Catin. . .

Ah! voilà ce que j'aime!

LE PHILOSOPHE, *chantant la suite du simple.*

Mais n'en déplaise à la donzelle,
C'est jouir d'un plus doux destin,
Quand on peut encor avec elle
Avoir d'excellent vin.

ARLEQUIN, *bâillant d'ennui.*

Cela ne vaut rien.

PIERROT.

Non, ça est tout d'une venue.

LE PHILOSOPHE, *chantant la suite du double.*

Mais n'en déplaise à la don, don, donzelle...

ARLEQUIN, *charmé.*

C'est-là ce que je demande.

LE PHILOSOPHE, *continuant.*

C'est jouir d'un plus dou, dou, doux destin, ...

ARLEQUIN, *chantant la fin de ce vers.*

D'un plus dou, dou, dou...

Ah! que cela est joli!

LE PHILOSOPHE, *continuant.*

Quand on, on, on peut en, en, encor avec elle
Avoir d'excellent vin.

ARLEQUIN, *transporté.*

Je me pâme! je meurs de plaisir!

LE PHILOSOPHE.

Que dites-vous de ce : *on, on, on, en, en, en?*

ARLEQUIN.

C'eſt l'endroit touchant!

LE PHILOSOPHE.

On dit que c'eſt Ovide Naſon qui eſt l'inventeur de ces ſortes de doubles-là.

PIERROT.

Diable! c'eſt un habile homme!

ARLEQUIN.

A ce que je vois, monſieur le philoſophe, tout eſt extraordinaire ici. Je vais parier que les marchands y ſont ſcrupuleux, les juges incorruptibles, & les petits-colets ennemis de la bagatelle.

LE PHILOSOPHE.

Sans doute.

PIERROT.

AIR : (*Quand le péril eſt agréable*).

Mais, dites nous, chez les notaires,
L'argent eſt-il en ſûreté?

LE PHILOSOPHE.

Ils ſont tous gens de probité,
Comme les commiſſaires.

Mais, meſſieurs les étrangers, dites-moi à votre tour qui vous êtes?

PIERROT.

Nous ſommes comédiens à votre ſervice.

LE PHILOSOPHE, *les embrassant.*

Ah! soyez les bien venus, mes amis. On a dans ce pays une considération particulière pour les personnes de théâtre.

ARLEQUIN.

Avez-vous ici de bons comédiens?

LE PHILOSOPHE.

D'excellens. Ils donnent souvent des nouveautés, & toutes leurs nouveautés réussissent.

PIERROT.

Vivent-ils bien ensemble?

LE PHILOSOPHE.

On ne peut pas mieux.

ARLEQUIN.

De quelle manière en usent-ils avec les auteurs?

LE PHILOSOPHE.

Ils les regardent comme leurs maîtres.

PIERROT.

Jarnicoton! sont-ce-là des comédiens?

ARLEQUIN.

AIR: (*Je ne suis né ni roi ni prince*).

Et les seigneurs dans les coulisses
Vont-ils marchander les actrices?
Savent-ils attaquer un cœur
Par des fleurettes libérales?

LE PHILOSOPHE.

Non. Ils ont tous de la pudeur:
Les actrices sont des vestales.

ARLEQUIN.

Des veſtales! Oh, ma foi, il n'y a plus rien à demander après cela.

LE PHILOSOPHE.

Juſqu'au revoir, mes enfans. Je vais à des nôces où l'on m'attend pour être l'ordonnateur des plaiſirs.

SCÈNE V.

ARLEQUIN, PIERROT.

PIERROT.

Les plaiſans philoſophes qu'il y a ici!

ARLEQUIN.

Ils tiennent un peu des mouſquetaires de chez nous.

SCÈNE VI.

ARLEQUIN, PIERROT, L'INNOCENCE, LA BONNE FOI.

ARLEQUIN.

Quelles nimphes s'offrent à nos yeux?

PIERROT.

Elles paroiſſent bonnes perſonnes.

ARLEQUIN, *les ſaluant cavalièrement.*

AIR : (*La verte jeuneſſe*).

Bonjour, mes princeſſes.

L'INNOCENCE.

Il eſt familier.

LA BONNE FOI.

Avec des déeſſes,
L'air eſt cavalier.

ARLEQUIN, *voulant prendre la main de l'Innocence.*

Faiſons connoiſſance.

L'INNOCENCE, *le repouſſant.*

Inſolent, tai toi!
Tu vois l'Innocence,
Et la Bonne Foi.

ARLEQUIN.

Je vous demande pardon, meſdames. Je ne vous connoiſſois point.

PIERROT.

Ma foi, ni moi non plus.

LA BONNE FOI.

AIR : (*Je ne ſuis né ni roi, ni prince*).

Quoi? nous vous ſommes inconnues!

ARLEQUIN.

Nous ne vous avons jamais vues.

PIERROT.

Si vous voulez, j'en jurerai.

ARLEQUIN.

C'eſt un fait que je certifie :
Nous avons toujours demeuré
En France, ou bien en Italie.

PIERROT.

Il faut que vous n'ayez jamais été dans ces pays-là.

L'INNOCENCE.

Pardonnez-moi.

AIR : (*Mon père, je viens devant vous*).

Mais depuis plus de cinq cens ans
Nous faiſons notre réſidence
Dans ce ſéjour.

ARLEQUIN.

Ah ! que de gens
Ont mis à profit votre abſence !
Je vous déclare que chez nous
On ne ſe ſouvient plus de vous.

LA BONNE FOI.

AIR : (*Comme un coucou que l'amour preſſe*).

Meſſieurs, dites-nous des nouvelles,
Principalement de Paris.

ARLEQUIN.

Je vais, charmantes immortelles,
Vous mettre au fait ſur ce pays.

L'INNOCENCE.

AIR : (*Réveillez-vous, belle endormie*).

Il étoit fort peu raiſonnable
Au tems où nous l'avons quitté.

PIERROT.

Fi donc ! il n'eſt pas connoiſſable
Tant il eſt à préſent gâté.

ARLEQUIN.

AIR : (*Va-t-en voir s'ils viennent*).

Le plaiſir & l'intérêt
Rempliſſent vos places.

LA BONNE FOI.

Ce ſont à l'heure qu'il eſt
Ses guides ?

ARLEQUIN.

Oui, s'il vous plaît :
L'on paſſe pour un benêt
Quand on ſuit vos traces.

L'INNOCENCE.

AIR : (*Talalerire*).

Comment ſe gouvernent les femmes ?

ARLEQUIN.

En général fort galamment ;
Mais à leurs amoureuſes flammes
Elles cédent différemment :
C'eſt de quoi je vais vous inſtruire.
Talaleri, talaleri, talalerire.

AIR : (*Je reviendrai demain au ſoir*).

Les unes ont en même tems
Trois ou quatre galans ; *bis.*
Et celles qui n'ont qu'un amant,
Changent à tout moment. *bis.*

LA BONNE FOI, *à l'Innocence.*

AIR : (*Pierre Bagnolet*).

O ciel ! quelle extrême licence !
Quel rapport on nous fait, ma sœur !

L'INNOCENCE, *à Arlequin.*

Ah ! du moins en apparence,
Les femmes ont de la pudeur,
Un air d honneur,
Un air d'honneur ?

ARLEQUIN.

Oui ; mais c'est moins par bienséance,
Que pour rappeler le buveur.

PIERROT.

Il ne vous surfait point.

L'INNOCENCE.

Quelle différence ! on vit ici bien autrement.

AIR : (*La jeune Isabelle*).

Le bourgeois tranquille,
Bornant ses desirs,
Ne va point en ville
Chercher des plaisirs :
Sa femme fidelle
Jusqu'à son trépas,
D'une ardeur nouvelle
Ne s'enflamme pas.

ARLEQUIN.

Oh ! que ce n'est pas de même à Paris !

PIERROT.

C'est tout le contre-pied.

AIR : (*La verte jeunesse*).

Le bourgeois volage
Va faire l'amour
Dans son voisinage,
La nuit & le jour.

ARLEQUIN.

Sa femme coquette,
Faisant paroli,
Souvent fait emplette
D'un vice-mari.

L'INNOCENCE.

AIR : (*Jean de Vert*).

Il n'est point ici de méchans,
Tout vit dans l'innocence.

LA BONNE FOI.

Jusqu'aux fripiers, tous les marchands
Ont de la conscience.

ARLEQUIN.

Les fripiers !
Hé, fi ! vous moquez-vous des gens ?
Ils n'en avoient pas même au tems
De Jean de Vert (*trois fois*) en France.

L'INNOCENCE.

Adieu, jeunes étrangers. Puisque vous êtes dans le Monde Renversé, songez qu'il faut en prendre l'esprit.

LA BONNE FOI.

AIR : (*Les Feuillantines*).

Vous ne pouvez être mieux
Qu'en ces lieux :

Les jeunes comme les vieux
Y ſont ſimples, bons, ſincères.

(*Elles s'en vont*).

PIERROT.

Nous y ferons nos affaires.

SCÈNE VII.

ARLEQUIN, PIERROT.

ARLEQUIN.

AIR : (*Lonlanla, deriretté*).

POUR nous conduire sûrement,
Prenons tous deux un air normand,
Lonlanla, derirette;
On en ſera la dupe ici,
Lonlanla, deriri.

PIERROT.

Pourquoi non? on l'eſt bien à Paris.

SCÈNE VIII.

ARLEQUIN, PIERROT, M. LA CANDEUR, Procureur, *en habit galonné, avec un chapeau garni de plumes, & une épée.*

PIERROT.

Ho! ho! quel homme vient ici?

ARLEQUIN.

C'eſt apparemment quelque colonel.

M. LA CANDEUR, *les saluant.*

Messieurs, vous me paroissez étrangers. Je vous offre mes petits services. Je suis procureur.

ARLEQUIN.

Vous, procureur!

PIERROT.

On vous prendroit plutôt pour un officier de ville.

M. LA CANDEUR.

Je suis, vous dis-je, procureur, & la Candeur est mon nom.

ARLEQUIN.

Votre nom & votre habit sont fort contradictoires à votre profession.

M. LA CANDEUR.

D'où vient cela?

AIR: (*La ceinture*).

Mes pareils sont tous sur l'honneur
D'une délicatesse extrême;
Et qui dit ici procureur,
Dit l'honneur & la vertu même.

PIERROT.

Peste!

ARLEQUIN.

Cela donne bien du relief à votre corps.

M. LA CANDEUR.

Qu'appelez-vous du relief? Savez-vous bien

que,

que, pour parvenir à la dignité de procureur, il faut avoir trois cens ans de noblesse.

ARLEQUIN.

Comment diable! on y fait donc bien d façons.

PIERROT.

Etes-vous marié, monsieur, par parenthèse?

M. LA CANDEUR.

Depuis trois ans je suis en possession d'une jeune épouse des plus aimables du Monde Renversé.

ARLEQUIN.

Ne seriez-vous point cocu, par hazard?

M. LA CANDEUR, *étonné.*

Cocu, monsieur! qu'est-ce que c'est qu'un cocu?

PIERROT, *surpris.*

En voici bien d'une autre! Vous n'avez donc point de clercs?

M. LA CANDEUR.

Pardonnez-moi. J'en ai trois, & deux pensionnaires.

ARLEQUIN.

Trois clercs avec deux pensionnaires, & demander ce que c'est qu'un cocu! Il n'y a point chez nous de procureur si ignorant.

M. LA CANDEUR.

Je ne ſais ce que c'eſt, je vous aſſure. Apprenez-le-moi de grace?

ARLEQUIN, *en imbroglio.*

Hé! mais... un cocu, c'eſt un homme marié... qui... a une femme... qui... ſe trouvant avec un garçon... qui... que diable, tout le monde vous dira cela.

M. LA CANDEUR.

Expliquez-vous plus clairement?

PIERROT.

Oh! je vais vous le dire, moi. Un cocu, monſieur, eſt tout le contraire du coq; le coq a plus d'une poule, & la femme d'un cocu eſt une poule qui a plus d'un coq.

M. LA CANDEUR.

Ah! je vous entends à préſent! Un voyageur m'a dit qu'on voyoit ailleurs de ces femmes-là; mais les nôtres ne leur reſſemblent point. Nous ſommes ſûrs d'elles.

AIR: (*Du haut en bas*). Rondeau.

Toujours amans,
Sans avoir jamais de querelles,
Toujours amans,
Nous les flattons à tous momens.
Qui pourroit les rendre infidelles,
Quand leurs époux ſont auprès d'elles
Toujours amans?

ARLEQUIN.

Je ne m'étonne plus que vos femmes ſoient ſi raiſonnables.

AIR : (*Faire l'amour la nuit & le jour*).

Peut-être qu'à Paris
On n'en verroit point d'autres,
Si meſſieurs nos maris
Faiſoient comme les vôtres
L'amour
La nuit & le jour.

M. LA CANDEUR.

Adieu, meſſieurs, je vous laiſſe; je vais avec un de mes confreres accommoder deux parties qui veulent plaider. Voilà M. le chevalier de Catonville; ſi vous êtes curieux d'entretenir un de nos petits-maîtres, vous pouvez l'aborder.

SCÈNE IX.

ARLEQUIN, PIERROT, LE CHEVALIER DE CATONVILLE, *habillé comme un pédant, excepté qu'il a l'épée, avec un large baudrier ſur l'épaule.*

PIERROT.

EST-CE-LA un petit-maître? miſéricorde!

ARLEQUIN.

Il a plutôt l'air d'un pied-plat du pays latin.

(*abordant le chevalier*)

Serviteur à monſieur le chevalier : comment gouverne-t-il ſes amours ?

LE CHEVALIER, *mettant le doigt ſur ſa bouche.*

AIR : (*Je ne ſuis né ni roi, ni prince*).

Paix ! apprenez à me connoître :
Sachez que pour un petit-maître
Répandre un amoureux ſecret,
Eſt le plus grand de tous les crimes.
Ici petit-maître & diſcret
Meſſieurs, ſont deux mots ſynonymes.

ARLEQUIN.

AIR : (*Réveillez-vous, belle endormie*).

En France c'eſt tout le contraire :
Un petit-maître aime à parler ;
S'il cherche une galante affaire,
Ce n'eſt que pour la révéler.

PIERROT.

Avez-vous le gouſſet bien garni, vous autres ?

LE CHEVALIER.

Nous ne manquons jamais d'eſpèces.

ARLEQUIN.

Mais ne vous laiſſez-vous point harceler par vos créanciers ?

LE CHEVALIER.

AIR : (*Vas-t-en voir s'ils viennent*).

Quand ils ont beſoin d'argent,
Nos ſoins les préviennent.

ARLEQUIN.

Chez nous on eſt négligent ;
On répond même au ſergent :
Va-t-en voir s'ils viennent,
Jean,
Va-t-en voir s'ils viennent.

Quand vous êtes aux ſpectacles, comment recevez-vous les pieces nouvelles ?

AIR : (*Voulez-vous ſavoir qui des deux*).

Sans doute, vous jugez d'abord
Les auteurs en dernier reſſort.
Vos pareils chez nous des ouvrages
Sont de téméraires cenſeurs.

LE CHEVALIER.

Nous laiſſons décider les ſages,
Quoique nous ſoyons connoiſſeurs.

PIERROT.

Nos pauvres poëtes n'ont pas ce bonheur-là: tout le monde ſe mêle de faire leur procès.

ARLEQUIN.

Ma foi, monſieur le chevalier, il ne vous manque plus, pour faire un parfait contraſte avec nos petits-maîtres, que de haïr les plaiſirs de la table.

LE CHEVALIER.

Nous ne les pouvons ſouffrir, ſur-tout nous abhorrons le vin.

PIERROT.

Quelquefois les nôtres s'en dégoûtent.

AIR : (*Jardinier ne vois-tu pas*).

Quand le vieux & le nouveau
Ne leur font plus d'envie,
Ils laiſſent-là le tonneau,
Pour aller boire de l'eau
De vie, de vie, de vie.

LE CHEVALIER.

Serviteur, meſſieurs, je vais chez un jeune ſeigneur qui m'attend pour me lire un livre de ſa façon; c'eſt un traité *de la vanité des choſes mondaines* qu'il va mettre ſous la preſſe.

(*Il s'en va*).

SCÈNE X.

ARLEQUIN, PIERROT, HIPPOCRATINE.

HIPPOCRATINE, *en fourrure de médecin, arrive en danſant, & en chantant.*

AIR : (*Qu'un mari ſoit pulmonique*).

Qu'un mortel ſoit pulmonique,
Léthargique, hydropique, aſthmatique,
Qu'il ſoit tout ce qu'il vous plaira :
Tire, lire, lira, liron-fa, fa, fa,
Tire, lire, lira, liron-fa.

Fût-il à l'agonie,
Je le rappelle à la vie :
Oui, je fais ce miracle-là.
Tire, lire, lira, liron-fa, fa, fa,
Tire, lire, lira, liron-fa.

ARLEQUIN ET PIERROT, *danſant avec elle.*

Tire, lire, lira, &c.

PIERROT.

AIR : (*Tu croyois, en aimant Colette*).

Vertuchou! petite coquine,
Que vous avez l'œil aſſaſſin ?

HIPPOCRATINE.

Meſſieurs, jamais je n'aſſaſſine ;
Cependant je ſuis médecin.

ARLEQUIN.

Vous médecin !

HIPPOCRATINE.

Je ſuis médecin, chirurgien, apothicaire & maréchal à votre ſervice.

PIERROT.

Ah! le drôle de pays ! Quoi, les femmes ſe mêlent ici de faire les médecins !

HIPPOCRATINE.

Beau ſujet d'étonnement! dans les pays où les hommes exercent la médecine, les malades en ſont-ils mieux ?

ARLEQUIN, *à Pierrot.*

Elle a ma foi raiſon.

PIERROT.

Il eſt vrai ; le plus habile docteur, avec tout ſon latin, ſouvent n'eſt qu'une bête.

HIPPOCRATINE.

Eh ! c'eſt juſtement le grec & le latin qui le rendent ignorant. Si les femmes dans le Monde Renverſé ſont d'habiles médecins, c'eſt qu'elles négligent les livres, & ne conſultent que la nature. Auſſi tirent-elles d'affaire tous leurs malades : il faut nous voir travailler.

AIR : (*Amis, ſans regretter Paris*).

Nous ſaignons très-légèrement.

(*faiſant l'action de donner un remède*).

Nous donnons avec grace,
Nous purgeons agréablement,
Sans nous ſervir de caſſe.

PIERROT.

Oh! à l'égard de çà, nous avons auſſi en France des femmes qui ſavent ſaigner & purger à merveilles.

ARLEQUIN.

Oui; mais avec cette différence, que les nôtres ne ſaignent & ne purgent que les gens qui ſe portent bien.

HIPPOCRATINE.

Quand nous arrivons, par exemple, chez un jeune malade ; devinez ce que nous faiſons ?



Dix huit.
Quel casseur de Raquette !

Marillier Direx. Delignon. Sculp

ARLEQUIN.

AIR : (*Quand le péril est agréable*).

Pour mettre la main à la pâte,
D'abord vous lui tâtez le pouls.

HIPPOCRATINE.

Tout au contraire de chez vous,
C'est lui qui nous le tâte.

PIERROT.

Voilà qui est bien extraordinaire!

HIPPOCRATINE.

Ensuite.

AIR : (*Philis, en cherchant son amant*).

Nous lui passons d'un air fripon
La main par-dessous le menton;
Et par ce remède innocent,
Aussi-tôt le drôle se sent
Convalescent.

PIERROT.

Je le crois bien.

HIPPOCRATINE.

Bon soir mes amis; je souhaite que vous deveniez tous deux malades, pour avoir le plaisir de vous guérir.

ARLEQUIN.

Parbleu, madame la médecine, vous m'en donneriez presque l'envie.

(*Elle s'en va*).

SCÈNE XI.

ARLEQUIN, PIERROT, ARGENTINE, DIAMANTINE.

ARGENTINE, *pleurant.*

HE, hé, hé, hé, hé!

DIAMANTINE, *pleurant auſſi.*

AIR: (*Quand je tiens de ce jus d'Octobre*).

Hélas! que faut-il que je faſſe!

ARGENTINE.

Ah! que je crains pour mon amour!

ARLEQUIN.

Ne pleurez pas ſi fort de grace,
Ou je vais pleurer à mon tour.

PIERROT.

Et moi auſſi.

Comme les pleurs d'Argentine & de Diamantine redoublent, Arlequin & Pierrot ſe mettent de la partie, & pleurent comiquement.

ARLEQUIN, *après avoir pleuré.*

AIR: (*Comme un coucou que l'amour preſſe*).

J'ai fait la choſe en conſcience,
J'ai verſé des pleurs à foiſon;
Apprenez-moi, par complaiſance,
Si j'ai tort, ou ſi j'ai raiſon.

DIAMANTINE.

Vous nous aimez ?

ARLEQUIN, *déclamant.*

J'en atteste les dieux.

PIERROT.

Ce n'est point cela qui vous fait pleurer.

ARGENTINE.

Vos rivaux furieux vont venir vous disputer le terrain.

ARLEQUIN.

Hoïmé !

DIAMANTINE.

Juste ciel! les voici!

PIERROT, *alarmé.*

Où me mettrai-je ?

SCÈNE XII.

ARLEQUIN, PIERROT, ARGENTINE, DIAMANTINE, ZULIMA, HANIF.

ZULIMA.

AH! vous voilà donc, mes petits messieurs! je vous cherchois.

ARLEQUIN, *à Argentine, en reculant vers elle.*

Séparez-nous, au moins.

HANIF.

Par la tête! Par la mort! Ventrebleu! Double ventrebleu!

PIERROT, *à Hanif qui s'approche de lui.*

Mais, mais, tenez-vous donc; ce n'eſt pas moi qui.....

ARGENTINE.

Arrêtez, Hanif! vous allez contre la loi qui défend à un amant, ſous peine de la vie, de mettre la main ſur ſon rival.

ARLEQUIN, *à Zulima.*

Reſpectez la loi, entendez-vous?

ZULIMA.

Rendez-lui graces tous deux.

HANIF.

Suivons donc la coutume. Que le ſort tout-à-l'heure en décide.

PIERROT.

Qu'eſt-ce à dire, le ſort? Tire-t-on ici les femmes à la courte-paille?

ZULIMA.

Non; mais on les joue aux dés.

ARLEQUIN.

En trois rafles comptées?

ZULIMA.

Au paſſe-dix.

PIERROT.

On joue donc ici une femme comme une marchandiſe de la foire ?

HANIF.

On joue en préſence d'un notaire qui en dreſſe un acte.

DIAMANTINE.

Oui ; mais il faut paſſer dix : ſans cela, ni les uns ni les autres ne peuvent nous avoir.

ARGENTINE.

C'eſt la loi. Les deux qui ameneront davantage ſeront nos époux.

ZULIMA.

J'ai déjà fait avertir le notaire ; il va ſe rendre ici.

PIERROT, *à Diamantine.*

Je vais tâcher de paſſer dix.

DIAMANTINE, *le flatant.*

Je vous en prie.

ARGENTINE, *à Arlequin.*

Allons, mon ami, un bon coup de cornet.

ARLEQUIN, *à Argentine.*

Attendez. Pour être plus ſûr de mon fait, je vais chercher des dés pipés.

PIERROT

Et moi tout de même.

DIAMANTINE, *à Pierrot.*

Oh! point de tricherie.

ARGENTINE, *à Arlequin.*

Non. Il faut jouer naturellement.

SCÈNE XIII.

LES ACTEURS de la Scène précédente.
M. PRUD'HOMME, Notaire.

Le Notaire a une robe blanche, un rabat de toile noire, & un chapeau blanc. Il apporte une petite table pliante, un cornet, des dés, une écritoire & du papier.

HANIF.

Voici le notaire.

ZULIMA.

Allons, M. Prud'homme; mettez-vous en état.

M. PRUD'HOMME, *montrant Argentine & Diamantine.*

Sont-ce-là les deux dames en litige?

HANIF.

Oui. Et vous voyez les quatre concurrens.

M. PRUD'HOMME.

Voici l'acte tout dressé.

(*il lit*).

En présence de moi notaire soussigné au pays

du Monde Renverſé, & cætera, ſont comparus d'une part meſſires Hanif & Zulima, tous deux regnicoles; & de l'autre.....

(*à Arlequin & Pierrot*).

Vos noms & vos qualités?

ARLEQUIN.

Arlequin, chevalier de la parade.

PIERROT.

Pierrot, ſieur de la foire & autres lieux.

M. PRUD'HOMME, *continuant de lire après avoir écrit.*

Etrangers, & cætera. Leſquels quatre ſuſdits ſeigneurs prétendans à la poſſeſſion matrimoniale des damoiſelles Argentine & Diamantine, filles non-uſantes de leurs droits dans le Monde Renverſé, & cætera. Leſquels prétendans ci-deſſus mentionnés, ont pris tour à tour le cornet & les dés, ont tiré leur coup, & le ſort eſt tombé; ſavoir... en blanc, & cætera. En foi de quoi ils ont tous conjointement ſigné avec moi Blaiſe Prud'homme, notaire, & cætera.

PIERROT.

Çà, Arlequin; nous n'avons qu'à amener dix & cætera, & nous gagnerons.

M. PRUD'HOMME, *à Arlequin.*

Voilà le cornet & les dés; jouez. Après cela je remplirai les blancs de mon acte.

ARLEQUIN, *prenant le cornet.*

Allons. Commençons le branle.

(*il jette les dés, & amène trois*).

M. PRUD'HOMME.

Trois.

HANIF ET ZULIMA.

Ha, ha, ha, ha, ha!

ARLEQUIN, *d'un air piteux.*

Que trois! hoïmé! je ne ſuis pas heureux à ce jeu là.

ARGENTINE, *ſoupirant.*

Quel malheur!

PIERROT.

A moi le dé. Donnez-moi un peu le cornet.

DIAMANTINE, *à Pierrot.*

Courage, mon ami.

PIERROT, *après avoir bien frappé la table du cornet.*

Si je ne gagne pas, ce ne ſera pas faute d'avoir bien ſecoué le cornet.

(*il amène dix*).

M. PRUD'HOMME.

Dix.

PIERROT, *tranſporté de joie.*

J'ai gagné.

ZULIMA.

Fi donc!

HANIF.

Vous n'avez pas même paſſé dix.

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

AIR : (*Ah! vraiment, je m'y connois bien*).

Hélas! mon malheur est extrême!
Je vais donc perdre ce que j'aime.
Amener trois! ah! c'est bien peu.

PIERROT.

Dix! Peut-on perdre à si beau jeu?

ZULIMA, *prend le cornet.*

Voyons si je ferai plus heureux.

(*il amène quinze*).

M. PRUD'HOMME.

Quinze.

ARLEQUIN.

Cela ne se peut pas.

M. PRUD'HOMME.

Hé, parbleu! vous n'avez qu'à regarder les dés, ils sont encore sur la table.

HANIF, *prenant le cornet.*

A moi, présentement.

(*il amène dix-huit*).

M. PRUD'HOMME.

Dix huit.

PIERROT, *étonné.*

Quel casseur de raquettes!

ZULIMA.

Aimable Argentine, le sort favorise mes vœux.

ARGENTINE, *soupirant.*

O ciel!

HANIF, *à Diamantine.*

Vous êtes à moi, belle Diamantine.

DIAMANTINE *soupirant.*

Haï!

ARLEQUIN, *à Argentine.*

AIR : (*Monsieur la Palisse est mort*).

Je vais crever de douleur,
En perdant mon Argentine.

PIERROT, *à Diamantine.*

J'ai bien joué de malheur!
Adieu donc, Diamantine.

Arlequin, Pierrot, Argentine & Diamantine pleurent tous quatre.

ZULIMA.

Suivez-nous, les belles.

L'orchestre joue en cet endroit un air brusque qui annonce l'arrivée de Merlin.

ARGENTINE.

AIR : (*Bouchez, Naïades, vos fontaines*).

Quels sons bruyans se font entendre?

DIAMANTINE.

Notre oncle Merlin va descendre.

ARLEQUIN.

O ciel, les nièces de Merlin!

PIERROT, *transporté de joie.*

Arlequin, c'est notre bon maître.

ARLEQUIN.

Il va changer notre destin ;

(*à Hanif & à Zulima*).

Et vous envoyer tous deux paître.

SCÈNE XIV.

LES ACTEURS de la Scène précédente.
MERLIN *dans les airs sur son char tiré par deux Griffons.*

MERLIN.

AIR : (*Voulez-vous savoir qui des deux*).

Mes niéces, calmez vos douleurs,
Je veux, pour essuyer vos pleurs,
Et reconnoitre le service

(*montrant Arlequin & Pierrot*).

De ces deux fidèles valets,
Qu'avec eux l'hymen vous unisse,
Et comble vos tendres souhaits.

ZULIMA.

AIR : (*On n'aime point dans nos forêts*).

Mais quoi, seigneur, c'est donc en vain
Que pour nous le sort favorable...

MERLIN.

Ce sort à votre souverain
Aujourd'hui n'est point agréable.

HANIF, *s'humiliant.*

Seigneur, vous pouvez tout changer.

MERLIN.

Je ſaurai vous dédommager.

Allez. Retirez-vous.

Zulima & Hanif font une profonde révérence au Prophète, & s'en vont.

PIERROT.

Ma foi, les voilà tondus.

SCÈNE XV.

MERLIN, ARLEQUIN, PIERROT, ARGENTINE, DIAMANTINE.

ARLEQUIN, *à Merlin ſe brouillant.*

En vérité, grand Merlin... effectivement... vos niéces... aſſurément méritoient.....

PIERROT.

Enfin vous êtes trop obligeant, & nous vous ſommes obligés de l'obligation.....

MERLIN, *les interrompant.*

AIR : (*Mon père, je viens devant vous*).

Ce n'eſt pas tout. Enfans, je veux,
Par le pouvoir de ma baguette,
Vous rendre honnêtes gens tous deux,
Pour vivre dans cette retraite.

De dol, de malice paîtris,
Vous pourriez m'en faire un Paris.

(*frappant de sa baguette Arlequin & Pierrot*).

AIR : (*Pour passer doucement la vie*).

Sortez promptement de leurs ames,
Esprit affreux d'iniquité,
Desirs gloutons, vices infâmes,
Faites place à la probité.

A chaque parole du Prophète, Arlequin & Pierrot font comme s'ils sentoient en eux quelque changement. Ce qu'ils marquent l'un & l'autre par des exclamations.

PIERROT.

AIR : (*Amis, sans regretter Paris*).

Je sens que l'honneur comme un dard
Vient d'entrer dans ma panse.

ARLEQUIN.

Et moi, déjà d'un franc Picard,
Je me sens l'innocence.

MERLIN.

AIR : (*Pour faire honneur à la noce*).

Venez dans cette journée,
Peuple, qui vivez sous mes loix,
Venez, accourez à ma voix,
Pour célébrer cet hyménée.
Venez dans cette journée,
Peuple qui vivez sous mes loix.

(*Merlin disparoît avec son char*).

ARLEQUIN.

Eh! où allez-vous donc, mon oncle? ne voulez-vous pas être de la nôce?

ARGENTINE.

Il reviendra ce ſoir. Divertiſſons-nous.

DIAMANTINE.

AIR: (*Quel plaiſir de voir Claudine*).

Marquez votre obéiſſance;
Peuple, ſoyez empreſſé:
Faites voir comme l'on danſe
Dans le Monde Renverſé.

SCÈNE XVI ET DERNIÈRE.

ARLEQUIN, PIERROT, ARGENTINE, DIAMANTINE, TROUPE d'Habitans du Monde Renverſé.

Le ballet commence par quatre danſeurs qui danſent ſur les mains.

ARGENTINE, *après cette danſe, leur dit:*

ENFANS, c'eſt aſſez. Que l'on danſe préſentement dans un goût étranger, à la françoiſe.

Quatre danſeurs & quatre danſeuſes, habillés

ſingulièrement, forment une danſe, après laquelle ſe chantent les couplets ſuivans.

BRANLE.

Premier couplet.

ARGENTINE.

AIR : (*De M. Gillier*).

Qu'un petit-maître amoureux,
Faſſe tout pour être heureux,
C'eſt le Monde à l'ordinaire;
Mais qu'il faſſe l'empreſſé,
Après qu'il a ſu nous plaire,
C'eſt le Monde Renverſé.

Second couplet.

ARLEQUIN.

Qu'une coquette à trente ans
N'ait que cinq ou ſix amans,
C'eſt le Monde à l'ordinaire;
Mais que d'un ſeul trait bleſſé
Son cœur n'ait qu'un locataire,
C'eſt le Monde Renverſé.

Troiſième couplet.

DIAMANTINE.

Que certain petit-collet
En public ſoit fort diſcret,
C'eſt le Monde à l'ordinaire;
Mais qu'il ait ſon air pincé
En ſecret chez ſa lingère,
C'eſt le Monde Renverſé.

Quatrième couplet.

ARLEQUIN.

Que le cothurne jaloux
Blâme ce qu'on fait chez nous,
C'eſt le Monde à l'ordinaire;
Mais que, par l'honneur pouſſé,
Il s'efforce de mieux faire,
C'eſt le Monde Renverſé.

FIN.

LES AMOURS
DE NANTERRE,

PIÈCE EN UN ACTE,

PAR LE S*** ET D'OR***.

Représentée à la Foire S. Laurent 1718.
Et pendant le cours de la même Foire, sur le théâtre de l'Opéra, par ordre de S. A. Royale MADAME.

ACTEURS.

Madame THOMAS, riche Fermière.

COLETTE, fille de madame Thomas.

MATHURINE, coufine de Colette.

M. GRIFFART, Procureur Fifcal, père de Valere.

VALERE, Capitaine d'Infanterie, amant de Colette.

LUCAS, valet de madame Thomas.

LE MAGISTER.

ARLEQUIN, tambour de Valere.

TROUPE de payfans & de Payfanes danfans.

La Scène eft dans le village de Nanterre.



LES AMOURS DE NANTERRE.

Le théâtre représente le village de Nanterre.

SCÈNE PREMIÈRE.

COLETTE, MATHURINE.

MATHURINE.

AIR : (*Je ne suis né ni roi, ni prince*).

Qu'as-tu donc, ma chère Colette ?
Tu parois chagrine, inquiète.
Eh ! d'où vient cette sombre humeur ?
Ne me cache rien, ma mignonne ;
Découvre-moi ton petit cœur.

COLETTE.

Tu ne le vois que trop, friponne.

AIR : (*Nanette, dormez-vous*).

Qu'une fille à vingt ans, *bis*.
Eſt fille avec chagrin dans de certains inſtans!
Peut-on l'être toujours, quand on l'eſt trop long-tems?

MATHURINE.

Paix ma couſine!

AIR : (*J'offre ici mon ſavoir faire*).

Fille ſage avec conſtance
Attend l'hymen.

COLETTE.

Ah! Que dis-tu!
Plus elle eſt fille de vertu,
Et plus elle a d'impatience.
Plus elle eſt fille de vertu,
Et plus elle a d'impatience.

MATHURINE.

Il eſt vrai que cela coûte.

COLETTE.

Je vous en réponds.

AIR : (*Nanon dormoit*).

Quand un amant
Auprès de nous badine
Trop librement,
On fait bien la mutine;
Mais, hélas! en ſecret
On ſent (3 *fois*) qu'on la fait à regret!

Imite ma franchiſe, couſine. Ne ſerois-tu pas bien aiſe auſſi d'être mariée?

MATHURINE.

Hé, mais...

COLETTE.

Tu fais la ſotte. Achève.

MATHURINE.

Je n'en ſerois pas fâchée.

COLETTE.

Tu t'imagines que c'eſt un grand bonheur, n'eſt-ce pas ?

MATHURINE.

Sans doute.

COLETTE.

AIR : (*Trop de plaiſir, cher Tircis*).

Même en dormant, un faux hymen ſait plaire.
Dans un ſommeil, je révois à Valère :
On m'éveilla : que j'en fûs en colère !
Ah ! ah ! l'hymen s'alloit faire !

MATHURINE.

Ho, ho ! C'eſt donc Valère que vous aimez ?

COLETTE.

N'en vaut-il pas bien la peine ?

MATHURINE.

Oui, vraiment.

COLETTE.

Il eſt déjà ſous-lieutenant d'infanterie.

MATHURINE.

Peſte! Il eſt bien avancé!

COLETTE.

Ç'eſt qu'il a de grands amis, voyez-vous.

MATHURINE.

Mais il eſt fils du procureur fiſcal, & vous fille de madame Thomas.

COLETTE.

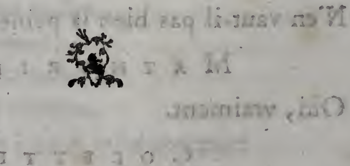
Ma couſine, je vous entends. Je ſais que le procureur fiſcal & ma mère ſont brouillés. Peut-être ma mère ne voudra-t-elle pas que j'épouſe Valère. Je vais prier le magiſter Nicolas de les réconcilier.

MATHURINE.

Le magiſter eſt homme d'eſprit: je compte beaucoup ſur lui.

COLETTE.

Je vais le trouver, pour le preſſer de faire cet accommodement.... Ma mère vient. Je te laiſſe avec elle.



SCÈNE II.

MATHURINE, Madame THOMAS.

MATHURINE.

BONJOUR, ma tante.

Madame THOMAS *d'un air chagrin.*

Bonjour, ma nièce.

MATHURINE.

AIR : (*Le beau berger Tircis*).

D'où vient ce ſérieux,
Cet air triſte & ſauvage ?
Tout vous rit dans ces beaux lieux,
Au plaiſir tout vous engage.

Madame THOMAS.

Que l'état du veuvage
Me paroît ennuyeux ?

MATHURINE.

Vous ne pleurez pas votre mari, peut-être?

AIR : (*Quand le péril eſt agréable*).

Un vieil époux ſombre & ſévère
N'eſt regreté que foiblement :
L'époux même le plus charmant
Quelquefois ne l'eſt guère.

Madame THOMAS.

Ah ! ma chère nièce, tel que fût mon pauvre mari, il m'étoit d'un grand ſecours!

AIR : (*Je ne ſuis né ni roi, ni prince*).

Que de ſoins mon état renferme !
Une grande fille, une ferme ;
Toujours des procès ſur les bras ;
Tantôt acheter, tantôt vendre !
Sans mon pauvre valet Lucas,
Saurois-je par quel bout m'y prendre ?

Oui. Ce garçon-là fait toute ma conſolation.

MATHURINE.

Ho ! pour cela, il a bien du mérite !

Madame THOMAS.

N'eſt-ce pas, ma nièce ?

MATHURINE.

Oui, vraiment, ma tante.

Madame THOMAS.

AIR : (*Tique, tique, taque*).

Il n'eſt rien de plus parfait *bis.*
Que cet aimable valet. *bis.*
A l'ouvrage il ſe démène :
Tique, tique, taque, & lon lan-la :
Il en vaut une douzaine.

MATHURINE.

Le bon valet que voilà ?

Madame THOMAS.

Tous les autres ſont des fainéans, lui ſeul eſt né pour le travail.

MATHURINE.

MATHURINE.

C'eſt la pièce de réſiſtance.

Madame THOMAS.

Vous avez de l'eſprit, ma nièce; & je vous crois capable de me donner conſeil ſur une affaire importante. Je ſonge à me remarier.

MATHURINE, *ſurpriſe.*

Ah, ah!

Madame THOMAS.

AIR: (*Quand on a prononcé ce malheureux oui*).

Ne t'imagine pas que ce ſoit par caprice;
Mais je veux empêcher que mon bien ne périſſe.
J'ai beſoin d'un mari vigilant, entendu;
Et je penſe à Lucas. Que me conſeilles-tu?

MATHURINE, *froidement.*

Tout ce qu'il vous plaira, ma tante.

Madame THOMAS.

AIR: (*Quand le péril eſt agréable*).

Il eſt grand, il a belle face.
Là, franchement, ne crois-tu pas
Qu'il puiſſe du défunt Thomas
Fort bien remplir la place?

MATHURINE, *d'un air mécontent.*

Ce ſont vos affaires, ma tante.

Madame THOMAS.

Mais, eſt-ce que tu n'approuves pas mon choix?

MATHURINE.

Si vous voulez que je vous parle naturellement, je ne vois pas qu'il ſoit néceſſaire que vous l'épouſiez, puiſqu'il fait vos affaires avec zèle.

Madame THOMAS.

AIR: (*Pour paſſer doucement la vie*).

Oh, ce ſera bien autre choſe,
Quand j'aurai joint ſon ſort au mien!

MATHURINE.

Quelle erreur!

Valet qui jamais ne repoſe,
Devenu maître ne fait rien.

Madame THOMAS.

Je ne penſe pas comme cela, moi. Je trouve que ce garçon-là eſt bien mon fait.

MATHURINE.

Croyez-moi. Vous devriez plutôt penſer à marier ma couſine.

Madame THOMAS.

Oh! cela ne preſſe pas.

MATHURINE.

Mais ſongez à ce que dira tout le village, ſi..?

Madame THOMAS.

AIR: (*Le cabaret eſt mon réduit*).

Je ſais qu'il en ſera grand bruit;
Mais, ma foi, je n'en fais que rire.
Quand les gens auront tout dit,
Ils n'auront plus rien à dire;
Ils n'auront plus rien (*3 fois*) à dire.

MATHURINE.

C'eſt fort bien fait à vous.

Madame THOMAS, *fièrement.*

Ne ſuis-je pas maîtreſſe de mes volontés ?

MATHURINE.

Aſſurément. Tenez. Voilà vôtre Lucas. Je vous laiſſe libres.

(*d'un air mocqueur.*)

Adieu, ma tante.

Madame THOMAS, *sèchement.*

Adieu, ma nièce. Allez. On n'a pas beſoin de vôtre conſentement pour faire cette affaire-là.

(*en colère.*)

Voyez un peu cette bégueule.

(*Mathurine lui fait la révérence, & s'en va*).

SCÈNE III.

Madame THOMAS, LUCAS.

LUCAS.

Qu'y a-t-il donc, nôtre maîtreſſe ? Il ſemble que vous ſoyez en grogne.

Madame THOMAS.

AIR : (*Tu croyois, en aimant Colette*).

Mon ami, c'eſt contre ma nièce,
Qui veut me donner des leçons.

LUCAS.

Voyez un peu la bonne pièce !
Mais, ma foi, je nous en gauſſons.

Madame THOMAS.

Pour cela, oui. Et dans le fond, je ſuis bien bonne de m'amuſer à conſulter une petite bête.

LUCAS.

C'eſt morgué bian dit. Vous ne devez conſulter que vous-même, ſur-tout dans la choſe dont il s'agit.

Madame THOMAS.

Comment donc, Lucas! Sais-tu de quoi il étoit queſtion entre nous ?

LUCAS.

Oh! pargué, je ne ſuis pas un ſot. Tenez. Vous li parliaiz de çà.

Il ſe met le doigt ſur le cœur, & il montre celui de madame Thomas ; ce qu'il fait deux ou trois fois de ſuite.

Madame THOMAS.

De quoi?

LUCAS.

AIR : (*Ne m'entendez-vous pas*).

Ne m'entendez-vous pas ?
Eſt-ce un ſi grand myſtère ?
Vous vouiez un compère
Fait tout comme Lucas.
Ne m'entendez-vous pas ?

Madame THOMAS.

Je t'entends à merveilles. Tu as fort bien deviné.

LUCAS.

Oh dame ! Je devine les fêtes quand alles ſont arrivées.

Madame THOMAS, *d'un air attendri.*

Que tu as d'eſprit, coquin !

LUCAS.

D'autres que moi en avont itout de l'eſprit, je vous en avartis.

Madame THOMAS.

Hé, qui donc ?

LUCAS.

Gros-Jean, Maîte Piarre, le Tavarnier & Blaiſe le Veigneron. Je les acoutis tous trois jaboter hier a'ſoir au travars d'une haye. Tâtigué, comme ils en dégoiſiont !

Madame THOMAS.

Que diſoient-ils ?

LUCAS.

Voyez-vous ſte madame Thomas, ce faiſiont-ils, voyez-vous comme alle ſe redreſſe.

(*d'une voix groſſe*)

Je gagerois, ce diſoit Gros-Jean, qu'al'ne ſera pas encor tras mois ſans reprendre du poil de la bête.

(*d'une voix aigre*)

Pargué, ce faiſoit maître Piarre, eſt-ce qu'ous ne ſavez pas bian qu'alle lorgne ſon valet Lucas?

(*d'une voix enrouée.*)

Par ma foi, ce diſoit Blaiſe, ils ſe connoiſſont bian tous deux; & ſi alle fait ce marché-là, al'n'achetera pas chat en poche.

Madame THOMAS.

Voyez un peu les médiſans! Mais je ſais le moyen de les faire taire.

LUCAS.

Et moi, itout. Je n'avons beſoin pour ça que du curé & du tabellion.

Madame THOMAS.

C'eſt ce que je voulois dire, mon cher Lucas.

AIR: (*Lampons, lampons*).

Oui, malgré tous les jaloux, *bis*
Tu deviendras mon époux: *bis.*

Je ferai ce mariage
A la barbe du village.
Je veux, je veux,
Mon ami, te rendre heureux.

LUCAS, *ôtant ſon châpeau.*

C'eſt bian de l'honneur pour moi, dà. Mais il faudra que cela vaſe.

(*Il fait l'action de compter de l'argent*).

Madame THOMAS.

Tu ſeras content. Mais, ſais-tu bien, mon poulet, ce que j'ai fait pour toi?

AIR : (*Ton himeur eſt Cathereine*).

J'ai mépriſé la tendreſſe
Des plus hupés du canton,

LUCAS.

Je vous pourrois bian, maîtreſſe,
Parler ſur le même ton.
Vingt filles des plus fringantes,
Qui grillont pour mon muſiau,
Se trouveriont bian contentes
De ſe charger de ma piau.

Madame THOMAS.

Si j'avois voulu écouter certaines propoſitions, je ſerois à l'heure qu'il eſt une groſſe madame de Paris; mais j'aime mieux un bon payſan qu'un monſieur.

LUCAS.

Vous avez raiſon. Les payſans avont l'amiquié plus farme.

Madame THOMAS.

Cours vîte t'acquitter de la commiſſion que je t'ai donnée. Je vais t'attendre au logis.

LUCAS.

AIR : (*Quand le péril eſt agréable*).

Allez. Je vas biantôt vous ſuivre.

Madame THOMAS.

Mon cher ami, ne tarde pas :
Tu ſais que la pauvre Thomas
Sans toi ne ſauroit vivre.

Ils ſortent tous deux, l'un d'un côté & l'autre de l'autre.

SCÈNE IV.

COLETTE, LE MAGISTER.

LE MAGISTER.

AIR : (*Réveillez-vous, belle endormie*).

CELA ſuffit, belle Colette ;
J'entreprends l'accommodement.
La choſe ſera bientôt faite :
Je n'entreprends rien vainement.

COLETTE.

AIR : (*Tu croyois, en aimant Colette*).

Vous allez donc trouver ma mère ?

LE MAGISTER.

Oui, ma mignonne, de ce pas

COLETTE.

Parlez-lui bien...

LE MAGISTER

Laiſſez-moi faire.

COLETTE.

Mais...

LE MAGISTER, *s'en allant.*

Ne vous embarraſſez pas.

SCÈNE V.

COLETTE, *ſeule.*

LAISSONS agir maître Nicolas; & ſi par malheur il ne réuſſit point dans ſon entrepriſe, nous aurons recours à d'autres expédiens.

AIR : (*La jeune Iſabelle*).

L'amour, cher Valère,
Nous unit tous deux.
Si le ſort contraire
Traverſe nos feux,
Le dieu de Cythère,
Propice à nos vœux,
Fera ſon affaire
De nous rendre heureux.



SCÈNE VI.

COLETTE, VALERE.

COLETTE.

AIR : (*Malheureuse journee*).

AH ! je vous vois, Valere !

VALERE.

Eh ! Colette, c'est vous ?

(*se jetant avec transport à ses genoux.*)

Permettez-moi, ma chère,
D'embrasser vos genoux.

COLETTE.

Vous faites trop paroître
D'empressement...

VALERE.

Hélas !

De moi puis-je être maître,
Quand je vois tant d'appas ?

Un baiser, ma chère Colette.

AIR : (*Ma raison s'en va beau train*).

Un doux baiser seulement.

COLETTE, *le repoussant.*

Ah ! Valere, doucement.

VALERE.

Ma reine, quel tort...

COLETTE.

Calmez ce transport :

Votre ardeur eſt trop grande.
C'eſt à Paris qu'on prend d'abord:
Au village on demande,
Lonla,
Au village on demande.

VALERE.

Je vous le demande auſſi. Allons, ne faites donc point la villageoiſe. Un peu moins de ſévérité.

COLETTE.

AIR: (*Jé ſuis Madelon Friquet*).

Vous allez bien vîte au fait!
Connoiſſez un peu mieux Colette.
Vous allez bien vîte au fait!
Quittez ce trop libre caquet.
Vous en ſeriez mal ſatisfait,
Je pourrois de ma main blanchette...
Je vous le dis franc & net...

VALERE.

Oh! Je vais m'expoſer à tout.

(*Il veut la baiſer, elle lui donne un ſoufflet*)

COLETTE.

Je prendrai mon ſérieux.

VALERE.

Vous vous fâchez! Cela ne vous convient point: un air enjoué vous ſied mieux.

COLETTE.

AIR : (*Sois complaiſant, affable, débonnaire*).

Mon enjouement
Vous donne un faux préſage :
D'un tendre amant
J'aime aſſez le langage ;
Mais,
Avant notre mariage,
Rengaînez tous vos ſouhaits.

VALERE.

Mais, je ne vous demandois que les arrhes du marché.

COLETTE.

Plus on donne de gages pour ce marché-là, & moins il tient.

VALERE.

Franchement, votre vertu ſent le village.

COLETTE.

Je ſuis là-deſſus payſanne & demie.

VALERE.

Ah ! belle Colette, connoiſſez mieux Valere à votre tour !

AIR : (*Je me plaignois d'une inhumaine*).

Votre ſévérité m'enchante,
Bien loin de me rendre confus :
Plus la faveur paroît charmante ;
Et plus j'en aime le refus.

COLETTE.

Parlons férieufement de nos affaires. Notre magifter s'eft chargé de réconcilier nos parens.

VALERE.

Mais s'il ne réuffit pas?

COLETTE.

J'ai un autre moyen tout prêt.

VALERE.

J'en ai auffi imaginé un, qu'Arlequin mon tambour eft fur le point d'exécuter: mais fi tous ces moyens deviennent inutiles, que ferons-nous?

COLETTE.

Il faudra nous féparer.

VALERE.

AIR: (*On n'aime point dans nos forêts*).

Nous féparer! Qu'ai-je entendu!
Non, non, vous n'aimez plus Valere.

COLETTE.

Mais quand tout efpoir eft perdu,
Cher amant, que voulez-vous faire?

VALERE.

En attendant un meilleur fort,
Nous aimer jufqu'à la mort.

J'apperçois mon père avec maître Nicolas. Retirons-nous.

SCÈNE VII.

LE MAGISTER, M. GRIFFART, procureur fiſcal.

LE MAGISTER.

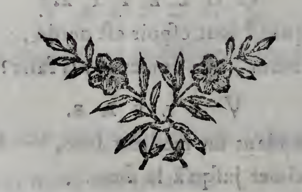
Or ſus, monſieu le procureux fiſcal, je crois vous en avoir aſſez dit pour vous parſuader que vous devez vous réconcilier avec madame Thomas.

M. GRIFFART.

Je me rends à vos raiſons. Mon reſſentiment s'éteint; & je ſuis prêt à vivre en bonne union avec madame Thomas, ſi elle le veut.

LE MAGISTER.

Oh! Je vous réponds d'elle. La voici. Tenez-vous un peu à l'écart. Je vais la prévenir.



SCÈNE VIII.

LE MAGISTER, M. GRIFFART, Madame THOMAS.

LE MAGISTER.

AIR : (*Voulez-vous ſavoir qui des deux*).

ARRÊTEZ, madame. Deux mots.
Vous arrivez fort à propos.
Ne faites plus mauvaiſe mine,
A notre procureux fiſcal;
Je vous proteſte, ma voiſine,
Qu'il veut...

Madame THOMAS, *bruſquement.*

Que veut cet animal ?

M. GRIFFART, *à part.*

Elle fait la fâchée.

LE MAGISTER.

AIR : (*Le fameux Diogène*).

Eh ! parlez ſans colère !

Madame THOMAS.

Vraîment, j'ai bien affaire....

LE MAGISTER.

Oh ! point d'emportement !
D'un cœur franc & ſincère,
Avec vous il veut faire
Son raccommodement.

Madame THOMAS.

Ah! il veut ſe raccommoder tout de bon!

LE MAGISTER.

Tout de bon.

(*Air précédent*).

Répondez, je vous prie,
Madame, à ſon envie.

Madame THOMAS.

Hé bien, ſoit. J'y conſens.

LE MAGISTER.

Ma foi, c'eſt un bon diable.

Madame THOMAS.

Puiſqu'il eſt raiſonnable,
C'eſt aſſez. Je me rends.

LE MAGISTER, *au procureur fiſcal.*

Monſieur Griffart, vous l'entendez. Madame Thomas eſt un bon petit cœur de femme. Allons, embraſſez-vous.

M. GRIFFART, *après avoir ſalué madame Thomas, lui préſente la main, en diſant:*

AIR: (*La ceinture*).

Oublions tous deux le paſſé;
Vivons en bonne intelligence.

Madame THOMAS.

De mon cœur tout eſt effacé.

(*l'embraſſant*).

Voilà quelle en eſt l'aſſurance.

Malgré

Malgré mon courroux, monſieur Griffart, je n'ai jamais ceſſé de vous eſtimer.

LE MAGISTER.

J'en ſuis témoin.

M. GRIFFART.

Quoique prévenu contre vous, madame Thomas, je vous ai toujours regardée comme une femme de mérite.

LE MAGISTER.

Pour cela, oui.

Madame THOMAS.

Quand j'ai rencontré des gens qui vouloient attaquer votre probité, je vous ai toujours rendu juſtice.

LE MAGISTER.

Elle eſt généreuſe.

M. GRIFFART.

Quand je me ſuis trouvé avec des médiſans qui vouloient me rendre votre vertu ſuſpecte, oh! je leur ai bien dit ce que j'en penſois!

LE MAGISTER.

Il eſt charitable, monſieu le procureux fiſcal. Jarnicoton! Je ne me ſens pas d'aiſe d'avoir rapatrié deux eſprits d'un ſi bon caractère. Que je vous embraſſe.

(*après les avoir embraſſés*).

AIR : (*Je reviendrai demain au ſoir*).

Que cette paix, mes chers enfans,
Puiſſe durer long-tems. *bis.*
Maudit le feſtin malheureux
Qui vous brouilla tous deux! *bis.*

Madame THOMAS.

Il eſt vrai que ce jour-là monſieur le procureur fiſcal n'étoit pas de bonne humeur.

M. GRIFFART.

De bonne humeur! Oh! pardi! c'eſt vous qui prîtes un travers.

Madame THOMAS.

Un travers! moi, prendre un travers! Oh! j'ai trop d'eſprit pour cela. C'eſt vous qui n'entendez quelquefois ni rime ni raiſon.

LE MAGISTER.

Eh! laiſſons-là ce feſtin!

Madame THOMAS.

Vous n'êtes qu'un bourru, qu'un brutal, qu'un emporté.

M. GRIFFART, *d'un ton menaçant.*
Madame Thomas!

Madame THOMAS, *du même ton.*
Monſieur Griffart!

LE MAGISTER.

Que diable....

Madame THOMAS, *en colere.*

Allez. Si je vous jetai une assiette à la tête, vous le méritiez bien.

LE MAGISTER.

Eh! madame Thomas!

M. GRIFFART.

Et vous, vous méritiez bien aussi tous les noms que je vous donnai.

LE MAGISTER.

Mais, mais, mais....

Madame THOMAS, *criant de toute sa force.*

Tous les noms! tous les noms! Allez, mon ami, vous êtes un plaisant sot.

M. GRIFFART, *fort irrité.*

Vous croyez parler encore à votre benêt de mari. Vous êtes une extravagante.

Madame THOMAS, *voulant se jeter sur lui.*

Ah! fripon, il faut que je te....

LE MAGISTER, *arrêtant madame Thomas.*

Que voulez-vous faire?

Madame THOMAS.

Le dévisager.

M. GRIFFART, *bouillant de colère.*

Allez. Vous êtes une.... vous êtes une... vous êtes une femme.

M. Griffart & madame Thomas se retirent chacun de son côté fort irrités.

SCÈNE IX.

LE MAGISTER, *seul.*

VOILA de la besogne bien faite! Je les ai mis un peu plus mal ensemble qu'ils n'étoient.

SCÈNE X.

LE MAGISTER, COLETTE, MATHURINE.

COLETTE, *au magister.*

AIR : (*Vous y perdez vos pas, Nicolas*).

HÉ-BIEN, quelles nouvelles?
Avez-vous fait la paix?

LE MAGISTER.

Hélas! ils sont, les belles,
Plus divisés que jamais.

(*il s'en va*).

MATHURINE, *à Colette.*

Il a perdu ses pas,
Nicolas,
Voilà votre hymen à bas.

SCÈNE XI.

COLETTE, MATHURINE.

COLETTE.

OH, que non! puiſque le magiſter n'a pas réuſſi, je vais employer la ruſe que je t'ai dite.

MATHURINE.

Feindre de l'amour pour Lucas?

COLETTE.

Juſtement. Cela donnera de la jalouſie à ma mère.

AIR : (*Les Feuillantines*).

Qui, dans ſon jaloux effroi,
Je le croi,
Va ſe défaire de moi.

MATHURINE.

Vous êtes ingénieuſe.

COLETTE.

C'eſt que je (*bis*) ſuis amoureuſe.

MATHURINE, *bas.*

Eh! le voilà, Lucas!

COLETTE.

Parlons de lui, ſans faire ſemblant de l'appercevoir.

SCÈNE XII.

COLETTE, MATHURINE,
LUCAS, *à l'écart.*

COLETTE.

AIR : (*Iris au bord de la Seine*).

Apprends (mais fois difcrete)
Que j'aime ce Lucas.
S'il favoit fur Colette
Ce qu'ont fait fes appas,
Que deviendrois-je, hélas !

LUCAS, *à part.*

Oh, oh ! alles parlont de moi ! acoutons.

MATHURINE.

AIR : (*Quel plaifir de voir Claudine*).

Lucas a donc fu vous plaire ?

COLETTE.

Je te l'avoue aujourd'hui.
T'étonnes-tu que ma mère
Ait pris tant de goût pour lui ?

MATHURINE.

Non vraiment.

LUCAS, *à part.*

Colette m'aime ! Qui diantre l'auroit deviné ?

COLETTE.

AIR : (*Tourelouririrette*).

Sa taille eſt charmante.

MATHURINE.

J'admire ſa voix.

LUCAS, *riant.*

Hé, hé, hé, hé, hé, hé!

COLETTE.

Mais ce qui m'enchante,
C'eſt ſon beau, tourelouririrette,
C'eſt ſon beau, lan-la deriretre,
C'eſt ſon beau minois.

LUCAS, *à part.*

Tatigué! comme alle en tient!

COLETTE.

AIR : (*Quand ma mère étoit jeunette*).

Oui, je prétends ſatisfaire
Ma nouvelle flamme;
De Lucas, malgré ma mère,
Je veux être femme.
Si l'on ne m' donn' ce garçon-là,
On verra tout ce qu'on verra :
J'en ferai la folie,
Ma mie,
J'en ferai la folie.

LUCAS, *paroît & chante.*

AIR : (*Vous avez raiſon, la Plante*).

Vous avez raiſon, la Plante;
Il eſt bon ſur ce ton-là,
Larira.

COLETTE, *feignant d'être ſurpriſe pouſſe un grand cri.*

Ah!

LUCAS.

Oh, oh! vous m'aimez donc, mademoiſelle Colette? Eh! vous n'en ſonniez mot.

COLETTE.

AIR: (*Un petit moment plus tard*).

Mais, qui t'a donc mis dans l'eſprit
Que Colette t'aime?
Puis-je ſavoir qui te l'a dit?

LUCAS.

Parguié, c'eſt vous-même!
Vous diſiez préſentement.....

COLETTE.

Quoi! tu m'as entendue?

LUCAS.

Que vous m'aimiez tendrement.

COLETTE.

Je ſuis, je ſuis perdue!

LUCAS.

Le grand malheur!

COLETTE.

Aſſurément, c'en eſt un; car tu l'iras peut-être dire à ma mère.

LUCAS.

Nennin, nennin, je ne li dirai pas. Al' ne

ſait morgué pas tout ce que je fais : queuque ſot. Après tout, quand al' le ſauroit, eſt-ce qu'al' me r'abbattroit çà ſur mes gages?

MATHURINE.

Tu la connois. Elle feroit un beau vacarme.

LUCAS.

Hé ! palſangué, qui s'en ſoucie? Acoutez, mademoiſelle Colette. Il gn'y a qu'un mot qui ſarve. Si vous vlez je l'enverrai au barniquet.

MATHURINE.

C'eſt parler net.

COLETTE.

AIR : (*La ceinture*).

Quoi! Lucas, tu voudrois pour moi
Renoncer au cœur de ma mère !

LUCAS.

J'aime mieux être par ma foi,
Son gendre, que votre biau-pere.

MATHURINE, *à Colette.*

Te voilà ravie, ma couſine.

LUCAS.

AIR : (*Talalerire*).

Ah! j'ai le cœur chaud comme braiſe,
Charmante Colette, pour vous!

COLETTE.

Fripon, tu ſeras donc bien aiſe,
Quand tu deviendras mon époux?

LUCAS.

Nuit & jour vous m'entendrez dire ;
Talaleri, talaleri, talalerire.

(*Il veut l'embrasser*).

COLETTE, *se défendant.*

AIR : (*De quoi vous plaignez-vous*).

Ah ! Lucas, tenez-vous !
Ayez de la politesse ;
Ah ! Lucas, tenez-vous !
Et craignez mon courroux.

LUCAS.

Oh ! j'aime à rire sans cesse,
A batifoler toujours,
A pousser la tendresse
Tout au travers des choux.

MATHURINE.

Quel drôle !

COLETTE.

Tu prends un mauvais parti.

LUCAS.

AIR : (*Est-ce ainsi qu'on prend les belles*) ?

On dit qu'avec les fumelles
Il faut être comme çà.

COLETTE.

Non, non, toujours auprès d'elles
Un air poli l'emporta.
C'est ainsi qu'on prend les belles,
Lon, lan-la, ô gué, lon-la.

LUCAS.

Serpedié! vous ne chaſſez pas de race!

COLETTE.

Que veux-tu dire par-là?

LUCAS.

Je veux dire que votre mère n'aime pas tant la poulitеſſe que vous.

SCÈNE XIII.

COLETTE, MATHURINE, LUCAS, Madame THOMAS, *derrière eux, ſans en être apperçue.*

Madame THOMAS, *à part.*

Ah, ah! Lucas avec ma fille!

LUCAS, *riant.*

Hé, hé, hé, hé, hé.

COLETTE.

Qu'as-tu à rire?

MATHURINE.

Pourquoi ris-tu?

LUCAS.

Je ris de ce que... (*Il rit encore*). Hé, hé, hé, hé, hé.

COLETTE.

Explique-toi donc?

LUCAS.

Je ris de ce que votre mère..... (*Il continue de rire*). Hé, hé, hé, hé, hé.

MATHURINE.

Hé bien?

LUCAS.

Alle croit bonnement que je l'épouſerai; mais, prrr.

Madame THOMAS, *à part.*

Qu'entends-je!

LUCAS.

Al'a déjà fait avartir les ménétriers pour note nôce. Alle payera les violons; mais, jarnonbille, je danſerons pour elle.

Madame THOMAS, *à part.*

Le coquin!

COLETTE.

Diantre! cela eſt déjà bien avancé.

LUCAS.

Le bon de l'affaire, c'eſt qu'al' ne ſait pas que Colette m'aime, & que j'aime itout Colette.

Madame THOMAS, *à part.*

Le traître!

LUCAS.

AIR : (*Mirlababibobette*).

Tatigué, madame Thomas,
Mirlababibobette,
Queu fracas
Alle fera, belle Colette!
Mirlababi, ſarlababo, mirlababibobette.....

Madame THOMAS, *en furie, ſe montrant tout-à-coup, & continuant l'air :*

Sarlababorita!

COLETTE, *contrefaiſant l'épouvantée.*

Ah!

MATHURINE, *de même.*

O ciel!

LUCAS, *étonné, & achevant l'air.*

Oh! la voilà!

Madame THOMAS, *à Colette.*

AIR : (*Malheureuſe journée*).

Petite impertinente,
Comment donc à mes yeux.....

MATHURINE.

Ne grondez point, ma tante.

Madame THOMAS, *à Colette & à Mathurine.*

Otez-vous de ces lieux.

à Lucas.

Et toi, traître, volage.....!

LUCAS, *à part.*

Que ne ſuis-je en un trou!

Madame THOMAS, *ſe jetant ſur Lucas.*

Il faut que dans ma rage
Je te coupe le cou.

MATHURINE.

AIR : (*Voici les dragons*).

Quelle fureur eſt la ſienne!
Vîte, ſauvons-nous.

Elles s'en vont.

LUCAS.

Couper le cou, tatiguienne!
Il eſt bon que le cou tienne.

A madame Thomas, qui le houſpille.

Arrêtez-vous!
Arrêtez-vous!

SCÈNE XIV.

LUCAS, Madame THOMAS.

Madame THOMAS, *toujours en colère.*

Tu m'abandonnes donc aujourd'hui pour Colette,
Toi, que depuis quinze ans j'élève à la brochette!

LUCAS.

Mais, madame Thomas.....

Madame THOMAS.

Ah! perfide, tais-toi!
Où ſeras-tu jamais plus heureux que chez moi?

AIR : (*Mon père, je viens devant vous*).

Ne trouves-tu pas le matin,
Pour te r'accommoder la panſe,
Du pain blanc & d'excellent vin?
On double au dîné ta pitance;
Au ſoupé, ne garde-t-on pas
Le jus de l'éclanche à Lucas?

LUCAS.

Si vous me nourriſſez bian, je travaille de même. La beſogne eſt forte cheux vous.

Madame THOMAS.

Eh bien, petit inconſtant, petit ſcélérat, j'y conſens. Va, épouſe Colette; mais tu n'auras pas le ſou, je t'en avertis.

LUCAS, *à part.*

Ce n'eſt pas là mon compte.

Madame THOMAS.

Tu mourras de faim.

LUCAS, *à part.*

Malpeſte! ſerviteur à Colette. Tenons-nous au gros de l'arbre.

Madame THOMAS.

Grand-Jacques profitera de ta folie. Je l'épouſerai.

LUCAS, *haut.*

Ah! voyez donc comme alle ſe fâche?

Madame THOMAS.

Je n'en ai pas ſujet, n'eſt-ce pas?

LUCAS.

Bon. Allez. Tout ce que j'ai dit à Colette n'étoit que pour rire.

Madame THOMAS.

Pour rire!

LUCAS.

Vous croyez donc que je ne vous ai pas apparçue? Eh non! j'ai dit comme çà, à part moi: Vlà madame Thomas qui vient à pas de loup pour nous accouter; baillons-li un peu la venette.

Madame THOMAS.

Quoi, Lucas, il n'eſt donc pas vrai que tu aimes Colette?

LUCAS.

Fi donc! vlà encore une plaiſante morveuſe. Vous m'avez dégoûté, madame Thomas, vous m'avez dégouté de la jeuneſſe.

Madame THOMAS.

AIR: (*L'autre nuit j'apperçus en ſonge*).

Eſt-il bien vrai, m'es-tu fidelle?

LUCAS.

Oui, je le ſuis, n'en doutez pas.
Vos écus ont bien plus d'appas
Que les yeux d'une parronelle.

Madame THOMAS, *lui tendant la main.*

Sur ce pied-là, faiſons la paix:
Lucas, lions-nous pour jamais.

Attends-moi ici: je vais parler au tabellion; je reviendrai te joindre.

SCENE XV.

SCÈNE XV.

LUCAS, *seul, riant.*

COMME les femmes qui aimont baillent dans le pagniau!... Ah, ha, voici le tambour de la compagnie de Monsieur Valere.

SCÈNE XVI.

LUCAS, ARLEQUIN, Tambour.

Il a une bouteille pendue à sa ceinture, & deux verres à son chapeau.

ARLEQUIN, *chante en battant du tambour.*

AIR: (*Grand duc de Savoie, à quoi penses-tu*)?

Fi des villageoises,
Avec leur fierté!
Vivent nos grivoises,
J'en suis enchanté!
Souvent au village
On nous fait souffrir;
Au camp la plus sage
A nous vient s'offrir.

LUCAS.

Courage, courage, monsieu Arlequin! Vous êtes toujours un drôle de corps.

ARLEQUIN.

AIR : (*Du haut en bas*). Rondeau.

Tambour battant,
Mon cher Lucas, je me promène,
Tambour battant.
De mon ſort je ſuis fort content;
Bon pain, bon vin, bon capitaine,
Avec un tendron que je mène
Tambour battant.

LUCAS.

Pardi! Vous n'engendrez point de mélancolie, monſieu Arlequin.

ARLEQUIN.

Non, vraiment. Ni vous non plus, monſieur Lucas, vous qui êtes la coqueluche de Nanterre, & le *factoton* de madame Thomas.

LUCAS.

Je ne ſuis encore que le garçon de la farme; mais entre nous, j'en ſerai biantôt queuque choſe de plus, dà.

AIR : (*Et je l'ai pris pour mon valet*).

Je vais, de madame Thomas,
Tarminer le veuvage.

ARLEQUIN, *ſautant au cou de Lucas.*

Que je t'embraſſe, cher Lucas;
C'eſt une veuve ſage;
Elle te prend pour ſon mari,
A cauſe de ton teint fleuri.

LUCAS, *sautant & répétant les deux derniers vers.*

Oui.

Elle me prend pour son mari,
A cause de mon teint fleuri.

ARLEQUIN.

Je l'en estime davantage. C'est une brave femme; il faut boire à sa santé.

LUCAS.

Tope.

ARLEQUIN, *ayant donné un verre à Lucas, & lui ayant versé du vin.*

AIR: (*Les fanatiques*).

Allons, buvons à la santé
De cette grosse mère.
(*Ils boivent*).
Sans oublier la beauté
Dont est charmé Valere.
(*Ils boivent encore*).
Trinque à la postérité.
Dont tu dois être père.
(*Ils recommencent à boire*).

LUCAS.

Morgué! vla de bon vin; varsez-m'en encore. A vous & à moi présentement.

ARLEQUIN, *choquant avec lui.*

Allons, à nous deux.

LUCAS, *après avoir vidé son verre.*

Hoçà, à st'heure, à qui boirons-je? Pargué, à votre amoureuse, monsieu Arlequin.

ARLEQUIN, *lui verſant encore du vin.*

Je vous remercie, mon ami.

AIR : (*Pavanne d'Enée*).

Lucas eſt un bon garçon,
Il entend bien à vider un flacon.
Oh ! par ma foi ! c'eſt grand dommage
Qu'il croupiſſe en un village !
Il auroit fait l'ornement.
Du plus célèbre régiment.

LUCAS.

Oui, mais il ne faut qu'un coup ſeulement
Pour bouttre un homme au monument.

ARLEQUIN.

Tu crains la mort, parce que tu n'y es pas fait. Tiens, ſi tu avois ſeulement deux campagnes par devers toi, tu écouterois ronfler le canon comme une flûte douce.

LUCAS.

Jarni ! Si je ſavois çà, je me bouttrois tout-à-l'heure dans le ſarvice.

ARLEQUIN.

Tu t'y accoutumerois, te dis-je.....

LUCAS.

J'aimerois à ne ſarvir que dans les revues.

ARLEQUIN.

Sur ce pied-là, tu peux t'engager à préſent.

Nous sommes en paix, il n'y a rien à risquer. Buvons un coup : un verre de vin porte conseil.

(*Ils boivent de nouveau*).

LUCAS, *après avoir bu.*

AIR : (*Bannissons d'ici l'humeur noire*).

Oh ! ce n'est pas que je balance !
J'ai du cœur comme un enragé :
Mais, si la guerre recommence,
Je prétends avoir mon congé.

ARLEQUIN.

Cela va sans dire. Allons, mon brave, à la santé du roi.

(*Il lui verse encore du vin*).

LUCAS, *choquant le verre.*

Allons, oui : vive la guerre pendant la paix !

SCÈNE XVII.

LUCAS, ARLEQUIN, VALERE.

ARLEQUIN, *à part.*

Bon. Voici monsieur Valere.

VALERE, *à part.*

Je ne sais si Arlequin aura réussi.

ARLEQUIN, *à Lucas.*

Camarade, ſaluez votre officier.

(*à Valere*).

Monſieur, vous voyez dans ce garçon-là, un des meilleurs ſoldats de votre compagnie.

VALERE.

Cela me fait plaiſir; Lucas eſt un bon enfant. Çà, mes amis, j'ai ordre de partir demain pour aller joindre le régiment en Flandres. Nous allons apparemment recommencer la guerre.

LUCAS.

Oui? je demande donc mon congé; je ne me ſuis engagé qu'à condition que je ne ſarvirois point pendant la guerre.

VALERE, *prenant Lucas par l'épaule.*

Allons, allons; point tant de raiſon : tu es engagé, tu marcheras.

Lucas ſe met à pleurer & à crier de toutes ſes forces.



SCÈNE XVIII ET DERNIÈRE.

VALERE, ARLEQUIN, LUCAS, Madame THOMAS, COLETTE, MATHURINE, TROUPE de Payſans & de Payſannes danſans.

Madame THOMAS, *effrayée.*

QU'Y a-t-il donc, Lucas? que t'a-t'on fait?

LUCAS, *pleurant.*

Ce ſont ces vendeurs de chair humaine, qui m'avont enroullé pour la guerre.

Madame THOMAS, *à Valere.*

AIR : (*Menuet de M. Grandval*).

Allez, allez, monſieur Valere,
Je m'en ſouviendrai plus d'un jour.
Vous voulez venger votre père,
En me jouant ce mauvais tour.

VALERE.

Madame, vous me connoiſſez mal? La ſuite vous déſabuſera.

LUCAS, *d'un ton piteux.*

Oui; mais il faudra donc toujours que je marche à bon compte?

ARLEQUIN.

Sans doute, & c'eſt trop perdre de tems. Partons.

LUCAS, *pleurant.*

Eh! madame Thomas!

Madame THOMAS.

Tout beau, meſſieurs! j'ai de quoi le racheter. Combien vous faut-il?

ARLEQUIN.

Cent piſtoles.

AIR: (*Les Feuillantines*).

Grand, quarré, de bon alloi,
Dans l'emploi
Il ſervira bien le roi.
Peut-on trop payer ſa taille?

Madame THOMAS.

Mais, cent piſtoles!

ARLEQUIN.

Sans en rabattre une maille.

Madame THOMAS.

(*même air*).

S'il eſt propre pour le roi,
Par ma foi,
Il l'eſt encore plus pour moi.
Pour payer ſa délivrance
Voici de bonne finance.

(*Tirant ſa bourſe*).

Puiſqu'il n'y a rien à rabattre, je vais vous compter les cent piſtoles.

(*à Lucas*).

Heu! l'étourdi! Vois ce que tu me coûtes?

LUCAS.

AIR : (*Ma raiſon s'en va beau train*).

Eh! là, là, maman Thomas,
Ne me le reprochez pas!
Je bécherai tant,
Je piocherai tant :
Un peu de patience;
Ne plaignez point vôtre comptant,
J'en tirerons quittance,
Lon la,
J'en tirerons quittance.

Madame Thomas préſente ſa bourſe à Valere, qui la refuſe.

VALERE.

Votre argent ne me tente point, madame; la poſſeſſion de l'aimable Colette peut ſeule me toucher. Ce n'eſt qu'à cela que la liberté de Lucas eſt attachée.

ARLEQUIN.

Vous voyez bien que nous nous mettons à la raiſon.

Madame THOMAS, *regardant Colette.*

AIR : (*Tes beaux yeux, ma Nicole*).

Je vois tout le myſtere.
Ah! coquine, c'eſt vous.....

COLETTE.

Maman, point de colère.

Donnez-moi cet époux ;
Par là, vous allez faire
D'une pierre deux coups ;
En m'accordant Valere,
Lucas ſera pour vous.

LUCAS.

C'eſt bian dit.

Madame THOMAS, *à Valere.*

Monſieur, j'ai des raiſons pour vous refuſer ma fille.

VALERE.

Madame, j'ai auſſi les miennes pour vous refuſer Lucas.

Madame THOMAS.

Ma fille demeurera auprès de moi.

ARLEQUIN.

Lucas demeurera dans le régiment.
(*à Lucas, le prenant au collet, & le ſecouant*).
Allons, marche.

LUCAS, *pleurant.*

Madame Thomas!

VALERE.

Vous avez pris votre parti, madame. Adieu.

ARLEQUIN, *à Lucas, lui donnant un coup de poingt dans l'eſtomac.*

Marche.

LUCAS, *pleurant.*

Vous m'abandonnez donc, madame Thomas!

Madame THOMAS, *à Valere.*

Arrêtez, Valere; j'aime mieux vous donner deux cens piſtoles.

COLETTE.

Ma chère mère, épargnez votre argent.

VALERE.

Madame, cela eſt inutile.

ARLEQUIN.

Non, non. Nous allons joindre le régiment.

(*à Lucas, lui appuyant le pied ſur le ventre*).

Marche, gueux, marche.

LUCAS, *criant de toutes ſes forces.*

Madame Thomas. Eh! baillez-li votre fille!

Madame THOMAS, *à Valere.*

Monſieur, voulez-vous mille écus?

VALERE.

Madame, vous m'en offririez cent mille inutilement.

ARLEQUIN.

Il n'en démordra pas.

Madame THOMAS, *pouſſant un grand ſoupir.*

Puiſqu'on ne peut s'en tirer autrement, je vous accorde donc ma fille.

COLETTE, *tranſportée de joie.*

Ma chère mère!.....

VALERE, *embraſſant madame Thomas.*

Madame, vous me rendez le plus heureux de tous les hommes.

LUCAS, *ſautant.*

Vivat! Mon enroullement a fait marveilles.

ARLEQUIN, *préſentant Lucas à madame Thomas.*

Et moi, par reconnoiſſance, je vous donne Lucas.

Madame THOMAS.

Que tous ceux que j'avois invités à mes nôces, viennent célébrer ce double mariage.

(*On danſe*).

MATHURINE, *après la danſe, chante l'air ſuivant.*

AIR : (*De M. Gillier*).

Madame Thomas
Epouſe Lucas.
Célébrons ce mariage :
Elle agit en femme ſage;
Il ſait déjà ſon tracas,
Il eſt fait à ſon ménage.

ARLEQUIN, *à madame Thomas.*

(*Même air*).

Madame Thomas,
En prenant Lucas,
Vous prenez la fleur de Nanterre;
Vous ôtez au dieu des combats
Un vrai fier à bras,
Un foudre de guerre.

(*La danse reprend, qui finit la pièce*).

FIN.

L'ILE DES AMAZONES,

PIÈCE EN UN ACTE,

PAR LE S*** ET D'OR***.

Qui devoit être représentée à la Foire Saint-Laurent 1718, mais dont on n'eut pas besoin, & que la suppression de l'opéra comique a empêchée d'être jouée depuis.

ACTEURS.

ARLEQUIN.

PIERROT.

SCARAMOUCHE.

MARPHISE,
BRADAMANTE,
ATALIDE,
ZENOBIE,
HYPOLITE,
[grouped by a brace:] Amazones.

LE BARON DE BRUTEMBERG, Suiſſe.

DON CARLOS, Eſpagnol.

DORANTE, François.

TROUPE d'Amazones danſantes.

La Scène eſt ſur le port de l'île des Amazones.



L'ILE DES AMAZONES.

Le théâtre repréſente un port de mer & une ville dans l'éloignement, comme la ville de Veniſe, qu'on a vue au Spectacle de l'Optique. Il paroît un vaiſſeau dans lequel il y a deux Amazones avec Pierrot & Arlequin. On entend quelques coups de canon ſourds, auxquels on répond de la citadelle. L'obſcurité qui règnoit d'abord ſur le port, ſe diſſipe, & l'on entend les ſons de pluſieurs inſtrumens avec des timbales & des trompettes. Après quoi, Arlequin & Pierrot s'avancent ſur le rivage enchaînés & conduits par deux Amazones.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARLEQUIN, PIERROT, MARPHISE, BRADAMANTE.

MARPHISE.

Ah, ah! meſſieurs les hommes, vous vouliez faire les mauvais! Têtebleu! Nous en avons bien vu d'autres.

AIR : (*Ton himeur est Cathereine*).

ARLEQUIN.

Eh! pardonnez-nous, mesdames,
De nous être gendarmés.

PIERROT.

A faire plier les femmes
Nous sommes accoutumés.

ARLEQUIN.

Nous faisons mettre aux plus fières
Pavillon bas devant nous.

PIERROT.

Et vous êtes les premières
Qui nous baillez du dessous.

ARLEQUIN.

Nous avons eu beau nous défendre.

BRADAMANTE, *lui présentant son pistolet.*

AIR : (*Belle Brune, belle Brune*).

Vous défendre!
Vous défendre!
Jarni! Vous avez bien fait
Tous deux de vous laisser prendre!
Vous défendre!
Vous défendre!

Par la mort-diable! Nous vous aurions jetés à la mer.

ARLEQUIN.

Eh! mesdames, plus de colère!

PIERROT.

Ayez pitié de nous!

MARPHISE, *fièrement.*

Captifs, qu'on m'écoute.

AIR: (*Quand je tiens de ce jus d'Octobre*).

Au ſénat nous allons nous rendre.
Demeurez tous deux ſur ce port.
Nous viendrons bientôt vous apprendre
Quel doit être ici votre ſort.

(*Elles entrent dans la ville*).

SCÈNE II.

ARLEQUIN, PIERROT.

ARLEQUIN.

MISÉRABLES! Où ſommes-nous?

PIERROT, *riant.*

Hé, hé, hé, hé, hé! Je ris quand j'y penſe.

ARLEQUIN.

Comment, tu ris! La peſte te crève, toi qui es cauſe de notre malheur. Quand tu vins me propoſer le voyage des Indes, je devois bien te laiſſer partir tout ſeul.

PIERROT.

Hé, ventrebille! Penſois-je, moi, que nous trouverions ſur la route des corſaires femelles?

ARLEQUIN.

Des corſaires! Dis plutôt des diables;

AIR: (*Je ne ſuis né ni roi, ni prince*).

As-tu vu comme Bradamante
Juroit, & faiſoit la méchante?
Quels gros mots! quel emportement!

PIERROT.

Marphiſe ne vaut pas mieux qu'elle;
Elle parloit à tout moment
De faire ſauter la cervelle.

Cependant, (*il rit*). Hé, hé, hé, hé, hé.

ARLEQUIN.

Encore? Hé, quel ſujet, bête, peux-tu avoir de rire ainſi?

PIERROT.

C'eſt que.... (*il rit encore*). Hé, hé, hé, hé, hé.

ARLEQUIN.

Hé-bien, c'eſt que?...

PIERROT.

AIR: (*Mirlababibobette*).

C'eſt que cette Marphiſe-là
Mirlababibobette:
J'ai vu çà,
Lorgnoit ma taille graſſouillette.
Mirlababi, ſarlababo, mirlababibobette,
Sarlababorita.

ARLEQUIN.

Nous y voilà.

Ne t'y fie pas, mon ami. C'eſt un crocodile.

PIERROT.

Ho! non, non; car j'ai entendu une fois qu'elle diſoit tout bas à l'autre: ce gros garçon eſt à manger.

ARLEQUIN.

Vous avez entendu cela?

PIERROT.

Mot pour mot.

ARLEQUIN.

Hoïmé! Nous ſommes perdus!

PIERROT.

Pourquoi donc?

ARLEQUIN.

AIR: (*Monſieur la Paliſſe eſt mort*).

Mon pauvre Pierrot, hélas!
Je vois bien que ces drôleſſes,
Ne ſont, malgré leurs appas,
Que de maudites ogreſſes.

PIERROT, *étonné.*

Quoi, ce ſeroient des mangeuſes de chair humaine!

ARLEQUIN.

Ho! je n'en doute pas!

PIERROT, *pleurant.*

Miſéricorde! Tu ne devois pas me dire cela. Je vais mourir de peur.

ARLEQUIN.

AIR : (*Les Trembleurs*).

Elles vont dans leur cuisine,
D'abord nous fendant l'échine,
Nous mettre à la crapaudine,
Ou peut-être en haricot.

PIERROT.

Je crains la capilotade.

ARLEQUIN.

Moi, je crains la marinade.

PIERROT.

On va faire une accolade,
D'Arlequin & de Pierrot !

SCÈNE III.

ARLEQUIN, PIERROT, SCARAMOUCHE.

SCARAMOUCHE, *à part.*

VOILA de nouveaux débarqués, apparemment.

ARLEQUIN, *bas à Pierrot, appercevant Scaramouche.*

Ahi, ahi, ahi !

PIERROT.

Qu'y a-t-il ?

ARLEQUIN, *tremblant.*

Voilà déjà le marmiton qui vient nous prendre.

PIERROT, *envisageant Scaramouche.*

AIR : (*Réveillez-vous, belle endormie*).

Non, non. Je connois ce visage.

SCARAMOUCHE, *à part.*

J'ai vu quelque part ces grivois.

ARLEQUIN.

Je me remets le personnage.

(*tendant les bras à Scaramouche*).

Eh!

C'est Scaramouche que je vois.

SCARAMOUCHE.

Eh! C'est Pierrot & Arlequin! Que je vous embrasse, mes amis.

(*Ils s'embrassent tous trois*).

Vous êtes donc aussi esclaves?

PIERROT, *d'un air piteux.*

Hélas! Oui.

SCARAMOUCHE.

Alegria, mes enfans, *alegria*!

ARLEQUIN.

Alegria, dit-il, *alegria.*

SCARAMOUCHE.

Sans doute, *alegria*. Vous allez être marinés *.

* Façon de parler de Scaramouche, pour dire *marier.*

PIERROT, *effrayé.*

Nous, marinés!

ARLEQUIN, *d'un air tranquille.*

Je vous l'avois bien dit. On va nous manger en marinade.

SCARAMOUCHE.

Vous ne m'entendez pas. Ce pays s'appelle l'ile des Amazones. Elle étoit autrefois gouvernée par des hommes, qui faifoient les petits-maîtres, & traitoient leurs femmes en efclaves...

PIERROT.

Hé bien?

SCARAMOUCHE.

Hé bien. Ces femmes une belle nuit...

(*Il fait l'action de couper la gorge*).

ARLEQUIN, *faifant la même action.*

Qu'appelez-vous...

SCARAMOUCHE.

Je veux dire que ces femmes, pendant que leurs maris dormoient....

(*Il recommence la même action*).

PIERROT.

Elles leur coupèrent le fifflet?

SCARAMOUCHE.

Juftement.

ARLEQUIN.

Tudieu! Quelles Commères!

SCARAMOUCHE.

Depuis ce tems là, elles vont en courſe pour attraper des hommes.

ARLEQUIN, *faiſant encore l'action de couper la gorge.*

Pour leur faire encore?......

SCARAMOUCHE.

Oh! que non. Elles les amènent ici....

PIERROT.

Hé, qu'en veulent-elles faire?

SCARAMOUCHE.

Elles leur ôtent leurs chaînes, & ſe marinent avec eux.

ARLEQUIN, *avec étonnement.*

Se marinent!

SCARAMOUCHE.

Hé, oui. Les apouſſent, les prennent pour leurs maris.

ARLEQUIN.

Ah! voilà donc ce que c'eſt que la marinade!

PIERROT.

Mais n'y a-t-il rien à craindre après ces nôces-là?

SCARAMOUCHE.

Au contraire.

AIR : (*Ma raiſon s'en va beau train*).

Vous vous trouverez, amis,
Heureux d'avoir été pris.
Une femme ici

A tout le ſouci,
Le ſoin de la dépenſe,
Et n'exige de ſon mari
Qu'un peu de complaiſance,
Lon-la,
Qu'un peu de complaiſance.

ARLEQUIN.

Il en eſt quitte à bon marché, ma foi.

PIERROT.

Oh! je ſens bien que j'aurai beaucoup de complaiſance, moi.

SCARAMOUCHE.

Sur ce pied-là, mes enfans, vous aurez tout à ſouhait.

AIR: (*Oh! voilà la vie*).

Table bien ſervie,
Repas toujours longs;
Epouſe jolie,
Vin à pleins flacons.

ARLEQUIN & PIERROT, *enſemble.*

Oh, voilà la vie,
La vie, la vie,
Oh! voilà la vie
Que nous demandons!

ARLEQUIN.

Les années ſe paſſent bien vîte ici, à ce que je vois.

SCARAMOUCHE.

Oh! les maris n'y paſſent point une année!

AIR : (*Monſieur Charlot*).

Après trois mois,
Madame l'Amazone,
En gentille perſonne,
Dit au grivois :
Faites, Poulet,
Votre paquet ;
Du ſénat qui l'ordonne
Suivez le décret.

Elle eſt obligée de le répudier, & de le renvoyer.

ARLEQUIN.

AIR : (*Landeriri*).

Au diable de pareilles loix !
Quitter ſa femme après trois mois !
Landerirette.

PIERROT.

Ah ! quel chagrin pour un mari !
Landeriri.

SCARAMOUCHE.

J'aurai bientôt ce chagrin-là, moi. Il y a ſept ſemaines que je ſuis mariné.

ARLEQUIN.

Mais, attendez, il me vient une idée.

PIERROT.

Pourquoi?

SCARAMOUCHE.

Voyons.

ARLEQUIN.

Il me ſemble qu'il y auroit un moyen pour être ici toute l'année.

PIERROT.

Ah! que cela ſeroit bon!

SCARAMOUCHE.

Oui, ma foi.

ARLEQUIN.

Il n'y a qu'à ſe laiſſer prendre quatre fois l'an.

PIERROT.

C'eſt bien dit. A faire, à épouſer quatre femmes.

SCARAMOUCHE.

Cela ne ſe peut pas. On ne prend jamais deux fois les mêmes hommes. Mais voici les Amazones qui vous ont amenés. Sans adieu, mes enfans. Nous nous reverrons.

SCÈNE IV.

ARLEQUIN, PIERROT, MARPHISE, BRADAMANTE, HYPOLITE, ZENOBIE.

MARPHISE.

HE BIEN, captifs, êtes-vous remis de votre frayeur?

ARLEQUIN.

Elle s'eſt un peu diſſipée.

PIERROT.

Oh, qu'oui! Nous avons appris votre manigance.

BRADAMANTE.

Nous vous avons paru plus méchantes que nous ne le ſommes.

MARPHISE.

AIR : (*Je veux boire à ma Liſette*).

Nous allons briſer vos chaînes ;
Ne pouſſez plus de ſoupirs.
Vous avez eu moins de peines
Que vous n'aurez de plaiſirs.

BRADAMANTE.

Nous allons briſer vos chaînes ;
Ne pouſſez plus de ſoupirs.

PIERROT, *à Arlequin.*

Je les vois venir.

ARLEQUIN.

Oui, cela ſent la marinade.

MARPHISE, *à Hypolite, après avoir ôté les chaînes à Arlequin.*

Avancez, Hypolite.

BRADAMANTE, *à Zenobie, après avoir ôté les chaînes à Pierrot.*

Vous, Zenobie, approchez.

MARPHISE, *présentant Hypolite à Arlequin.*

AIR : (*Tes beaux yeux, ma Nicole*).

Prenez cette Amazone,
Vous êtes son époux.
C'est le sort qui l'ordonne.

BRADAMANTE, *présentant Zenobie à Pierrot.*

Cette brune est à vous.

PIERROT.

Jarni ! qu'elle est gentille !

ARLEQUIN.

Ah ! le joli minois !
Ma foi, déjà je grille
D'entamer les trois mois.

MARPHISE.

Vous êtes mariés.

PIERROT.

Voilà ce qui s'appelle des mariages à la croque-au-sel.

ARLEQUIN.

Hé mais, pour des mariages de trois mois, ce n'est pas la peine d'y faire plus de façons.

BRADAMANTE.

Pour y faire peu de façons, ne croyez pas que nous ayons moins de vertu que les autres femmes.

MARPHISE.

Connoissez mieux les Amazones. Si nous prenons des maris,

AIR : (*On n'aime point dans nos forêts*).

Ce n'eſt point par fragilité ;
L'intérêt de la république
Nous fait une néceſſité
De cet hymen de politique :
Et l'on peut dire que l'amour
N'a point d'autels dans ce ſéjour.

PIERROT.

Eſt-il poſſible ?

ARLEQUIN.

Que dites-vous ?

BRADAMANTE.

AIR : (*Menuet de M. de Grandval*),

Nous voulons bien pour la patrie
Devenir femmes une fois ;
Mais pendant toute notre vie
Nous ne le ſommes que trois mois.

ARLEQUIN.

Comment diable ! ſans ces trois mois, vous ſeriez des veſtales.

MARPHISE.

AIR : (*Adieu panier, vendanges*).

Ce tems fini, plus d'amourettes,
Plus de plaiſirs, de jeux, de ris ;
Et nous diſons à nos maris :
Adieu panier, vendanges ſont faites.

PIERROT.

Par la ſerpedié ! ſont-ce-là des femmes !

ARLEQUIN.

Mais, avec votre permiſſion, meſdames; tant de continence rendra à la fin votre île déſerte.

PIERROT.

Il a raiſon, car.....

BRADAMANTE.

Je vous entends. Oh! que cela n'arrivera pas! Pluſieurs îles voiſines nos tributaires, ſont obligées tous les ans de venir prendre nos enfans mâles, & de nous donner deux filles pour un garçon.

PIERROT.

Chacun trouve ſon compte à ce marché-là.

ARLEQUIN.

AIR: (*Vous qui vous moquez par vos ris.*).

Ah! que je connois à Paris
De pères de familles,
Qui, s'ils pouvoient en ce pays
Venir troquer leurs filles,
Y croiroient avoir à ce prix
Bien vendu leurs coquilles!

Or ſus, mes héroïnes. Puiſque nous avons ſi peu de tems à demeurer avec vous, il faut le paſſer avec honneur.

PIERROT.

Mais les nôces ſe font-elles ici ſans réjouiſſances?

MARPHISE.

MARPHISE.

Non vraiment. Pendant les trois mois,

AIR : (*Le bon branle*).

Les époux béniſſent leurs nœuds :
Chez eux on chante, on danſe ;
L'hymen, ſuivi des ris, des jeux,
Rend tous les jours charmans pour eux.

ARLEQUIN.

Ah ! quelle différence !
Ici qu'il a de jours heureux !
Il n'en a qu'un en France.]

PIERROT, *à Zenobie.*

Allons, dépêchons-nous.

AIR : (*Que faites-vous, Marguerite*).

Des noces, mon héroïne,
Faiſons vîte les apprêts.

ARLEQUIN.

Voyons d'abord la cuiſine,
Et nous danſerons après.

MARPHISE.

Nous en ſerons au moins.

PIERROT.

Cela va ſans dire, vous êtes les entremetteuſes.

SCÈNE V.

MARPHISE, BRADAMANTE.

BRADAMANTE.

Nous, ma mignonne, courons nous débarraſſer de nos maris; leur tems eſt fait; il faut les embarquer.

MARPHISE.

J'ai fait avertir le mien : je l'attends pour recevoir ſes adieux.

BRADAMANTE.

Vous ne l'attendrez pas long-tems. Le voici; je vous laiſſe.

(*Elle s'en va*).

SCÈNE VI.

MARPHISE, LE BARON DE BRUTEMBERG, Suiſſe.

LE BARON.

Hé' bien, mon petit femme Marphiſe, n'y-être donc pas moyen d'y reſter encore ein peu plus davantache dans votre compenie?

MARPHISE.

Non, mon cher baron de Brutemberg, non.

AIR : (*Dondaine, dondaine*).

Vos trois mois viennent d'expirer; *bis.*
Il eſt tems de nous ſéparer,
Dondaine, dondaine :
Partez ſans différer,
Mon capitaine.

La voiture eſt prête.

LE BARON.

Mais, mondame.....

MARPHISE.

AIR : (*Partez, Médor, de Roland*).

Partez, baron.

LE BARON.

Hélas!

MARPHISE.

Partez, ſans différer.

LE BARON.

Vous ne plore pas mon partement?

MARPHISE.

Fi donc!

AIR : (*Je me ris de qui fait le brave*).

En bonne foi, pouvez-vous croire
Que pour vous mes pleurs vont couler,
Vous qui paſſiez le jour à boire,
Et toute la nuit à ronfler?
En bonne foi, pouvez-vous croire
Que pour vous mes pleurs vont couler?

LE BARON.

AIR : (*Bon, bon, bon, que le vin eſt bon*).

Moi, m'y réveiller quelquefois.

MARPHISE.

Oui, pour chanter à pleine voix :
Bon, bon, bon,
Que le vin eſt bon !
Par ma foi, j'en veux boire.

Heu! le vilain ivrogne !

LE BARON.

AIR : (*Quand le péril eſt agréable*).

Oh ! point de fâchement, mon belle,
Si chel trinquerai tout' le jour ;
C'eſt que dans le vin ſti l'amour
R'allume ſon chandelle.

MARPHISE.

Je crois qu'il l'y éteint encore plus ſouvent. Fuſſiez-vous déjà aux treize-cantons.

LE BARON.

L'y être ein petit'cruelle, ein petit'l'ingrate. Moi pourtant, l'y-aimer vous toujours beaucoup grandement.

MARPHISE.

Ah! je ne m'en ſuis guère apperçue, je vous aſſure! Au contraire, qu'il vous en ſouvienne.

AIR (*Laire-là, laire lan-laire*).

Quand je vous parlois tendrement,
Une querelle d'Allemand

Auſſi-tôt vous tiroit d'affaire.
Laire-là, laire lan-laire,
laire-là,
Laire, lan-là,

LE BARON.

Vous fâcher pour ein baguetelle. Moi n'avre point fait ein querelle à vous chamais. Chel ſerai ein bone garçone.

Pleurant avec une horrible grimace, & appuyant ſa main ſur ſa poitrine :

Et moi ſentir là-dedans ein grand chagrinement de quitter mon femme.

MARPHISE.

Oui, vraiment. Vous regretez la bonne chère que je vous ai fait faire. Auſſi, tenez, votre départ me chagrine comme cela.

LE BARON.

AIR: (*Quand je tiens de ce jus d'Octobre*).

Quand l'y-être de retour à Berne,
Vous me regretter, par mon foi.

MARPHISE.

Non, baron. Ici la taverne
Y perdra beaucoup plus que moi.

LE BARON.

Por la dernière fois, mondame, moi demande à vous ſi ne vouloir plus du tout penſer à le baron de Brutemberg.

MARPHISE.

Non.

LE BARON.

Hé-bien, par la charni-diable, moi me consoler avec mon pipe.

MARPHISE.

Vous ferez fort bien.

AIR: (*Jean-Gille, Gille, joli Jean*).

Sortez, sortez de cette île,
Jean-Gille,
Gille, joli Jean;
Partez, époux inutile,
Jean-Gille,
Gille, joli Gille,
Gille, joli Jean,
Joli Jean, Jean-Gille,
Vîte, allez-vous-en.

LE BARON.

Vous n'être pas contente absolument de l'amour que j'avre por vous?

MARHISE.

Oh! pour cela, non.

LE BARON.

Ho bien,

AIR: (*Allons, gay*).

Si moi ne pouvoir plaire,
Moi l'y-être consolé:
Va-t'en t'y faire faire,
Ein épou à ton gré.

LE BARON & MARPHISE, *s'en allant chacun de ſon côté, chantant le refrain.*

Allons, gai,
D'un air gai,
Toujours gai, &c.

SCÈNE VII.

BRADAMANTE, don CARLOS, eſpagnol.

BRADAMANTE.

DISCOURS ſuperflus, ſeigneur don Carlos; gagnez le vaiſſeau au plus vîte.

Don CARLOS.

AIR: (*Folies d'Eſpagne*).

Il faut partir; & vous-même, cruelle,
Vous me preſſez d'abandonner ces lieux!
Ayez pitié de ma douleur mortelle;
Soyez du moins ſenſible à mes adieux.

BRADAMANTE.

AIR: (*Ton, relon ton, ton*).

Oh! pour cela, j'entre dans votre peine:
Mais hâtez-vous de quitter ce canton.

Don CARLOS.

Vous ne pouvez vous contraindre, inhumaine.

BRADAMANTE.

Je ne ſaurois chanter que ſur ce ton:
Ton relon, ton, ton,

Tontaine,
La tontaine.
Ton relon, ton, ton,
Tontaine,
La ton, ton.

DON CARLOS.

AIR : (*L'amour me fait, lon-lan-la*).

Sans plaindre ma constance,
Peut-on me voir souffrir !

BRADAMANTE.

Allez, allez, l'absence
Saura bien vous guérir.

DON CARLOS.

L'amour me fait, lon-lan-la,
L'amour me fait mourir.

BRADAMANTE.

Le pauvre enfant !

DON CARLOS.

AIR : (*Nous sommes demi-douzaine*).

Hélas ! près de vous, tigresse,
J'étois plus amant qu'époux !
Vous m'avez vu sans cesse
Mourant à vos genoux ;
Je laissois voir d'une amoureuse ivresse
Les transports les plus doux.

BRADAMANTE.

C'est justement cet excès de tendresse
Qui me glace pour vous.

Don CARLOS.

Qui l'auroit pu penſer!

BRADAMANTE.

Vous m'obſédez depuis trois mois, vous m'aſſaſſinez de douceurs caſtillanes. Cela amuſe d'abord; mais cela ennuie bientôt.

Don CARLOS.

AIR (*Les filles de Nanterre*).

J'ai cru par-là vous plaire.

BRADAMANTE.

Vous étiez dans l'erreur.

Don CARLOS.

Que devois-je donc faire
Pour gagner votre cœur?

BRADAMANTE.

Il falloit mettre des hauts & des bas dans votre amour.

AIR: (*L'inſulaire*).

Un mari qui vit en amant,
Sait prendre & donner finement
Un petit grain de jalouſie,
Pour prévenir l'aſſoupiſſement:
Son enjouement,
Dans un moment,
Se voit ſuivi d'un feint emportement;
Il ſait, par une brouillerie,
Préparer un raccommodement.

Don CARLOS.

AIR : (*Hélas! ce fut sa faute*).

Que vous jugez mal de l'amour! *bis.*
Il ne connoît aucun détour.
Non, non, c'est votre faute;
J'attendois un tendre retour.

BRADAMANTE.

Vous comptiez sans votre hôte,
Lon-la,
Vous comptiez sans votre hôte.

Don CARLOS.

Quelle rigueur! Ah! Bradamante, vous ne verrez jamais personne filer l'amour plus noblement que moi.

BRADAMANTE.

Bon! Il s'agit bien de noblesse dans cette affaire-là!

Don CARLOS.

Un amant plus respectueux!

BRADAMANTE.

Il est bon de le paroître quelquefois.

Don CARLOS.

Plus constant!

BRADAMANTE.

La constance ici est inutile; il n'est question que d'aimer trois mois. Adieu; partez. Adieu.

Don CARLOS.

O Ciel!

BRADAMANTE.

AIR : (*Embarquez-vous, mesdames*).

Embarquez-vous, Nicaise,
Entrez dans nos vaisseaux ;
Vous ferez à votre aise
Vos plaintes sur les eaux.

DON CARLOS.

Ah! quels adieux!
Que ne puis-je en ces lieux
Perdre le jour,
Ou mon funeste amour?

BRADAMANTE.

Perdez plutôt le dernier.

Ils s'en vont tous deux chacun de son côté. Ils se tournent de tems en tems l'un vers l'autre, l'espagnol regardant l'amazone avec des marques de désespoir, & Bradamante lui faisant des révérences comiquement.

SCÈNE VIII.

ATALIDE, DORANTE, françois.

ATALIDE, *éplorée, courant après Dorante.*

AIR : (*Belle & charmante brune*).

AH! répondez, Dorante,
A mes douleurs!

DORANTE *est distrait, & siffle sur le même air.*

ATALIDE.

Aux larmes d'une amante
Joignez vos pleurs.

DORANTE, *siffle encore.*

ATALIDE.

Vous êtes tout de glace, & je me meurs.

DORANTE, *prend du tabac.*

ATALIDE.

Mais, cher époux, vous ne me dites rien.

DORANTE, *brusquement.*

Que diable.....

ATALIDE.

AIR : (*Réveillez-vous, belle endormie*).

Expliquez-vous avec franchise.

DORANTE.

Madame, vous m'embarrassez.
Que voulez-vous que je vous dise ?

ATALIDE.

Perfide, c'est en dire assez!

O dieux! suis-je une amazone?

AIR : (*Comme un coucou que l'amour presse*).

Moi qui suis la seule peut-être
Qu'ici l'amour sut enflammer,
Ciel! faut-il que ce soit un traître
Que j'ai la foiblesse d'aimer!

DORANTE.

AIR : (*D'une main je tiens mon pot*).

Madame, à vous parler net,
Oui, je pars sans regret :

Je ſuis au bout de ma tendreſſe.

ATALIDE.

Tu tiens donc ainſi ta promeſſe!

DORANTE.

Du paſſé, je vous en répond;
Mais du préſent, non, non.

ATALIDE.

Ne m'as-tu pas juré de m'aimer toujours.

DORANTE.

Bon! c'eſt le protocole des amans.

ATALIDE.

Volage!

DORANTE.

Volage! Un époux françois qui aime ſa femme pendant douze ſemaines, volage! Quand vous ſeriez ma maîtreſſe, vous auriez tort de me faire ce reproche.

ATALIDE.

Qu'entends-je!

DORANTE.

AIR: (*Je ne ſuis né ni roi, ni prince*).

J'ai brûlé pour vous d'une flamme
A me déshonorer, madame.
De nos jeunes ſeigneurs françois
Je ſerois la fable éternelle,
A mon retour ſi je diſois
Que j'ai trois mois été fidelle.

ATALIDE.

Vous plaiſantez, Dorante.

DORANTE.

Non, parbleu, je ne m'en vanterai pas. Je dirai plutôt que j'ai fait pendant ce tems-là vingt maîtreſſes chez les amazones.

ATALIDE.

Vous voudriez me faire croire que votre nation n'eſt pas moins vaine que légère.

DORANTE.

Elle ne s'en défend point; elle eſt même fort indiſcrete. Sans cela nous ſerions des hommes parfaits.

ATALIDE.

AIR : (*Jean de Vert*).

Par-là ne crois pas de ton cœur
Excuſer l'inconſtance :
J'ai lu dans un certain auteur
Qu'on voit en abondance
A Paris des amans conſtans.

DORANTE.

Cet auteur parle donc du tems
De Jean de Vert (3 *fois*) en France.

ATALIDE.

Sur ce pied-là, les femmes chez vous ſont bien malheureuſes.

DORANTE.

Point du tout; elles ſont faites à cela; elles nous préviennent même le plus ſouvent. Les

deux ſexes n'aiment, pour ainſi dire, qu'au jour la journée.

ATALIDE.

Quel caractère !

DORANTE.

Mais le tems ſe paſſe. Adieu, mon adorable, mes anciennes amours ; je vais joindre le baron de Brutemberg ; c'eſt un animal qui me réjouit. Adieu.

ATALIDE, *l'arrêtant.*

AIR : (*Et vogue la galère*).

Quoi, mon amour ſincère
Doit-il te fatiguer ?

DORANTE, *ſe débarraſſant de ſes mains.*

A mon humeur légère
C'eſt trop le prodiguer,
Et vogue la galère,
Tant qu'elle, tant qu'elle,
Et vogue la galère,
Tant qu'elle pourra voguer.

ATALIDE, *en pleurs, courant après Dorante.*

Cher Dorante ! un mot.

DORANTE, *s'enfuyant.*

AIR : (*d'Amadis de Grèce*).

Le vent nous appelle,
La ſaiſon eſt belle,
Il faut s'embarquer.

SCÈNE IX.

ATALIDE *ſeule, après avoir eſſuyé ſes larmes.*

AIR : (*A Paris ces filles*).

C'EN eſt trop, perfide !
Crois-tu qu'Atalide,
Toujours dans les pleurs,
Nourriſſe ſes langueurs,
Se livre à ſes douleurs ?
Non, non, je n'aimerai plus,
L'amour eſt un mauvais guide ;
Non, non, je n'aimerai plus :
Adieu, regrets ſuperflus.

SCÈNE X.

On voit dans ce moment une barque qui paſſe, & dans laquelle ſont les trois maris répudiés dans différentes attitudes. Le Suiſſe fume, le François rape du tabac, & l'Eſpagnol paroît rêver triſtement la tête appuyée ſur ſa main. Auſſi-tôt que la barque a diſparu, viennent :

BRADAMANTE, ARLEQUIN, PIERROT,

PIERROT.

AIR : (*Pendant que nous ſommes*).

TANT que nous y ſommes,
Faut nous réjouir ;

Puiſqu'on

Puiſqu'on dit qu'ici les hommes
Ne peuvent plus revenir.

BRADAMANTE.

AIR : (*Joconde*).

Les femmes que vous épouſez
Ont des maris aimables.

ARLEQUIN.

Madame, vous nous confuſez.

PIERROT.

Nous ſommes deux bons diables.

BRADAMANTE.

N'épargnez rien pour mériter
L'amitié de vos belles.

PIERROT.

Chacune d'elles peut compter
Sur deux ſoldats femelles.

BRADAMANTE, *à Arlequin.*

Beau brunet, je crois que le tems vous paroîtra bien court.

AIR : (*Un ſoir après Roquille*).

D'un uſage ſévère
Vous trouvez nos loix.

ARLEQUIN.

Dans le bail au contraire
Il faudroit, je crois,
Mettre encor pour le locataire
La clauſe d'un mois.

SCÈNE XI ET DERNIÈRE.

ARLEQUIN, PIERROT, BRADAMANTE, MARPHISE, HYPOLITE, ZENOBIE, TROUPE d'Amazones.

MARPHISE.

AIR : (*Amis, ſans regretter Paris*).

ASSEMBLONS-NOUS pour célébrer
Ce double mariage ;
Puiſſe l'état en retirer
Bientôt de l'avantage.

(*On danſe*).

BRADAMANTE.

AIR : (*De M. Gillier*).

Nous ne mettons point notre gloire
A triompher par nos regards ;
Nous n'eſtimons que la victoire
Qu'on va chercher dans les haſards :
Ici les femmes ſont des Mars.

CHŒUR D'AMAZONES.

Ici les femmes ſont des Mars.

On reprend la danſe, après laquelle on chante le vaudeville.

VAUDEVILLE.

AIR : (*de M. Gillier*).

Premier Couplet.

MARPHISE.

En ſuivant Bellone,
Nos cœurs ſont exempts
Des cruels tourmens
Que l'amour donne.
Qu'il eſt doux de paſſer ſon tems
En Amazone !

CHŒUR.

Qu'il eſt doux de paſſer ſon tems
En Amazone !

Second Couplet.

BRADAMANTE.

Ailleurs qu'on vous donne,
Belles, des tyrans,
Gardez-les cent ans ;
L'hymen l'ordonne.
Qu'il eſt doux de paſſer ſon tems
En Amazone !

CHŒUR.

Qu'il eſt doux, &c.

Troiſième Couplet.

PIERROT.

O beauté mignonne,
Qui changez d'amans

L'hiver, le printems,
L'été, l'Automne,
Vous paſſez trois fois mieux le tems
Qu'une Amazone.

CHŒUR.

Vous paſſez, &c.

Quatrième Couplet.

ARLEQUIN, *aux ſpectateurs.*

L'Opéra Comique,
O petits & grands!
Va dans peu de tems
Fermer boutique,
Pour avoir, des honnêtes gens,
Eu la pratique.

CHŒUR.

Pour avoir, des honnêtes gens,
Eu la pratique.

FIN.

LES FUNÉRAILLES DE LA FOIRE,

PIÈCE EN UN ACTE,

PAR LE S*** ET D'OR***.

Représentée sur le théâtre du Palais Royal, par ordre de S. A. R. MADAME, le Jeudi 6 Octobre 1718.

AVERTISSEMENT.

Cette pièce fut faite sur le bruit qui courut à la fin de la Foire Saint-Laurent 1718, qu'il n'y auroit plus d'Opéra Comique. Et comme S. A. R. MADAME la voulut voir représenter, on la fit jouer devant elle au Palais Royal.

ACTEURS.

LA FOIRE, Pierrot.

L'OPÉRA, Arlequin.

LA COMÉDIE Françoise.

LA COMÉDIE Italienne.

LE DOCTEUR.

SCARAMOUCHE.

MEZZETIN.

COLOMBINE.

M. VAUDEVILLE, Poëte de l'Opéra Comique.

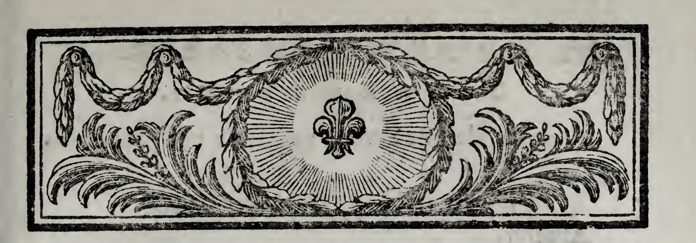
M. CRAQUET, Médecin.

M. BONTOUR, Notaire.

SUIVANS des deux Comédies.

TROUPE D'ACTEURS Forains.

La Scène est dans la salle de l'Opéra Comique.



LES FUNÉRAILLES DE LA FOIRE.

Le théâtre repréſente la ſalle de l'Opéra Comique.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA FOIRE, SCARAMOUCHE, MEZZETIN.

SCARAMOUCHE.

POURQUOI depuis huit jours êtes-vous plongée dans la mélancolie?

LA FOIRE, *ſoupirant.*

Ouf!

MEZZETIN.

Vous ſoupirez!

SCARAMOUCHE.

A peine daignez-vous regarder vos plus chers enfans.

LA FOIRE, *ſoupirant encore.*

Ahi!

MEZZETIN.

AIR : (*Quand je tiens de ce jus d'Octobre*).

Hé ! d'où vous vient cette humeur noire,
Quand tout ſuccède à vos déſirs ?
Dites-nous, madame la Foire,
Quels ſont vos ſecrets déplaiſirs.

LA FOIRE.

AIR : (*Pourquoi n'avoir pas le cœur tendre*)?

Hélas !

MEZZETIN.

Parlez ſans vous contraindre.
N'augmentez point nos terreurs.

LA FOIRE.

Ah ! vous avez ſujet de craindre !
C'eſt pour vous que je verſe des pleurs.

SCARAMOUHE.

AIR : (*Folies d'Eſpagne*).

Quoi ? c'eſt pour nous que votre cœur ſoupire !
Oui, mes amis, vous faites mon tourment.
Je ſuis bien mal ; &, s'il faut vous le dire,
Enfin je touche à mon dernier moment.

MEZZETIN.

Ciel ! Qu'entens-je !

SCARAMOUCHE.

Que dites-vous !

MEZZETIN.

AIR : (*La jeune Isabelle*).

Comment, votre vie
Va finir son cours !

SCARAMOUCHE.

Quelle maladie
Menace vos jours ?

LA FOIRE.

Le mal qui me ronge,
Et qui me détruit,
Est l'effet d'un songe
Que j'eus l'autre nuit.

MEZZETIN.

Sachons ce que c'est.

SCARAMOUCHE.

Contez-le-nous.

LA FOIRE.

AIR : (*L'autre jour j'apperçus en songe*).

J'apperçus les deux comédies
Qui vinrent me charger de coups ;
Puis, sous la forme de deux loups,
Je vis tout à coup ces furies
Qui s'apprêtoient à me manger :
Je me réveille en ce danger.

Mais, à mon réveil, je me suis senti saisie d'un mal réel, qui n'a fait qu'augmenter depuis ce tems-là.

SCARAMOUCHE.

Vous devriez appeler des médecins.

LA FOIRE.

J'en ai déjà consulté deux, qui m'ont abandonnée. J'en attends un troisième dont on m'a vanté la capacité. C'est ce fameux M. Craquet, qui demeure dans la rue des Fossoyeurs.

MEZZETIN.

Le voilà, sans doute.

LA FOIRE.

Apparemment.

SCÈNE II.

LA FOIRE, MEZZETIN, SCARAMOUCHE, M. CRAQUET, Médecin.

M. CRAQUET, *à la foire.*

MADAME, on m'est venu chercher de votre part; &, à vous voir seulement, je juge que ce n'est pas sans raison.

SCARAMOUCHE.

Vous êtes bien pénétrant!

M. CRAQUET.

Apprenez, mon ami, que la pénétration est

héréditaire dans notre famille. J'ai, par exemple, un frère Procureur en Normandie, qui sur l'étiquette d'un sac vous feroit le rapport d'un procès.

LA FOIRE.

Quoi, vous connoîtriez déjà mon mal?

M. GRAQUET.

AIR : (*Je ne suis né ni roi, ni prince*).

Je découvre dans la machine
Les maux avant leur origine.

MEZZETIN.

Parbleu, docteur, j'en suis surpris!
Hippocrate eut moins de doctrine.

LA FOIRE.

Vous n'avez donc point à Paris
Fait votre cours de médecine?

M. CRAQUET.

Oh, pour cela, non. Je suis de la faculté de Montpellier. Çà, donnez-moi un peu votre bras.

(*après lui avoir tâté le pouls*).

Hom! voilà un pouls qui menace ruine!

SCARAMOUCHE.

Tubleu! Quel docteur!

MEZZETIN.

Malepeste! Que dit-il!

M. CRAQUET.

Je devine la cauſe de votre maladie.

AIR : (*Mon père, je viens devant vous*).

Dans votre enfance, je vois bien
Que vous viviez de groſſe viande.

LA FOIRE.

Monſieur, pour ne vous cacher rien.
D'abord je n'étois pas friande ;
Mais à préſent à mes repas
Il me faut des mets délicats.

M. CRAQUET.

Juſtement. A meſure que votre nourriture a été moins groſſière, vous n'avez pas joui d'une parfaite ſanté, n'eſt-ce pas?

LA FOIRE.

Oh! vraiment, non. J'ai été attaquée pluſieurs fois de maladies aſſez violentes.

AIR : (*La ceinture*).

J'ai ſouffert cent mille tourmens :
J'ai cru que j'en deviendrois folle ;
Et, malgré les médicamens,
J'ai ſouvent perdu la parole.

MEZZETIN.

Nous l'avons bien des fois tenue pour morte.

SCARAMOUCHE.

Les fréquentes ſaignées l'ont ſauvée.

LA FOIRE.

Oui ; mais elles m'ont diablement affoiblie.

M. CRAQUET.

M'y voilà. Ce sont les viandes délicates qui vous ont perdue. Elles ont causé de mauvaises humeurs, qui ont peu à peu ruiné votre tempérament. En un mot, il ne falloit point changer vos premiers alimens, vous ne seriez pas, comme vous l'êtes, un corps confisqué.

LA FOIRE.

AIR : (*Bouchez, Naïades, vos fontaines*).

Avec toute votre science,
Vous me laissez sans espérance.

MEZZETIN, *à M. Craquet.*

Du trépas si vous la sauvez,
Vous allez vous couvrir de gloire.

M. CRAQUET.

Je ne le puis.

SCARAMOUCHE.

Quoi? vous n'avez
Point de remèdes pour la Foire!

M. CRAQUET.

AIR : (*Adieu panier, vendanges*).

J'offrirois en vain mes recettes,
Tous mes soins seroient superflus.
Dans vos jeux on ne rira plus :
Adieu panier, vendanges sont faites.

Ne songez qu'à mettre ordre à vos affaires.

(*Il sort*).

SCÈNE III.

LA FOIRE, SCARAMOUCHE, MEZZETIN.

(*Scaramouche & Mezzetin pleurent*).

MEZZETIN.

AIR : (*Les triolets*).

NOTRE malheur eſt donc certain
Nous allons perdre notre mère.

SCARAMOUCHE.

Que ferons-nous, cher Mezzetin ?

MEZZETIN.

Notre malheur eſt donc certain !

LA FOIRE.

Je veux vous ménager du pain,
Par un teſtament ſalutaire.

SCARAMOUCHE.

Notre malheur eſt donc certain !

LA FOIRE, *à Mezzetin.*

Allez me chercher un Notaire.

Vous, Scaramouche, en allant chez mon couſin l'Opéra, paſſez chez les Comédies Françoiſe & Italienne. Dites-leur que je les prie de ſe rendre ici tout-à-l'heure. Je veux, avant que de mourir, me réconcilier avec ces deux ennemies.

(*Scaramouche & Mezzetin ſortent*).

SCÈNE IV.

LA FOIRE, M. VAUDEVILLE, Poëte.

M. VAUDEVILLE.

AIR : (*Allons gai*).

Ayez l'ame contente ;
J'apporte ici, maman,
Une pièce brillante...
Ma foi, c'eſt du nanan.
Allons, gai,
D'un air gai, &c.

LA FOIRE, *ſoupirant.*

Ah !

M. VAUDEVILLE, *lui montrant un cahier.*

AIR : (*De Paris juſqu'au Miſſiſſipi*).

Ma pièce enlévera tous les cœurs,
Charmera Paris, malgré les cenſeurs.
Ce n'eſt point un morceau de farceurs.
J'y fais triompher ſur-tout vos danſeurs.
Bonne muſique,
Fine critique,
Le tout y pique,
Et flatte le goût des vrais connoiſſeurs.

LA FOIRE.

C'eſt de la moutarde après dîner.

M. VAUDEVILLE.

Que m'apprenez-vous?

LA FOIRE.

AIR : (*Du Cap de Bonne-Eſpérance*).

Mon cher monſieur Vaudeville,
Portez votre pièce ailleurs ;
Elle m'eſt fort inutile,
A préſent que je me meurs.

M. VAUDEVILLE.

O ciel!

LA FOIRE.

Voyez encore votre ouvrage,
Mettez-y du verbiage ;
Peut-être qu'il conviendra
A mon couſin l'Opéra.

M. VAUDEVILLE, *triſtement*.

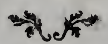
AIR : (*Je ne veux point troubler votre ignorance*).

Quoi, faut-il donc que la Foire périſſe !

LA FOIRE.

Oui, ç'en eſt fait, je me ſens aux abois.
C'eſt le deſtin qui veut que je finiſſe.
Embraſſons-nous pour la dernière fois.

La Foire embraſſe M. Vaudeville, qui ſe retire avec toutes les marques d'une profonde douleur.



SCENE V.

SCÈNE V.

LA FOIRE, M. BONTOUR, Notaire.

LA FOIRE.

Approchez, monſieur Bontour. Je vous attendois.

M. BONTOUR.

Madame, je ſuis bien fâché de vous voir dans l'état.....

LA FOIRE.

Eh! monſieur, laiſſons cela! Hâtez-vous, je vous prie, d'écrire mes dernières volontés.

M. BONTOUR, *ſe diſpoſant à inſtrumenter ſur une table.*

J'ai déjà commencé l'acte. (*Il lit*). Pardevant nous Mathieu Bontour, & cætera. Fut préſente honorable & diſcrète perſonne damoiſelle Perrette la Foire, & cætera..... Vous n'avez préſentement qu'à me dicter.

AIR: (*Mon père je viens devant vous*).

Pour légataire univerſel
Qui nommez-vous, mademoiſelle?

LA FOIRE.

Je prends, du côté maternel,
Mon oncle Jean Polichinelle;

Et mon cher coufin l'Opéra
D'exécuteur me fervira.

(*Même air*).

Primò. Je donne à mes auteurs,
Dont j'ai mal payé l'honoraire,
Mille écus que mes airs flatteurs
A nos traités ont fu fouftraire:
Argent, qu'ils n'auroient, fur ma foi,
De mon vivant reçu de moi.

AIR : (*On n'aime point dans nos forêts*).

Item. Je lègue à mes acteurs
Qui vont jouer dans les provinces,
Pour mieux plaire à leurs fpectateurs,
Et bien repréfenter les princes,
Vieux taffetas, toile, bafin,
Tous les chiffons du magafin.

AIR : (*Je ne fuis né ni roi, ni prince*).

Pour ceux qu'on rebute en campagne,
Aux acteurs du roi de Cocagne,
Je les donne ; & par-là, je veux
Montrer que je meurs leur amie.
Ces gens peuvent être avec eux,
Sans déparer la compagnie.

(*Même air*).

Item. La troupe italienne,
Pour que de moi l'on fe fouvienne,
Aura foin de donner du bas.
Je lui laiffe mes bagatelles,
Pour en faire, après mon trépas,
Des pièces françoifes nouvelles.

Item. Et voici le grand item.

AIR : (*Joconde*).

Comme après moi ſur le pavé
Je laiſſe quelques filles,
Dont l'honneur s'eſt bien conſervé ;
Quoiqu'elles ſoient gentilles ;
Je crois que mon couſin voudra
Les prendre à mon inſtance ;
Leurs bonnes mœurs à l'opéra,
Seront en aſſurance.

Voilà tout, monſieur Bontour.

M. BONTOUR.

Fait & paſſé, & cætera..... Madame, vous n'avez qu'à ſigner.

LA FOIRE, *ſignant & prononçant* & cætera, *comme s'il y avoit*, & ſe taira.

La Foire, & cætera.

(*ſe levant de ſon fauteuil*).

Menez-moi dans mon cabinet ; je vais vous payer vos vacations.

Elle s'appuie ſur monſieur Bontour, & s'en va.



SCÈNE VI.

SCARAMOUCHE, LA COMÉDIE françoiſe, LA COMÉDIE italienne.

LA COMÉDIE françoiſe, *à Scaramouche.*

ALLEZ, mon ami, avertiſſez votre maîtreſſe que les deux Comédies ſont ici.

Scaramouche les ſalue avec reſpect, & va avertir la Foire.

SCENE VII.

Les deux COMÉDIES.

LA COMÉDIE françoiſe, *déclamant.*

AFFECTONS à ſes yeux une grande triſteſſe;
Faiſons même paroître une fauſſe tendreſſe.

LA COMÉDIE italienne.

Oh! cela ne me coûtera rien!

LA COMÉDIE françoiſe.

Ni à moi, je vous aſſure.

AIR: (*Ah! Robin, tais-toi*).

Plus mon cœur reſſent de haîne,
Plus il marque d'amitié.

LA COMÉDIE italienne.

Je ſuis ſur le même pied :
C'eſt la mode Italienne.

LA ÇOMÉDIE françoiſe.

L'uſage en eſt doux.

LA COMÉDIE italienne.

J'en connois (3 *fois*). bien d'autres qui font comme nous.

LA COMÉDIE françoiſe, *riant.*

Ha, ha, ha, ha, ha!

LA COMÉDIE italienne.

De quoi riez-vous donc?

LA COMÉDIE françoiſe.

AIR : (*Pour toucher ſon Iſabelle*).

C'eſt de la douleur mortelle
Que le trépas de la belle
Va cauſer à l'Opéra, a, a, a, &c.
La perte qu'il fait en elle
A coup ſûr l'abîmera, a, a, a, &c.
La perte qu'il fait en elle
A coup ſûr l'abîmera, a, a, a, &c.

LA COMÉDIE italienne.

Votre cœur s'épanouit, ma mignonne.

LA COMÉDIE françoiſe.

Il nage dans la joie.

LA COMÉDIE italienne.

Vous haïſſez donc bien l'Opéra?

LA COMÉDIE françoiſe.

AIR : (*J'offre ici mon ſavoir faire*).

Plus que vous ne pouvez croire,
Je déteſte ce fripon-là.
Je dis plus, c'étoit l'Opéra
Que je pourſuivois dans la Foire.
Oui, vraiment, c'étoit l'Opéra
Que je pourſuivois dans la Foire.

LA COMÉDIE italienne.

Je ne m'étonne plus à préſent que vous vous ſoyez donné tant de mouvement. Mais la Foire paroît : jouons bien notre perſonnage.

SCENE VIII.

Les deux COMÉDIES, LA FOIRE.

LA COMÉDIE françoiſe, *à la Foire.*

AIR : (*Bouchez, Nayades, vos fontaines*).

L'ÉTAT où je vous vois, madame,
En vérité, me perce l'ame.

LA FOIRE.

Oublions ici nos débats.
Embraſſons-nous, je vous ſupplie.

LA COMÉDIE italienne, *embraſſant la Foire.*

Je mets tout reſſentiment bas.

LA COMÉDIE françoiſe, *l'embraſſant auſſi.*

Votre mort nous réconcilie.

LA COMÉDIE italienne.

Mi dispiace moltò di veder vo' signoria in cosi gran pericolo.

LA COMÉDIE françoise.

Je suis ravie que cette occasion se présente de nous raccommoder.

LA FOIRE, *à la Comédie françoise.*

Vous êtes trop généreuse ! Me pardonnez-vous, madame,

AIR : (*Comme un coucou que l'amour presse*).

D'avoir par mes traits de satyre
Détaché de vous tant de gens,
Et d'avoir quelquefois fait rire
Toute la ville à vos dépens ?

LA COMÉDIE françoise.

Ne parlons point de cela.

LA FOIRE, *à la Comédie italienne.*

Madame l'Italienne,

AIR (*Quand je tiens de ce jus d'Octobre*).

La mort termine nos querelles ;
Ne soyez donc plus en courroux,
Si j'ai de mes piéces nouvelles
Plus retiré d'argent que vous.

LA COMÉDIE italienne.

J'oublie le passé en faveur de l'avenir.

LA FOIRE, *à la Comédie françoise.*

Je forme des vœux pour vous,

AIR : (*Menuet de M. Grandval*).

Que le public, rendant justice
A tous vos antiques morceaux,
Coure chez vous, les applaudisse,
Sans en demander de nouveaux.

LA COMÉDIE françoise.

Il aura beau en demander, il n'en aura, ma foi, guères.

LA FOIRE, *à la Comédie italienne.*

Et vous, madame,

AIR : (*Pour faire honneur à la noce*).

N'ayez plus de jalousie :
Mon trépas va vous soutenir.
Par lui vous pourrez obtenir
A Paris droit de bourgeoisie.
N'ayez plus de jalousie ;
Mon trépas va vous soutenir.

LA COMÉDIE italienne.

Je le souhaite.

LA COMÉDIE françoise, *à la Comédie italienne.*

AIR : (*Réveillez-vous, belle endormie*).

Retirons-nous. Je vois paroître
Monsieur l'Opéra dans ces lieux.
(*à la Foire*).
Vous serez bien aise, peut-être,
Qu'on ne trouble point vos adieux.

LA COMÉDIE italienne.

Adieu, madame, bon voyage.

SCÈNE IX.

LA FOIRE, L'OPÉRA.

L'OPÉRA.

AIR : (*Pierre Bagnolet*).

ON m'a dit, madame la Foire,
Que vous allez mourir.

LA FOIRE.

Hélas !

L'OPÉRA.

Ma foi, je ne le puis croire.

LA FOIRE.

Mon cher ami, n'en doutez pas :
Je ſuis bien bas,
Je ſuis bien bas.

L'OPÉRA.

Allez, allez.

Vous aurez encore la victoire
Cette fois-ci ſur le trépas.

Prenez courage. Jeuneſſe revient de loin. Je vous ai vue auſſi malade.

LA FOIRE.

Il eſt vrai. J'ai eu beaucoup d'aſſauts en ma vie; mais j'avois le cœur bon : aujourd'hui je ſens bien qu'il faut ſauter le foſſé.

AIR : (*Parodié d'Armide*).

Je vois de près la mort qui me menace ;
Et quelque chose que l'on fasse,
Je vais passer par le triste bateau.
En mourant je serois ravie,
Si je voyois, cousin, votre scène servie
Par quelque bon auteur nouveau :
Sans me plaindre du sort, je cesserois de vivre ;
Mais ce plaisir ne peut me suivre
Dans l'affreuse nuit du tombeau.

L' OPÉRA.

Vous avez l'imagination frappée ; c'est votre plus grand mal.

LA FOIRE, *déclamant sur le ton de l'actrice qui joue le rôle de Phédre.*

Non, non. Ecoutez-moi. Les momens me sont chers.
Il n'est que trop certain, cousin, que je vous perds.
Déjà je ne vois plus qu'à travers un nuage ;
Et mes sens affoiblis......

(*Elle s'évanouit.*)

L' OPÉRA, *déclamant.*

Vous changez de visage !
Peste ! c'est tout de bon ! Ah ! craignons pour ses jours !
Et par rapport à moi donnons-lui du secours.

L'Opéra lui frotte les narines d'eau de la reine de Hongrie.

LA FOIRE, *rappelant ses esprits.*

Ah !

L'OPÉRA.

AIR : (*Vous brillez seule en ces retraites*).

Qu'à votre mal je m'intéresse !
Mon triste cœur en soupire, en gémit.

LA FOIRE.

Je vois bien où le bât vous blesse.

L'OPÉRA.

Quel malheur ! (*bis.*) ma caisse en frémit.

AIR : (*Parodié d'Alceste*).

Sans la Foire, sans ses ducats,
Croyez-vous que je puisse vivre ?

LA FOIRE.

Mon cher, il faut sauter le pas.

L'OPÉRA.

Hélas ! Je vais bientôt vous suivre !
Sans la Foire, sans ses ducats,
Croyez-vous que je puisse vivre ?

(*L'Opéra se met à pleurer.*)

LA FOIRE.

Mon cher ami, ne pleurez pas ;
Mon argent ne vaut point vos larmes.

L'OPÉRA.

Est ce-là ce traité si doux, si plein d'appas,
Qui nous promettoit tant de charmes ?

LA FOIRE.

Mon cousin, vous pleurez !

L'OPÉRA.

Cousine, vous mourez ! ...

Enſemble.

LA FOIRE.	Vous pleurez, vous pleurez, vous pleurez !
L'OPÉRA.	Vous mourez, vous mourez, vous mourez !

LA FOIRE.

Se peut-il que le ciel permette
Que la Foire & ſon cher Admette
Soient ainſi ſéparés!

L'OPÉRA.

Ma poulette !

LA FOIRE.

Mon poulet!

L'OPÉRA.

Ma poulette !

Enſemble.

LA FOIRE.	Vous pleurez !
L'OPÉRA.	Vous mourez !

LA FOIRE, *déclamant.*

Ah ! j'expire! Je ſens que le mortel friſſon
Me ſaiſit.

L'OPÉRA.

Juſtes dieux !

LA FOIRE.

Approche, mon garçon.
Dans ce dernier moment où tu lis ta ruine,
Viens. Avance. Reçois l'ame de ta couſine.

(*Elle tombe mourante dans les bras de l'Opéra.*)

L'OPÉRA, *aux ſpectateurs.*

Equitables témoins de mes vives douleurs,
Plaignez mon infortune, & ſoyez mes vengeurs.

Il emporte la Foire derrière le théâtre, d'où l'on voit ſortir le Docteur.

SCENE X.

LE DOCTEUR *ſeul.*

AIR : (*Parodié d'Alceſte*).

HÉLAS! hélas!
La Foire eſt à ſa dernière heure!
C'en eſt fait, il faut qu'elle meure.
Que tout ſente ici ſon trépas.
Hélas! hélas!

CHŒUR D'ACTEURS FORAINS, *qu'on ne voit point.*

Hélas! hélas! hélas!



SCÈNE XI.

LA POMPE FUNÈBRE.

Tous les ACTEURS forains *avec des crêpes*, & L'OPÉRA *aussi en crêpe avec des pleureuses.*

L'Opéra mène le deuil. Ils s'avancent tous d'un pas lent & conforme à leur tristesse, pendant que l'orchestre joue la marche d'Alceste.

COLOMBINE.

AIR : (*Parodié d'Alceste*).

LA Foire est morte !

CHŒUR.

La Foire est morte !

COLOMBINE.

La Foire a satisfait au cothurne en courroux.
Superbes ennemis, quel triomphe pour vous !
Si la Foire eût vécu, vous fermiez votre porte.
La Foire est morte !

CHŒUR.

La Foire est morte !

COLOMBINE.

La mort barbare
Détruit aujourd'hui tous les ris. } *bis.*
Déjà de tout Paris
J'apperçois l'ennui qui s'empare. } *bis.*
La mort barbare
Détruit aujourd'hui tous les ris.
La Foire est morte!

CHŒUR.

La Foire est morte!

L'OPÉRA, *aux spectateurs.*

Public, dans ce malheur qui nous regarde tous,
Maudissez les romains, & dites avec nous:
Que le grand diable les emporte!

COLOMBINE.

La Foire est morte!

CHŒUR.

La Foire est morte!



SCÈNE XII ET DERNIÈRE.

*L'orcheſtre joue l'*AIR: (*Elle eſt morte, la vache à panier*).

LA COMÉDIE françoiſe, LA COMÉDIE italienne, SUIVANS des deux Comédies.

Les deux COMÉDIES *entrent en chantant, après la ſymphonie, l'air qu'elle a joué.*

ELLE eſt morte, la vache à panier;
Elle eſt morte, il n'en faut plus parler.

LA COMÉDIE françoiſe.

Nous en voilà donc enfin débarraſſées.

LA COMÉDIE italienne.

Oui, graces au ciel.

LA COMÉDIE Françoiſe.

AIR: (*Si l'on menoit à la guerre*).

Danſons; tout nous y convie.
Ce jour change notre ſort:
La Foire notre ennemie
Le rend heureux par ſa mort.

Les ſuivans des deux Comédies forment une danſe, qui eſt coupée par ce branle.

BRANLE.

BRANLE.

Premier couplet.

LA COMÉDIE françoise.

AIR : (*De M. Gillier*).

Cette Foire extravagante
Sans cesse excitoit des ris,
Et dégoûtoit tout Paris
De notre scène savante.
Il aura beau mourir d'ennui,
Il viendra chez nous malgré lui.

CHŒUR DES SUIVANS DES DEUX COMÉDIES.

Il aura beau mourir d'ennui,
Il viendra chez nous malgré lui.

LA COMÉDIE italienne.

Second couplet.

On n'aimoit plus nos parades ;
Ces forains esprits folets,
Par le sel de leurs couplets,
Au public nous rendoient fades.
Il aura beau mourir d'ennui,
Il viendra chez nous malgré lui.

CHŒUR.

Il aura beau, &c.

LA COMÉDIE françoise.

Troisième couplet.

Ces animaux sur la scène
Nous appeloient paresseux :

Le public parloit comme eux ;
Mais, par ma foi, pour ſa peine,
Nous le ferons mourir d'ennui,
A moins qu'il ne reſte chez lui.

CHŒUR.

Nous le ferons, &c.

(*On reprend la danſe, qui finit la pièce*).

FIN.

LE RAPPEL DE LA FOIRE A LA VIE,

PIÈCE EN UN ACTE;

PAR LE S*** ET D'OR***.

AVERTISSEMENT.

Les auteurs de cette pièce l'avoient composée pour le début de l'Opéra comique, qui s'est rétabli à la Foire Saint-Laurent en l'année 1721. Mais comme la permission de r'ouvrir ce théâtre n'a pas été accordée aux acteurs qu'on auroit souhaités, on n'a pas voulu la faire représenter. Le lecteur sera peut-être bien aise de voir par où ces auteurs se proposoient de recommencer les représentations de ce spectacle.

ACTEURS.

LA FOIRE, Pierrot.

L'OPÉRA, Arlequin.

LE DOCTEUR.

SCARAMOUCHE.

MEZZETIN.

M. VAUDEVILLE, poëte de la Foire.

M. GIBLET, auteur.

MERCURE.

LA COMÉDIE françoiſe.

LA COMÉDIE italienne.

LE PUBLIC.

TROUPE de danſeurs & de danſeuſes, tant forains qu'italiens.

La Scène eſt dans le petit Préau de la Foire Saint-Laurent.



LE RAPPEL DE LA FOIRE A LA VIE.

Le théâtre repréſente le petit Préau de la Foire Saint-Laurent. On voit dans l'enfoncement un mauſolée, autour duquel ſont pluſieurs perſonnages comiques dans une attitude triſte, mais différente. L'orcheſtre ouvre la ſcène par une ſymphonie lugubre.

SCÈNE PREMIÈRE.

MEZZETIN, SCARAMOUCHE, POLICHINELLE, autres ACTEURS & CHANTEURS forains.

UN CHANTEUR.

AIR : (*Parodié de Perſée*).

O SORT inexorable !
O malheur déplorable !

CHŒUR.

O ſort inexorable !
O malheur déplorable !

LE CHANTEUR.

O Foire infortunée, hélas !
Tu méritois un ſort plus favorable !
Tes funeſtes appas
Ont cauſé ton trépas.
O ſort inexorable !
O malheur déplorable !

CHŒUR.

O ſort, &c.

SCÈNE II.

LES ACTEURS de la Scène précédente.
L'OPÉRA.

L'OPÉRA.

AIR : (*Parodié de Théſée*).

CESSEZ, amis forains, de répandre des larmes ;
Vous pourrez bientôt ſans alarmes
Eprouver le ſort le plus doux.
Préparez au bourgeois des *flon-flon* pleins de charmes :
Mais je veux, vous prêtant mes armes,
Partager ſon or avec vous.

(*Mezzetin & Scaramouche ſe lèvent.*)

MEZZETIN.

AIR : (*Voulez-vous savoir qui des deux*).

O ciel ! qu'entends-je ! Quel discours !

L'OPÉRA.

Oui, je viens à votre secours.

Vous reverrez encor la Foire.

MEZZETIN.

Non, non, la Foire est chez les morts.
N'espérez pas nous faire croire
Qu'on voit deux fois les sombres bords.

SCARAMOUCHE.

Ah! c'en est fait!

L'OPÉRA.

Pardonnez-moi.

AIR : (*Je ne suis né ni roi, ni prince*).

Si la parque nous l'a ravie,
Pour la rappeler à la vie,
Les chemins me seront ouverts.

MEZZETIN.

Hé, que voulez-vous entreprendre?

L'OPÉRA.

J'irai jusqu'au fond des enfers
Forcer la mort à me la rendre.

SCARAMOUCHE.

La peste!

L'OPÉRA.

C'eſt un deſſein que j'ai pris.

AIR : (*J'entends déjà le bruit des armes*).

Nouvel Alcide dans l'hiſtoire,
Je veux, pour conſacrer mon nom,
Acquérir l'immortelle gloire
D'avoir vu le chaud Phlégéton ;
Et d'avoir enlevé la Foire
Sous la mouſtache de Pluton.

SCARAMOUCHE.

Et par quelle route, s'il vous plaît, deſcendrez-vous là ?

L'OPÉRA.

Belle demande ! Parbleu, j'y deſcendrai par mes trappes. C'eſt un chemin frayé par les héros.

MEZZETIN.

Mais êtes-vous bien sûr d'en ramener votre pauvre couſine ?

L'OPÉRA.

Oh ! qu'oui.

AIR : (*Quand le péril eſt agréable*).

Pluton ne peut ſans injuſtice
Me la refuſer.

MEZZETIN.

Hé, pourquoi ?

L'OPÉRA.

C'eſt qu'il ſait fort bien que chez moi
Tout eſt à ſon ſervice.

SCARAMOUCHE.

Vous avez raiſon. Vous lui fourniſſez......

L'OPÉRA, *en déclamant.*

Mes amis, laiſſons-là tous les diſcours frivoles :
Il faut des actions, & non pas des paroles.

MEZZETIN.

Le ciel favoriſe vos deſſeins.

SCARAMOUCHE.

Puiſſiez-vous revenir avec la Foire.

L'OPÉRA.

AIR : (*La troupe Italienne, faridondaine*).

Malgré l'implacable haine
Des ennemis jaloux du comique opéra,
Ma couſine germaine,
Faridondaine,
Et lon-lan-la,
Ma couſine germaine,
Faridondaine,
Reviendra.

(*s'en allant.*)

Adieu. Je vous laiſſe.

MEZZETIN.

AIR : (*Je reviendrai demain au ſoir*).

Puiſſions-nous, par votre pouvoir
Dès ce jour la revoir. *Bis.*

SCARAMOUCHE.

Arrachez la Foire au trépas.

(*Tous deux.*)

Allez, ne tardez pas. *Bis.*

Tous les acteurs forains ſe retirent, excepté Mezzetin & Scaramouche.

SCÈNE III.

MEZZETIN, SCARAMOUCHE.

MEZZETIN.

AIR : (*Amis, ſans regretter Paris*).

CHER Scaramouche, en vérité,
Je commence à le croire.

SCARAMOUCHE.

Pourquoi non ? Le drôle eſt porté
Pour le bien de la Foire.

SCÈNE IV.

MEZZETIN, SCARAMOUCHE, LE DOCTEUR.

MEZZETIN & SCARAMOUCHE, *appercevant le docteur, danſent en répétant ces dernières paroles de l'opéra.*

MA couſine germaine,
Faridondaine,
Et lon-lan-la,
Ma couſine germaine,
Faridondaine,
Reviendra.

LE DOCTEUR.

Que vois-je ! Avez-vous donc perdu l'eſprit, mes enfans ?

AIR : (*Monſieur la Paliſſe eſt mort*).

Quoi ? vous pouvez, dans des lieux
Conſacrés à la triſteſſe,
Faire éclater à mes yeux
Une perfide alégreſſe !

SCARAMOUCHE.

Bonne nouvelle, *Signor Dottor* ! Monſou l'Opéra eſt allé en embuſcade vers le dieu Ploton.

MEZZETIN, *à Scaramouche.*

Dis donc en ambaſſade, animal.

(*Au Docteur.*)

L'Opéra vient de partir pour aller demander ſa couſine la Foire au dieu des enfers, & il compte qu'il l'obtiendra.

LE DOCTEUR.

AIR : (*Va-t-en voir s'ils viennent*).

Les enfers ſoigneuſement
Gardent ce qu'ils tiennent.

MEZZETIN.

Vous les verrez sûrement,
Tous les deux dans un moment.

LE DOCTEUR, *d'un air moqueur.*

Va-t'en voir s'ils viennent,
Jean,
Va-t'en voir s'ils viennent.

Ne nous flattons point, mes amis; l'Opéra peut bien descendre dans les enfers.

Facilis descensus Averni;
Sed revocare gradum,

C'est le *hic*.

MEZZETIN.

Il en reviendra, vous dis-je.

SCÈNE V.

MEZZETIN, SCARAMOUCHE, LE DOCTEUR, M. GIBLET.

M. GIBLET, *tout essoufflé.*

Ah! messieurs les forains, je n'en puis plus!

MEZZETIN.

Qu'avez-vous donc, monsieur Giblet?

LE DOCTEUR.

Vous trouvez-vous mal?

SCARAMOUCHE.

Etes-vous poussif?

M. GIBLET.

J'ai rencontré l'Opéra, qui m'a dit...., hen! hen!.....

MEZZETIN.

Quoi?

M. GIBLET.

Il va chercher la Foire.

AIR : (*Menuet d'Héſione*).

Il vient lui-même de m'apprendre...
(J'en ſuis encor tout hors de moi)
Qu'aux enfers il alloit deſcendre,
Pour l'en retirer.

LE DOCTEUR.

Quel effroi !

SCARAMOUCHE.

Hé, pourquoi cela vous cauſe-t-il tant de frayeur?

AIR : (*Ne m'entendez-vous pas*).

LE DOCTEUR.

Quel eſt votre embarras ?

MEZZETIN.

Voulez-vous nous le dire ?

M. GIBLET.

J'ai la rage d'écrire,
Et, par malheur, hélas !.....
Ne m'entendez-vous pas ?

LE DOCTEUR.

Je vois l'enclouure. Vous aurez parlé de la Foire avec irrévérence.

MEZZETIN.

Ha, ha! monſieur Giblet, vous avez écrit contre la Foire!

M. GIBLET.

Hélas! oui. La croyant morte pour jamais, j'ai fait un maudit petit livre contre elle.

SCARAMOUCHE.

Fort bien.

MEZZETIN.

AIR : (*Tique, tique, taque*).

A présent de nos auteurs
Vous craignez les traits vengeurs.

M. GIBLET.

Oui, ventrebleu ! j'appréhende,
Tique, tique, taque, & lon-lan-la,
Qu'un couplet ne me le rende.

LE DOCTEUR.

Oh ! ne craignez point cela.

M. GIBLET.

Je vous demande votre protection, monsieur le docteur. Sauvez-moi du ressentiment de vos auteurs.

LE DOCTEUR.

Ils ne pensent point à vous.

MEZZETIN.

AIR : (*Le tape-dru*).

Votre livret ne peut mettre en colère
Que votre libraire,
Qui depuis vingt mois
N'en a vendu que trois.

Sachez, l'ami, qu'en ſon humeur cauſtique,
L'Opéra comique
Choiſit des ſujets
Plus dignes de ſes traits.

M. GIBLET.

Comment, plus dignes.....?

SCARAMOUCHE.

Oui, monſieur Giblet. Allez ; nos poëtes vous reſpecteront, je vous aſſure.

M. GIBLET, *en colère.*

Mais, mais, voyez un peu ces viſages. Au bout du compte, je me ſoucie bien de leurs poëtes.

MEZZETIN.

AIR : (*Comme un coucou que l'amour preſſe*).
Un écrivain de votre eſpèce
Ne doit point redouter leurs coups.

LE DOCTEUR.

Rendez grace à votre baſſeſſe,
Qui vous dérobe à leur courroux.

M. GIBLET, *ſur le ton du dernier vers.*

Le diable vous emporte tous.

Le Docteur, Mezzetin & Scaramouche le chaſſent en le chargeant de coups.

SCÈNE VI.

MEZZETIN, SCARAMOUCHE, LE DOCTEUR.

SCARAMOUCHE, *riant.*

LE plaiſant auteur !

MEZZETIN, *riant de toute ſa force.*

Ha, ha, ha ! Il ne s'attendoit pas à notre franchiſe.

SCÈNE VII.

MEZZETIN, SCARAMOUCHE, LE DOCTEUR, MERCURE.

MERCURE, *ſortant tout à coup de deſſous le théâtre.*

BONJOUR, forains.

SCARAMOUCHE, *effrayé.*

Hoïmé !

MEZZETIN.

Eh ! C'eſt le ſeigneur Mercure !

LE DOCTEUR.

AIR : (*J'ai fait ſouvent réſonner ma muſette*).

Oui, c'eſt ce dieu que nous voyons paroître,
Des immortels le courrier obligeant.

SCARAMOUCHE.

SCARAMOUCHE.

Des aigrefins l'incomparable maître.

MERCURE.

De l'Opéra, de plus, je ſuis l'agent.

MEZZETIN.

Eſt-il poſſible ?

MERCURE.

AIR : (*Vous voulez, belle Sylvie*).

On voit là tant de fillettes
Etaler les plus brillans appas.
Cent damoiſeaux friands de ces emplettes,
Offrent à l'envi leurs ducats.
A ces princeſſes,
Comme déeſſes,
Je veux bien conſacrer mes pas.

SCARAMOUCHE.

C'eſt être bien officieux.

MERCURE.

C'eſt mon foible. Par exemple, je me donne la peine de venir vous apprendre que j'ai conduit aux enfers l'Opéra, qui d'abord a dit à Pluton le plus tendrement du monde :

AIR : (*Dupont mon ami*).

Mon ami Pluton,
Rends-moi ma couſine,
Je t'en prie au nom
de ta Proſerpine.

SCARAMOUCHE, *l'interrompant.*

Hé bien?

MERCURE.

Hé bien, à ces mots le dieu a ſouri.

MEZZETIN, *avec précipitation.*

Et il l'a rendue?

MERCURE.

Point du tout. Il a répondu :

(*Achevant l'air*).

Mon enfant, tu le ſais bien,
Les enfers ne rendent rien.

LE DOCTEUR.

Ah! je m'en doutois bien!

MEZZETIN.

O ciel!

SCARAMOUCHE.

Ah!

MERCURE.

Alors l'Opéra, comme un autre Orphée, s'eſt mis à chanter les beaux endroits d'un Opéra nouveau. La cour infernale s'eſt profondément endormie; & lui, profitant de l'occaſion, a gagné la porte avec ſa couſine.

MEZZETIN, *ſautant de joie.*

Oh! je ne m'attendois pas à celui-là!

SCARAMOUCHE.

Ni moi non plus.

LE DOCTEUR.

AIR : (*Quand le péril est agréable*).

En les voyant sortir, Cerbère
Sans doute a bien fait le rétif.

MERCURE.

Un morceau de récitatif
A fermé sa paupière.

MÉZZETIN.

Nous reverrons donc enfin la Foire?

MERCURE.

Son libérateur la ramène.

AIR : (*Parodié d'Alceste*).

Par une ardeur impatiente,
Courez, volez vers ce héros.
Les voici. La Foire est vivante.
Que chacun chante,
Que chacun chante,
Honneur aux Opéra nouveaux!
Honneur à leurs puissans pavots!

CHŒUR.

Honneur aux Opéra nouveaux!
Honneur à leurs puissans pavots!

(*Mercure disparoît. Le Docteur, Mezzetin & Scaramouche vont au-devant de la Foire*).

(*L'orchestre, en cet endroit, joue une marche gaie, & l'on voit paroître tous les acteurs fo-*

rains, marchant deux à deux devant la Foire, qu'amène l'Opéra par la main, & que suit une troupe de chanteurs. La Foire a sur sa coëffure une bagnolette, & s'occupe à faire des nœuds).

SCÈNE VIII.

MEZZETIN, SCARAMOUCHE, LE DOCTEUR, TROUPE d'Acteurs forains, L'OPÉRA, LA FOIRE.

LA FOIRE.

AIR : (*Perrette, venez tôt*).

QUE de vous revoir, amis, je suis ravie!
La vie
M'est moins chère que vous.
Venez, que je vous embrasse tous.

(*Elle embrasse ses acteurs*).

LE DOCTEUR.

AIR : (*Parodié de Phaëton*).

Que les forains se réjouissent!
Que leurs plaintes finissent!
O l'heureux tems?
O l'heureux tems!
Qui rend la Foire à ses enfans!

CHŒUR.

O l'heureux tems!
O l'heureux tems,
Qui rend la Foire à ses enfans!

LA FOIRE, *à ses acteurs.*

Allez, courez, informez nos amis de mon retour.

AIR: (*Grimaudin*).

Portez aussi cette nouvelle
Chez nos jaloux.
Quand ils l'apprendront, puisse-t-elle
Les rendre foux.
Je vois bien qu'avec eux je vais
Recommencer sur nouveaux frais.

(*Tous les acteurs forains sortent*).

SCÈNE IX.

LA FOIRE, L'OPÉRA.

L'OPÉRA, *faisant l'action d'un homme qui compte de l'argent.*

Ho ça, ma cousine, il faut de l'exactitude pour ce que vous savez.

LA FOIRE.

AIR: (*Parodié d'Alceste*).

Vous êtes, je le vois, cousin, toujours le même.

L'OPÉRA.

Ne vous ai-je pas fait sortir des sombres lieux?

LA FOIRE.

C'est par vous que je vis, malgré mes envieux.
Je ne puis trop payer cette faveur extrême.

ensemble.

L'OPÉRA.	Ah! que ne fait-on pas pour ſauver ce qu'on aime?
LA FOIRE.	Ah! que ne fait-on pas pour l'argent, quand on l'aime?

SCÈNE X.

LA FOIRE, L'OPÉRA, M. VAUDEVILLE.

LA FOIRE, *allant au-devant de M. Vaudeville pour l'embraſſer.*

Eh! voilà monſieur Vaudeville mon cher auteur!

M. VAUDEVILLE.

Ah! Madame, en croirai-je mes yeux?

AIR: (*J'ai paſſé deux jours ſans vous voir*).

J'ai paſſé trois ans ſans vous voir
Plus cruels qu'on ne penſe.
Je diſois dans mon déſeſpoir,
Avec toute la France:
Foire follette, mes amours,
Etes-vous morte pour toujours?

LA FOIRE, *montrant l'Opéra.*

AIR: (*Parodié de Roland*).

Au généreux couſin je dois ma délivrance;
Par ſon ſecours je revois la clarté.

Tout ce qu'il veut de ma reconnoiſſance,
C'eſt d'être exacte à remplir le traité.

M. VAUDEVILLE.

Quel déſintéreſſement ! Que je l'embraſſe auſſi.

(*Il embraſſe l'Opéra*).

L'OPÉRA.

Serviteur, mon ami. Allons, flamberge au vent. Il faut frapper ici d'eſtoc & de taille.

LA FOIRE.

Oui, monſieur Vaudeville.

AIR : (*Flon, flon*).

Echauffez votre veine,
Aiguiſons bien nos traits;
Sur la folie humaine
Lançons mille couplets:
Flon, flon,
Larira, dondaine,
Flon, flon,
Larira, dondon.

L'OPÉRA.

AIR : (*Parodié de Roland*).

C'eſt la Foire qui menace,
Que d'auteurs ſont en danger!

M. VAUDEVILLE.

Quelque procès qu'on lui faſſe,
On ne peut s'en dégager.

LA FOIRE.

Je reviens quand on me chasse ;
Je me plais à me venger.

(*tous-trois*).

C'est la Foire qui menace,
Que d'auteurs sont en danger !

L'OPÉRA.

AIR : (*N'y a pas d'mal à ça*).

Par des parodies
Elle pincera
Les deux Comédies.

M. VAUDEVILLE.

Même l'Opéra.

L'OPÉRA, *s'en allant*

N'y a pas d'mal à ça.
N'y a pas d'mal à ça.

SCENE XI.

LA FOIRE, M. VAUDEVILLE.

M. VAUDEVILLE.

AIR : (*Ma commère, quand je danse*).

PARIS reverra la Foire,
En dépit des envieux.

LA FOIRE.

Mettons toute notre gloire
A faire de notre mieux.

(*enſemble*).

Que dans nos jeux
Rien ne ſoit vieux.

LA FOIRE.

Rien ſérieux.

M. VAUDEVILLE.

Rien ennuyeux.

LA FOIRE.

Rien ne ſoit vieux,
Sérieux,
Ennuyeux.

(*enſemble*).

Paris reverra la Foire,
En dépit des envieux.

M. VAUDEVILLE.

Adieu, notre maman. Je vais me mettre en quatre, pour vous rendre plus brillante que jamais.

(*Il s'en va*).

SCENE XII.

LA FOIRE, SCARAMOUCHE.

SCARAMOUCHE.

MADAME, voici les deux Comédies.

LA FOIRE.

Il n'eſt pas poſſible !

(*Scaramouche ſe retire*).

SCENE XIII.

LA FOIRE, LA COMÉDIE françoiſe, LA COMÉDIE italienne.

LA COMÉDIE italienne, *bas à la Comédie françoiſe, en déclamant.*

Il n'en faut plus douter, c'eſt elle.

LA COMÉDIE françoiſe, *à part.*

Juſtes dieux!
C'eſt la Foire, en effet, c'eſt ce monſtre odieux!
Quoi, l'avare Achéron a pu lâcher ſa proie!

(*haut, ſaluant la Foire*).

Madame, nous venons vous marquer notre joie.
Nous comptions que le dieu du ténébreux ſéjour
Pour jamais retiendroit vos manes dans ſa cour;
Cependant, aujourd'hui rendue à la lumière,
Vous êtes prête encore d'entrer dans la carrière.
Ah! que votre retour, ma bonne, nous eſt doux!

LA COMÉDIE italienne, *à la Foire, en s'approchant d'elle.*

Avec ſincérité, ma chère, embraſſons-nous.

(*La Foire recule*).

Quoi? vous vous refuſez, ingrate, à nos tendreſſes!

LA FOIRE.

Le reſpect me défend d'embraſſer mes maîtreſſes;
Je ſais ce que je dois....

LA COMÉDIE françoise.

Depuis quand ce respect ?

LA COMÉDIE italienne.

Un procédé si franc vous seroit-il suspect ?

LA FOIRE.

Point du tout ; mais enfin un peu de retenue...

LA COMÉDIE italienne.

Je t'entends, & je vois que tu m'as entendue.
Connois donc ma fureur : c'est trop dissimuler :
Mon but, en t'embrassant, étoit de t'étrangler.

LA FOIRE.

Oh ! je l'ai bien vu dans vos civilités ; mais je m'en moque.

AIR : (*Pour passer doucement la vie*).

Vainement vous voulez me nuire,
Me faire périr sous vos coups ;
Perdez l'espoir de me détruire ;
La Foire est une hydre pour vous.

LA COMÉDIE françoise.

AIR : (*La ceinture*).

Pour avoir recouvré le jour,
Penses-tu donc être immortelle ?
Apprens que je puis sans retour
Te rendre à la nuit éternelle.

LA COMÉDIE italienne.

AIR : (*Les Trembleurs*).

C'est moi, fatale ennemie,
Que l'enfer a revomie,

C'eſt moi qui veux de ta vie
Finir les jours trop chéris.
J'ai de rimeurs une clique,
Qui ſortent de rhétorique ;
De ton Opéra Comique
Ils vont dégoûter Paris.

LA FOIRE, *ſe mocquant.*

Pouf!

AIR : (*La troupe italienne, faridondaine*).

Vous y perdrez votre peine ;
Le Public, malgré vous, à la Foire viendra.
La troupe italienne,
Faridondaine,
Enragera ;
Et la troupe romaine,
Faridondaine,
Crèvera.

LA COMÉDIE italienne, *en colère, à la Comédie françoiſe.*

Jetons-nous ſur cette créature-là.

LA FOIRE.

Merci de ma vie! Ne vous y jouez pas..... Je vous prêterois bien le collet à toutes deux.

LA COMÉDIE italienne.

A toutes deux! J'en mettrois quatre comme toi ſur les dents.

SCENE XIV.

LA FOIRE, LES DEUX COMÉDIES, MEZZETIN.

MEZZETIN, *à la Foire.*

MADAME, un gros & grand monſieur demande à vous voir.

LA FOIRE.

Qui eſt-ce ?

MEZZETIN.

Il s'eſt nommé le Public.

LA COMÉDIE françoiſe, *étonnée.*

Le Public !

LA COMÉDIE italienne.

O ciel !

LA FOIRE.

C'eſt notre maître que le Public. Vous voulez bien, meſdames, que j'aille au devant de lui



SCENE XV.

LA FOIRE, LES DEUX COMÉDIES, LE PUBLIC, *revêtu d'un habit parſemé de têtes différentes.*

LE PUBLIC, *à la Foire, lui tendant la main.*

BONJOUR, ma chère. Je viens vous féliciter.

LA FOIRE, *lui faiſant une profonde révérence.*

C'eſt trop d'honneur que...

LA COMÉDIE françoiſe, *l'interrompant.*

AIR : (*La faridondaine*).

Seigneur, de cette dame-là
Vous étiez fort en peine.

LE PUBLIC, *appercevant les deux Comédies.*

Ho, ho! meſdames, vous voilà!
Quel ſujet vous amène?

LA COMÉDIE italienne.

Nous venons dans l'intention,
La faridondaine,
La faridondon,
De la féliciter auſſi,

LA FOIRE, *au Public.*

Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

LA COMÉDIE françoiſe.

AIR : (*Branle de Metz*).

C'eſt vous, petite impudente,
Qui toujours nous agacez.

LE PUBLIC.

Eh! meſdames, finiſſez!

LA COMÉDIE italienne, *au Public.*

Vous la rendez inſolente :
Vous êtes trop indulgent.

LA FOIRE, *à la Comédie italienne.*

Taiſez-vous, impertinente.
Vous parlez en enrageant
De n'avoir pas ſon argent.

LE PUBLIC.

AIR : (*Réveillez-vous, belle endormie*).

Votre fureur contre la Foire,
Meſdames, vous fait peu d'honneur :
Vous donneriez ſujet de croire
Qu'elle a de quoi vous faire peur.

LA COMÉDIE françoiſe.

C'eſt vous qui nous la faites craindre.

LA COMÉDIE italienne.

Franchement, monſieur le Public, malgré votre bon eſprit, vous n'êtes pas toujours difficile ſur les pièces de théâtre.

LE PUBLIC.

C'eſt ce qui vous trompe.

LA COMÉDIE françoise.

AIR : (*Ah! vraiment, je m'y connois bien*).

Non, non, vous ne connoissez guère
Ce qui seul a droit de vous plaire.

LA COMÉDIE italienne.

On vous amuse avec un rien.

LE PUBLIC.

Ah! vraiment, je m'y connois bien!

Point de prévention, mesdames, point de vanité mal-entendue. La Foire à son mérite. Je vous regarde toutes trois,

AIR : (*Voulez-vous savoir qui des deux*).

De même que dans un repas
Je considère trois bons plats,
Dont chacun me plaît & me pique:
Et des trois l'assaisonnement,
Lorsque j'y sens le sel attique,
Flatte mon goût également.

LA COMÉDIE italienne.

AIR : (*Je ne suis né ni roi, ni prince*).

Si les morceaux qu'elle débite
Près de vous ont tant de mérite,
Seigneur, vous n'avez qu'à parler.
Bientôt mes Poëtes habiles,
Mieux qu'elle vont vous régaler
De mainte pièce en vaudevilles.

LA FOIRE.

Fi donc! Il faut que chacun ſe mêle de ſon métier.

LE PUBLIC.

Elle a raiſon.

LA COMÉDIE françoiſe.

Mais, ſeigneur, ſi vous vouliez des *rois de Cocagne*...

LE PUBLIC.

Mais, mais, je veux que vous viviez toutes trois en bonne intelligence.

AIR: (*L'autre nuit j'apperçus en ſonge*).

Embraſſez-vous, je vous en prie;
Et qu'après la réunion,
Une noble émulation
Succéde à votre jalouſie.

LA COMÉDIE françoiſe.

Il faut vous obéir, ſeigneur.

(*Elle embraſſe la Foire.*)

LA COMÉDIE italienne, *embraſſant auſſi la Foire.*

Je vous embraſſe de bon cœur.

LA FOIRE, *à la Comédie italienne.*

Ne m'étranglez pas, au moins.

LE PUBLIC.

Travaillez avec zèle. Vous pouvez me plaire toutes trois par la variété de vos talens.

LA COMÉDIE françoise.

Vous m'encouragez. Allons.

AIR : (*Talalerire*).

Je vais relever la richesse
Du cothurne & du brodequin.

LA COMÉDIE italienne.

Moi, je vous donnerai sans cesse
De nouveaux *lazzis* d'Arlequin.

LA FOIRE.

Et chez moi, vous entendrez dire :
Talaleri, talaleri, talalerire.

LE PUBLIC, *en s'en allant.*

Sur ce pied-là, Mesdames, vous serez contentes de moi.

SCENE XVI.

LA FOIRE, LES DEUX COMÉDIES.

TOUTES TROIS, *ensemble.*

HEUREUSE intelligence,
Douce & sincère paix,
Que la triste indigence
Ne vous trouble jamais.

LA COMÉDIE italienne, *embrassant de nouveau la Foire.*

Je suis charmée, ma petite, mais ce qui s'ap-

pelle charmée de notre union. Et pour la rendre plus forte, j'abandonne mon hôtel: je vais venir m'établir à la Foire.

LA FOIRE.

Quelle marque d'amitié !

LA COMÉDIE françoise, *à l'italienne.*

Oh ! Il y a long-tems que vous couvez ce dessein-là !

LA COMÉDIE italienne.

Je ne m'en défends point.

LA FOIRE, *à la Comédie italienne.*

Hé ! vraiment, c'est ce que mon cousin m'a dit.

(*A la Comédie françoise.*)

Allons, ma bonne, faites-en autant. Il ne nous manque plus que vous.

LA COMÉDIE françoise.

AIR : (*Le fameux Diogène.*)

Moi, venir à la Foire !
Je trahirois ma gloire ?

LA COMÉDIE italienne.

Fi-donc ! Vous moquez-vous ?
Cette gloire, ma chère,
N'est que pure chimère
Pour des gens comme nous.

LA FOIRE.

Oh, diable ! Elle est dans les bons principes ; elle.

LA COMÉDIE françoise, *à l'italienne.*

AIR : (*Je ne saurois*).

A votre honneur, ame vile,
Vous portez ce coup mortel ?

LA COMÉDIE italienne.

Je ne cherche que l'utile.

LA COMÉDIE françoise.

Demeurez dans votre hôtel.

LA COMÉDIE italienne.

Je ne saurois;
Si je restois dans la ville,
J'en mourrois.

LA FOIRE.

Ma foi, écoutez. La faim fait sortir le loup hors du bois.

LA COMÉDIE italienne.

AIR : (*Marotte fait bien la fière*).

Dans ce fauxbourg ma cuisine
Quatre fois mieux en ira.

LA COMÉDIE françoise, *d'un air moqueur.*

Elle s'imagine,
La baladine,
Que la Foire la nourrira.
La nourrira.

LA COMÉDIE italienne.

Dans ce fauxbourg ma cuisine
Quatre fois mieux en ira.

LA COMÉDIE françoiſe, *riant.*

Ha, ha, ha!

AIR: (*J'en ſuis bien contente*).

Sur un projet ſi nouveau
Tout Paris plaiſante.

LA FOIRE.

Oui.

On dit qu'il n'eſt pas trop beau,
Lamirtanplain, lantire-larigot;
J'en ſuis bien contente.

LA COMÉDIE italienne.

On dira ce qu'on voudra.

AIR: (*Je ſuis Madelon Friquet*).

Je ſuis Madelon Friquet,
Et je me ris & je me moque,
Je ſuis Madelon Friquet,
Et je me moque du caquet.

LA COMÉDIE françoiſe.

AIR: (*Les Feuillantines*).

Vous verrez l'évènement.
Franchement,
Vous hazardez diablement.
En levant ici boutique,
Vous prenez (*bis.*) votre émétique.

LA COMÉDIE italienne.

AIR: (*Lon-lan-la, derirette*).

Allez. Je ſais ce que je fais.
Dans ces lieux laiſſez-nous en paix,
Lon-lan-la, derirette.

LA COMÉDIE françoise.

Oh ! J'y consens ! Demeurez-y.
Lon-lan-la, deriri.

LA COMÉDIE italienne, *prenant la main de la Foire.*

AIR : (*Laire-la, laire lan-laire*).

Pour ma compagne je vous prends.

LA FOIRE.

A vos tendresses je me rends.

LA COMÉDIE françoise, *en s'en allant.*

Ma foi, les deux en font la paire.

LA COMÉDIE italienne & LA FOIRE, *se moquant.*

Laire-la, laire lan-laire ;
Laire-la,
Laire lan-la.

SCENE XVII ET DERNIERE.

LA COMÉDIE italienne, LA FOIRE.

LA FOIRE.

AIR : (*Laissons-là la fumée*).

N'EST-ELLE pas bien folle
Avec son point d'honneur ?

LA COMÉDIE italienne.

Une gloire frivole
Ne fait point mon bonheur.

LA FOIRE.

Reſtez ici. Laiſſez-là la fumée :
L'argent vaut beaucoup mieux que bonne renommée.

(*Toutes deux enſemble*).

L'argent vaut beaucoup mieux que bonne renommée.

LA COMÉDIE italienne.

AIR : (*Banniſſons d'ici l'humeur noire*).

Accourez , acteurs d'Italie !
Danſez ! Mettez-vous tous en train.
Célébrez ce jour qui vous lie
Pour jamais au peuple forain.

Les ſuivans de la Comédie italienne ſe joignent à ceux de la Foire, & font un ballet, qui finit la pièce.

FIN.

LES TROIS
COMMÈRES,

PIÈCE EN TROIS ACTES,

PAR LE S***, D'OR*** ET P***.

Repréſentée à la Foire Saint-Germain,
1723.

ACTEURS.

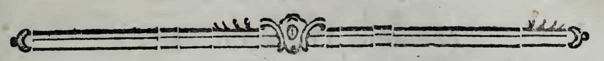
Madame MICHEL-ANE, femme d'un peintre.

Madame DARIOLET, femme d'un pâtissier.

COLOMBINE, femme d'un rôtisseur.

UN CAVALIER Anglois.

La Scène est à Paris, au jardin du Luxembourg.



PROLOGUE.

Le théâtre repréſente le jardin du Luxembourg.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme MICHEL-ANE, Mme DARIOLET, COLOMBINE.

Madame DARIOLET.

AIR : (*Quand je tiens de ce jus d'Octobre*).

FAISONS encore un tour d'allée
Dans ce jardin délicieux ;
Pour bien finir notre journée,
Que pouvons-nous faire de mieux ?

Madame MICHEL-ANE.

Oui, promenons nous, mes Commères. Que nous nous ſommes bien réjouies ! Je ſuis charmée de la petite partie que nous venons de faire à la Vallée-Tiſſart.

COLOMBINE.

Je n'ai jamais eu plus de plaiſir.

Madame DARIOLET.

Ni moi non plus ; cependant nous n'avions point de chapeau.

Madame MICHEL-ANE.

C'eſt à cauſe de cela que nous nous ſommes ſi bien diverties. Pardi ! l'on a bien beſoin d'homme pour ſe mettre de belle humeur. Ils s'imaginent ces beaux meſſieurs-là, que nous ne ſaurions nous paſſer d'eux.

COLOMBINE.

Oui, vraiment ; ils nous font l'honneur d'avoir de nous cette opinion.

Madame DARIOLET.

Ils ſont, ma foi, dans l'erreur. C'eſt plutôt eux qui nous gênent, en nous ôtant le plaiſir de nous entretenir de mille choſes que nous n'oſerions riſquer en leur préſence.

Madame MICHEL-ANE.

Ajoutez à cela que nous avons peu d'agrément avec eux.

AIR : (*Confiteor*).

Les uns ſont de mauvais plaïſans,
Farcis de mots à double entente ;
Les autres, des conteurs peſans,
D'une compagnie aſſommante.
Sont-ils gris : ils nous font trembler ;
Il faut avec eux ſe brouiller.

COLOMBINE.

Il eſt vrai qu'ils ont alors des manières inſupportables.

Madame DARIOLET.

C'eſt la vérité. Parlez-moi de trois bonnes commères enſemble.

AIR: (*Si l'on menoit à la guerre*).

Elles vivent ſans contrainte ;
Leurs plaiſirs ſont innocens.
Elles craignent peu l'atteinte
Des flèches des médiſans.

Madame MICHEL-ANE.

C'eſt bien dit. On ne nous mettra pas dans les caquets comme la belle épicière de mon quartier.

Madame DARIOLET.

Ni comme la groſſe chapelière, ma voiſine.

COLOMBINE.

Tout cela eſt le mieux du monde ; mais auſſi perſonne ne paie pour nous, & nous dépenſons à bon compte l'argent de nos maris.

Madame MICHEL-ANE.

Je vous conſeille de les plaindre. Hé, mort de ma vie! ils en ſont quittes à bon marché.

Madame DARIOLET.

Vous avez raiſon.

COLOMBINE *regardant à terre.*

Ha! qu'eſt-ce que j'apperçois-là? C'eſt un diamant!

Madame MICHEL-ANE.

Voyons.

Madame DARIOLET.

J'en retiens part.

COLOMBINE *le ramaſſant.*

Le beau brillant!

Madame MICHEL-ANE.

C'eſt la bague d'un homme.

Madame DARIOLET.

Allons la vendre à un joaillier.

AIR: (*Faites boire à triple meſure*).

Nous en mettrons l'argent en bourſe,
Si-tôt qu'il nous l'aura compté.
Pour nos plaiſirs quelle reſſource!

Madame MICHEL-ANE.

Nous en aurons pour tout l'été.

COLOMBINE.

Que de fricaſſées de poulets!

Madame DARIOLET.

Que de matelotes!

Madame MICHEL-ANE.

Nous irons ſouvent,

AIR : (*Vraiment, ma Commère, voire*).

A la Rapée, à Paſſi,

COLOMBINE.

Oui-dà, ma commère, oui.

Madame DARIOLET.

Que nous allons rire & boire !

Madame MICHEL-ANE.

Vraiment, ma commère, voire,
Vraiment, ma commère, oui.

SCÈNE II.

Mme MICHEL-ANE, Mme DARIOLET, COLOMBINE, UN CAVALIER anglois.

(*Le cavalier entre en promenant ſes regards à terre de tous côtés*).

Madame DARIOLET, *bas à Colombine & à Madame Michel-Ane.*

QUE cherche cet homme-ci ?

COLOMBINE.

Il cherche peut-être notre brillant qu'il a perdu.

Madame MICHEL-ANE.

AIR : (*Ahi, ahi, ahi, Jeannette*).

C'eſt ce que je crains, hélas !

Madame DARIOLET.

J'en ai peur auſſi, ma chère.

COLOMBINE.

Ah ! comme il regarde en bas !

Voilà juſtement l'affaire.
Ahi, ahi, ahi!
Ahi, ahi, ahi, commère!
Commère, ahi, ahi, ahi!

LE CAVALIER *les abordant.*

Meſdames, n'auriez-vous point par haſard trouvé une bague que je viens de perdre dans cette allée?

Madame MICHEL-ANE, *à part.*

Ouf!

Madame DARIOLET, *à part.*

Quel rabat-joie!

COLOMBINE, *à part.*

Le pot au lait eſt renverſé. (*Au Cavalier*). Monſieur, vous êtes bien heureux que votre anneau ſoit tombé dans des mains ſcrupuleuſes. Le voici.

(*Le Cavalier le prend*).

Madame MICHEL-ANE.

Nous étions, je vous l'avoue, charmées de l'avoir trouvé; mais nous ſommes encore plus ſenſibles au plaiſir de tirer de peine un galant homme.

LE CAVALIER.

AIR: (*Une fille ſans un ami*).

Je vous le dis ſincèrement, (*bis.*)
J'ai de la peine en ce moment,
Belles, à le reprendre.

Madame DARIOLET.

Madame DARIOLET.

Nous en avons également,
Monſieur, à vous le rendre.

LE CAVALIER.

Votre franchiſe me plaît, je veux le donner à une de vous trois. Mais il faut auparavant que j'apprenne qui vous êtes.

COLOMBINE.

Je ſuis femme d'un rôtiſſeur de la rue de la Huchette, appelé Arlequin.

Madame DARIOLET.

Moi, d'un pâtiſſier, nommé Pierrot Dariolet.

Madame MICHEL-ANE.

Et moi d'un peintre, qu'on appelle Michel-Ane.

LE CAVALIER.

Je ſuis ravi que vous ayez des maris ; mais...

AIR : (*Quand le péril eſt agréable*).

Parlez confidemment, meſdames,
Comment vivent-ils avec vous ?

COLOMBINE.

Comme preſque tous les époux
Vivent avec leurs femmes.

Tantôt bien, tantôt mal.

Madame DARIOLET.

Mon mari eſt brutal, & le plus grand ivrogne de Paris.

Madame MICHEL-ANE.

Le plus grand ivrogne ! vous oubliez que le mien eſt peintre.

LE CAVALIER.

Cela étant, je crois que je puis en toute aſſurance vous faire une propoſition.

Madame DARIOLET, *d'un air fier.*

Monſieur !

Madame MICHEL-ANE, *du même air.*

Quelle propoſition ?

COLOMBINE, *du même air.*

Comment l'entendez-vous, s'il vous plaît ?

LE CAVALIER.

Là, là, meſdames, ne vous effarouchez pas. Je n'ai rien à vous propoſer qui doive vous offenſer. Je vous crois des femmes raiſonnables ; mais je juge à votre air éveillé, que vous feriez volontiers à vos maris quelque innocente eſpièglerie.

COLOMBINE.

Ho ; pour cela paſſe.

LE CAVALIER.

Hé bien ! je ferai préſent de mon diamant,

AIR : *(Quand on a prononcé ce malheureux oui).*

A celle de vous trois, qui, montrant plus d'adreſſe,
A ſon époux fera la plus plaiſante pièce.

COLOMBINE.

Monſieur, nous acceptons la propoſition :
Nous allons travailler d'imagination.

J'aurai bientôt trouvé quelque bon tour dans cette tête-là.

Madame DARIOLET.

Je ne manque pas de confiance en la mienne.

Madame MICHEL-ANE.

Il me vient déjà une idée, à moi. La drôle de penſée ! mais il me faudroit trop de gens pour l'exécuter.

LE CAVALIER.

Je vous en offre, madame. Je ſuis un cavalier anglois qui voyage par curioſité. J'ai un aſſez grand nombre de domeſtiques, dont la plupart ne manquent pas d'eſprit. Si vous en avez beſoin, ils ſont à votre ſervice, auſſi-bien que leur maître.

Madame DARIOLET.

Cela n'eſt pas de refus.

AIR : (*Je fais ſouvent réſonner ma muſette*).

Préparons donc les choſes néceſſaires,
Pour faire un tour à meſſieurs nos maris.

COLOMBINE.

Très-volontiers ; çà, voyons, mes Commères,
Qui de nous trois remportera le prix.

FIN DU PROLOGUE.

ACTEURS

du premier Acte.

M. MICHEL-ANE, peintre.

Madame MICHEL-ANE, ſa femme.

SIMONE, leur ſervante.

UN COMMISSAIRE.

Madame TIRE-POUPART, ſage-femme.

UN PERRUQUIER.

UNE LINGÈRE.

UN SERRURIER.

UN CORDONNIER.

UN GARÇON DE CABARET.

TROUPE DE MASQUES.

DES DÉCORATEURS.



LES TROIS COMMÈRES.

ACTE PREMIER.

Le théâtre repréſente une rue. On voit en face une maiſon garnie ; au-deſſus de la porte, pluſieurs tableaux neufs & ſans cadres, avec une inſcription en lettres d'or ſur une planche bleue.

SCÈNE PREMIÈRE.

Madame MICHEL-ANE, SIMONE.

Madame MICHEL-ANE.

AIR : (*Talaleri, talalerire*).

OUI, c'eſt cette pièce, Simone,
Que je veux faire à mon époux.
Comment la trouves-tu ?

SIMONE.

Fort bien.
La peſte! c'eſt à faire à vous!

Qu'à ses dépens nous allons rire !
Talaleri, talaleri, talalerire !

Que les femmes de Paris en savent long !

Madame MICHEL-ANE.

Voici l'heure où monsieur Michel-Ane a coutume de revenir de la taverne, où il soupe ordinairement. Seconde-moi bien, au moins.

SIMONE.

Oh ! laissez-moi faire. Allez, quoique fille de campagne, je ne suis pas si niaise que je le parois.

Madame MICHEL-ANE.

Attendons-le ici de pied ferme, & faisons si bien, qu'il n'entre pas dans la maison.

SIMONE.

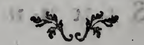
Oui ; car il pourroit s'aviser d'aller fureter dans la chambre où vous avez caché tout notre monde, & il découvriroit le pot-aux-roses.

Madame MICHEL-ANE.

C'est ce qu'il faut empêcher..... Mais chut, j'entends quelqu'un, ne seroit-ce point lui ?

SIMONE.

Justement, c'est monsieur : commencez vos plaintes & vos lamentations.



SCÈNE II.

Madame MICHEL-ANE, SIMONE, M. MICHEL-ANE.

Madame MICHEL-ANE, *s'appuyant sur Simone.*

Ah! ah!

AIR : (*Les filles de Nanterre*).

Je ſuccombe, Simone,
A mes vives douleurs!
La force m'abandonne;
C'en eſt fait, je me meurs.

M. MICHEL-ANE, *à part.*

Ho, ho! qu'eſt-ce que j'entends? & quelles femmes ſont à ma porte?

Madame MICHEL-ANE.

Ah! ah! ah!

SIMONE.

Là là, madame, prenez courage.

M. MICHEL-ANE, *à part.*

Je crois, dieu me pardonne, que c'eſt ma femme qui ſe plaint...... (*haut*)..... Eſt-ce toi, Simone?

SIMONE.

Eh! c'eſt vous, monſieur Michel-Ane! venez, venez vîte.

Madame MICHEL-ANE.

Ah! ah! ah! ah!

M. MICHEL-ANE, *s'approchant.*

Qu'y a-t-il donc?

Madame MICHEL-ANE, *redoublant ses cris.*

Ahi! ahi! ahi! ahi! ahi!

M. MICHEL-ANE.

Quel malheur est-il donc arrivé?

SIMONE, *faisant l'affligée.*

Hélas!

M. MICHEL-ANE.

Mais encore?

SIMONE.

Madame, qui, comme vous savez, est grosse de trois mois, vient de faire un quadrille chez madame Raclot, femme de ce violon de la comédie françoise.

Madame MICHEL-ANE.

Ah! je n'en puis plus! ah! ah!

SIMONE, *pleurant.*

Ses cris me percent le cœur

M. MICHEL-ANE.

Achève donc, Simone, tu m'impatientes.

SIMONE.

Hé bien, Monsieur,

AIR: (*Sens dessus dessous*).

En voulant rentrer au logis (*bis*).
Le pied de travers elle a mis;

Et d'une cruelle manière,
Sens deſſus deſſous,
Sens devant derrière,
Vient de tomber ſur ſes genoux,
Sens devant derrière,
Sens deſſus deſſous.

Madame MICHEL-ANE.

Le maudit quadrille !

SIMONE.

Elle ſent de grandes douleurs ; elle va ſans doute accoucher.

M. MICHEL-ANE.

Elle avoit bien à faire auſſi de ſortir de chez elle.

SIMONE.

Vous prenez bien votre tems pour la gronder ! Dépêchez-vous plutôt d'aller chercher une ſage femme.

M. MICHEL-ANE.

Envoyez-y mon apprenti.

SIMONE.

Bon ! votre apprenti ! c'eſt un petit coquin qu'on n'a pas vu de la journée.

M. MICHEL-ANE.

Le pendard !

AIR : (*Je ſuis un précepteur d'amour*).

Comment allons-nous faire, hélas !
Hé bien, vas-y donc toi, Simone.

Madame MICHEL-ANE.

Non, non, mon fils, je ne veux pas
Que cette fille m'abandonne.

Il vaut mieux que vous y alliez vous-même. Hâtez-vous, mon poulet, hâtez-vous de me rendre ce ſervice.

M. MICHEL-ANE.

J'y vais; mais il faut auparavant que je vous aide à rentrer.

SIMONE.

Hé! non, non, je la conduirai bien toute ſeule.

Madame MICHEL-ANE, *pouſſant un cri perçant.*

Ah!

SIMONE.

Vous voyez que cela preſſe. Courez donc. Etes-vous revenu?

M. MICHEL-ANE.

Au diable ſoit le quadrille!

(*Il s'en va*).



SCÈNE III.

Madame MICHEL-ANE, SIMONE.

Madame MICHEL-ANE.

Il eſt enfin parti.

SIMONE.

Il ſera fort ébaubi à ſon retour.

Madame MICHEL-ANE.

Je t'en réponds. J'ai bien pris mes meſures; J'ai fait le bec à tous nos voiſins; il ne ſaura que penſer de tout ceci. Mais appelle nos décorateurs.

SIMONE, *à la cantonnade.*

Holà, ho! Meſſieurs, deſcendez.

Madame MICHEL-ANE.

Je ne laiſſe pas de plaindre mon pauvre diable de mari! Il va paſſer une mauvaiſe nuit.

SIMONE.

Voilà une belle affaire!

AIR: (*Amis, ſans regretter Paris*).

Il vous en fait paſſer, vraiment,
De plus déſagréables.
D'autres que vous certainement,
Seroient moins pitoyables.

SCÈNE IV.

Madame MICHEL-ANE, SIMONE, TROIS DÉCORATEURS.

Madame MICHEL-ANE.

ÇA mes amis, de la diligence. Enlevez les tableaux, mettez-y la nouvelle porte; attachez vos barreaux; changez le devant de ma maison en cabaret.

Premier DÉCORATEUR.

Vous serez promptement servie.

(*On change à vue la première décoration & l'on met celle du cabaret. Au-dessus de la porte est écrit en gros caractères :* Ici l'on fait noces & festins).

SIMONE.

Et l'enseigne ?

Second DÉCORATEUR.

La voici; c'est une enseigne parlante. *A la femme qui trompe.*

(*On voit peinte dans l'enseigne une femme qui sonne de la trompe*).

Madame MICHEL-ANE.

Hé bien! enfans, aurez-vous bientôt fait?

Premier DÉCORATEUR.

Oui, madame; voilà qui eſt fini; la métamorphoſe eſt achevée.

SIMONE.

Rentrez donc vîte, & vous tenez bien cachés.

(*Les Décorateurs rentrent*).

Madame MICHEL-ANE.

Je n'ai jamais vu d'ouvriers ſi expéditifs. Vienne à préſent mon mari, quand il lui plaira.

SIMONE.

Je crois que nous ne tarderons guères à le revoir: je ne ſais même ſi ce n'eſt pas lui que j'apperçois dans la rue avec une femme qui porte une lanterne.

Madame MICHEL-ANE.

C'eſt lui-même, aſſurément, qui m'amène une ſage-femme. Retirons-nous

(*Elles rentrent*).



SCÈNE V.

M. MICHEL-ANE, Mme TIRE-POUPART, *représentée par Arlequin, qui a une lanterne à la main.*

Madame TIRE-POUPART.

AIR : (*Du pouvoir*).

AH, monsieur le peintre, chez vous }
Quand arriverons-nous? (*bis*).
Vous demeurez loin de chez moi ;
Je suis lasse, ma foi (*bis*).

M. MICHEL-ANE.

Nous voici dans ma rue, madame Tire-Poupart.

Madame TIRE-POUPART.

J'en suis bien-aise, en vérité. C'est un métier bien fatigant que celui de sâge-femme, à Paris! J'y renoncerois, sans le profit que je tire de mon colombier.

M. MICHEL-ANE.

Je vous entends. Vous avez des pensionnaires?

Madame TIRE-POUPART.

Hélas! Je n'en ai que deux présentement : la

nièce d'un Huissier à verge qu'on croit en Province, chez une parente ; & une jeune servante de Procureur, que deux clercs se sont cotisés pour mettre chez moi.

M. MICHEL-ANE, *lui montrant sa maison.*

Vous voyez ma maison.

(*Mais appercevant le cabaret il recule d'étonnement*).

AIR : (*Le fameux Diogène*).

Mais, ai-je la berlue ?
Se peut-il qu'à ma vue
Il s'offre un cabaret !

Madame TIRE-POUPART.

Oui, c'est une taverne,
Si j'en crois ma lanterne.
A vous c'est fort bien fait.

Un peintre qui loge dans un cabaret est là comme un poisson dans l'eau.

M. MICHEL-ANE.

Il ne s'agit point de plaisanter ; je suis étrangement surpris de ce qui se présente à mes yeux. (*il se frotte les yeux*). Que signifie cela? Je reconnois bien les maisons de nos voisins, mais, morbleu ! ce n'est point là la mienne.

Madame TIRE-POUPART.

Quoi ! votre maiſon n'eſt pas auprès de celles de vos voiſins.

AIR : (*Jean-Gille, Gille, joli Jean*).

Vous n'êtes qu'un imbecille:
Jean-Gille,
Gille, joli Jean.
Voilà votre domicile.
Jean-Gille,
Gille, joli Gille :
Gille, joli Jean ;
Joli Jean, Jean Gille ;
Souvenez-vous en.

M. MICHEL-ANE.

Je le crois, & ma vue me trompe aſſurément. C'eſt ce qu'il faut éclaircir ; frappons. (*Il frappe à la porte*).

UNE VOIX, *en-dedans.*

Qui eſt là ?

M. MICHEL-ANE.

Ouvrez.



SCÈNE VI.

SCÈNE VI.

M. MICHEL-ANE, Mme TIRE-POUPART, UN GARÇON de cabaret.

LE GARÇON.

Que voulez vous?

M. MICHEL-ANE.

Ce que je veux : parbleu ! je veux entrer chez moi.

LE GARÇON.

Vous prenez une porte pour l'autre, apparemment.

M. MICHEL-ANE.

Hé, que diable! je suis le peintre qui tient cette maison.

LE GARÇON.

Il ne demeure point ici de peintre ; & le traiteur qui occupe cette maison n'a point de locataire.

M. MICHEL-ANE.

J'enrage de voir que ma maison ne soit pas la mienne.

LE GARÇON, *riant.*

Quel raisonnement!

Madame TIRE-POUPART.

Le drôle de corps!

LE GARÇON.

On voit bien, mon ami, que vous êtes peintre. Vous avez, ma foi, là, (*lui touchant le front*), un petit coup de giblet.

Madame TIRE-POUPART.

Par Saint-Côme ! Je m'en ſuis apperçue. Il s'eſt imaginé qu'il avoit une femme en couche, & il prend un cabaret pour ſa maiſon. (*riant*). Ha, ha, ha !

M. MICHEL-ANE, *rêvant.*

AIR : (*Le maître fou que voilà !*)

Il eſt quelque myſtère,
Je crois, dans tout ceci.

LE GARÇON, *à madame Tire-Poupart.*

Ah ! quel viſionnaire !

M. MICHEL-ANE.

Je veux en être éclairci,
Sans tarder davantage.

Madame TIRE-POUPART.

Ha ! ha !
Le plaiſant perſonnage !
Le maître fou que voilà !

M. MICHEL-ANE.

Vous me feriez enrager. Je vous dis que...

LE GARÇON.

Allez, vous êtes un ivrogne, & un ratier. (*Il lui ferme la porte au nez*)

SCÈNE VII.

M. MICHEL-ANE, Mme TIRE-POUPART.

Madame TIRE-POUPART.

C'EST donc ainſi, monſieur le barbouilleur, que vous vous moquez des gens?

M. MICHEL-ANE.

Mais je ne m'en moque point, madame Tire-Poupart.

Madame TIRE-POUPART.

Quoi! vous ferez galoper dans les boues une vénérable matrone, depuis la rue Trouſſe-vache juſqu'ici; & tout cela pour les Billettes!

M. MICHEL-ANE.

J'en ſuis fâché; mais vous voyez que...

Madame TIRE-POUPART.

Oui, je vois que vous êtes un extravagant. Je ne ſuis qu'une femme, mais par la ventre-bleu! ſi vous ne me payez ma peine tout-à-l'heure, je vais vous repaſſer en taille-douce.

M. MICHEL-ANE.

Je n'ai pas un ſou ſur moi, mon argent eſt au logis.

Madame TIRE-POUPART.

Et ton logis eſt au diable. Que la peſte te crève! tiens, maraud, voilà pour t'apprendre à me faire perdre mon tems.

(*Elle lui donne des ſoufflets & des coups de pied au cul*).

M. MICHEL-ANE.

Ahi! ahi! ahi! ahi!

Madame TIRE-POUPART.

Miſérable!

AIR : (*Branle de Metz*).

Depuis qu'après des chimères
Je cours avec toi, ſans fruit,
Je perds une bonne nuit;
J'aurois fait bien des affaires.
J'aurois, parbleu! mis au jour
Cinq ou ſix fils de leurs mères;
J'aurois, parbleu! mis au jour
Cinq ou ſix enfans d'amour.

(*Elle le frappe encore, & s'en va*).

SCÈNE VIII.

M. MICHEL-ANE, *ſeul.*

QUE je ſuis malheureux! Dans le fond elle n'a pas tort de me traiter d'inſenſé; de mon côté, j'ai raiſon de croire que c'eſt là ma maiſon. Oui,

voilà celle de la veuve Mousseline, la lingère, & voici celle de monsieur Frizoton, le perruquier. Je vais frapper à leurs portes, pour savoir d'où vient cette métamorphose.

(*Il frappe à la porte de la lingère*).

SCÈNE IX.

M. MICHEL-ANE, UN CORDONNIER supposé.

LE CORDONNIER, *mettant la tête à la fenêtre.*

QUI frappe ?

M. MICHEL-ANE.

Je voudrois dire un mot à madame Mousseline.

LE CORDONNIER.

Je ne connois point cela.

M. MICHEL-ANE.

Madame Mousseline la lingère ne demeure pas ici?

LE CORDONNIER.

Non vraiment; je tiens toute la maison, & je suis cordonnier pour femmes.

(*Il ferme la fenêtre brusquement*).

SCÈNE X.

M. MICHEL-ANE, *ſeul.*

UN Cordonnier ! oh ! pour le coup, je ne ſais plus où j'en ſuis. Voyons cependant de l'autre côté.

(*Il frappe à la porte du perruquier*).

SCÈNE XI.

M. MICHEL-ANE, UN SERRURIER ſuppoſé.

LE SERRURIER, *à ſa fenêtre.*

QUI eſt là bas ?

M. MICHEL-ANE.

Ouvrez, monſieur Frizoton ; c'eſt le peintre votre voiſin.

LE SERRURIER.

Il n'y a point de peintre dans cette rue, ni de monſieur Frizoton.

M. MICHEL-ANE, *tapant du pied.*

Jarni ! hé ! qui diable demeure donc ici ?

LE SERRURIER.

C'eſt moi, qui ſuis ſerrurier.

(*Il ferme ſa fenêtre*).

SCÈNE XII.

M. MICHEL-ANE, *ſeul.*

C'EN eſt trop.

AIR : (*Ho, ho! ha, ha!*)

Oui, cela me confond :
Se peut il qu'en effet,
Je trouve ma maiſon
Changée en cabaret!
Ho, ho! ha, ha!
Hé, comment donc, par qui cela ?

Ma foi, plus j'y penſe, & moins j'y comprends. Je ſuis d'avis, à telle fin que de raiſon, d'aller chercher un Commiſſaire, & de faire ouvrir ce prétendu cabaret. Mais que vois-je? Il en ſort des maſques. Examinons-les avec attention.



SCÈNE XIII.

M. MICHEL-ANE, TROUPE DE MASQUES, LE GARÇON.

(Les masques sortent en dansant une courte entrée. Ils font ensuite une contredanse. Ils entourent M. Michel-Ane, & veulent le faire danser).

M. MICHEL-ANE, *se débattant.*

VRAIMENT, oui, j'ai bien envie de danser. Laissez moi donc, j'ai affaire... Avez vous le diable au corps ?

(Il s'échappe de leurs mains. Le garçon qui est à la porte l'arrête, & lui présente à boire, ce qu'il accepte. Après avoir vidé trois ou quatre verres, il parle bas au garçon, qui lui dit :)

LE GARÇON.

Le maître & la maîtresse viennent de se coucher ; il m'est défendu de recevoir personne : mais revenez demain matin, vous en boirez tant qu'il vous plaira.

(M. Michel-Ane se retire. Pendant ce tems-là les masques dansent, & quand ils ont achevé leur ballet, Simone arrive avec sa maîtresse).

SCENE XIV.

TROUPE DE MASQUES, Mme MICHEL-ANE, SIMONE, LES DÉCORATEURS.

SIMONE.

AIR : (*Tu croyois, en aimant Colette*).

Il vient de s'éloigner : hé, vîte!
Ne perdons pas un ſeul inſtant.
Il faut qu'il retrouve ſon gîte,
Tel qu'il étoit auparavant.

Madame MICHEL-ANE.

Oui, remettons promptement les choſes dans leur premier état : le tableau, l'écriteau, la porte ; dépêchons-nous ?

(*Les décorateurs remettent le devant de la maiſon dans ſon premier état*).

LE GARÇON.

Il m'a menacé du Commiſſaire, il ſera ſans doute allé le chercher.

UN DÉCORATEUR.

Il n'a qu'à l'amener quand il voudra, voilà notre affaire faite.

Madame MICHEL-ANE, *le congédiant.*

Bon ſoir, meſſieurs, en vous remerciant ; retirez-vous, nous achèverons le reſte.

(*Ils s'en vont. La maîtreſſe & la ſervante rentrent*).

SCÈNE XV.

M. MICHEL-ANE, UN COMMISSAIRE,

M. MICHEL-ANE.

AIR (*Laire-la, laire lan-laire*).

VIT-ON jamais un pareil cas?
Franchement, je ne conçois pas
Comment la chose s'est pu faire.

LE COMMISSAIRE, *branlant la tête.*

Laire-la, laire lanlaire,
Laire-la, laire lanla.

M. MICHEL-ANE

Cependant, monsieur le commissaire, je vous jure qu'il n'y a rien de plus véritable.

LE COMMISSAIRE.

C'est ce qu'on va voir tout-à-l'heure.

M. MICHEL-ANE.

Tenez, monsieur, voici l'endroit où ma maison.... Mais, ô ciel! la voilà elle-même: je reconnois ma porte, mes tableaux, mon écriteau!

LE COMMISSAIRE.

Mais, monsieur Michel-Ane, je ne vois-là aucune apparence de cabaret.

M. MICHEL-ANE.

Il y en avoit pourtant un il n'y a qu'un moment. Si vous fussiez venu un instant plutôt, vous l'auriez vu comme moi.

LE COMMISSAIRE.

Quel conte vous me faites là!

M. MICHEL-ANE.

Je vais heurter, pour savoir si les mêmes gens que j'y ai trouvés y sont encore. (*Il frappe à sa porte*). Holà! holà!

SIMONE, *en-dedans.*

Qui est-là?

M. MICHEL-ANE.

C'est moi... (*à part*)... Voilà pourtant la voix de ma servante.

(*Simone ouvre, & paroît avec sa maîtresse*).



SCENE XVI.

M. MICHEL-ANE, LE COMMISSAIRE, Madame MICHEL-ANE, SIMONE.

Madame Michel-Ane.

Air: (*Du Pont, mon ami*).

D'ou cet insensé
Vient-il à cette heure?

Simone.

Madame a pensé
Périr, ou je meure;
J'ai vu le moment, hélas!
Qu'elle expiroit dans mes bras.

Madame Michel-Ane.

Air: (*Pour faire honneur à la noce*).

Tu croyois me trouver morte;
Tu t'en revenois triomphant.

M. Michel-Ane.

Que dites-vous, ma chère enfant?
Pouvez-vous penser de la sorte?

Madame Michel-Ane.

Tu croyois me trouver morte;
Tu t'en revenois triomphant.

Mais, dieu merci, mon mal s'est passé.

SIMONE.

Fi, monſieur! vous devriez mourir de honte, d'avoir laiſſé une pauvre femme dans l'état où elle étoit.

LE COMMISSAIRE, *branlant la tête.*

Monſieur Michel-Ane, je crains qu'il n'y ait un peu de viſion dans votre fait.

Monſieur MICHEL-ANE.

Non, monſieur le commiſſaire, je vous aſſure que j'ai vu ici un cabaret; mais vu, ce qui s'appelle vu.

LE COMMISSAIRE.

Ma foi, je n'en crois rien.

Madame MICHEL-ANE.

Vous avez raiſon; il invente tout cela pour s'excuſer.

SIMONE.

Il n'a que des cabarets en tête, que des idées de peintre.

M. MICHEL-ANE.

Encore une fois, je vous ſoutiens que j'ai vu des barreaux, une enſeigne, & des maſques qui m'ont fait danſer en dépit de moi.

LE COMMISSAIRE.

Quelles chimères!

M. MICHEL-ANE.

Il n'y a point de chimères là dedans. Je vous proteſte que.....

LE COMMISSAIRE.

Croyez-moi, mon ami, tout ceci n'eſt qu'un coup d'imagination ; vous êtes peintre, les couleurs vous auront altéré le cerveau, & vous avez cru voir ce qui n'étoit point.

M. MICHEL-ANE.

Mais la ſage-femme que j'ai amenée a vu la choſe comme moi.

LE COMMISSAIRE.

Bon ! la ſage-femme ! ne voyez-vous pas bien qu'elle s'eſt moquée de vous, en diſant qu'elle voyoit une taverne ?

AIR : (*Je ne ſuis pas aſſez beau*).

Vous voyez votre écriteau.

M. MICHEL-ANE.

Ho, ho !

LE COMMISSAIRE.

Votre maiſon ordinaire.

M. MICHEL-ANE.

Je n'y vois aucun barreau,
Ho, ho !
Serois-je un viſionnaire ?

LE COMMISSAIRE, *riant.*

Oui, la choſe eſt toute claire;
Et les couleurs, mon compère,
Je vous le dis de nouveau,
Ho, ho, ho!
Ont brouillé votre cerveau.

M. MICHEL-ANE.

Il faut donc que le diable s'en ſoit mêlé, ou bien j'aurai pris une autre rue pour celle-ci.

SIMONE.

C'eſt plutôt cela.

M. MICHEL-ANE.

C'eſt ce que je vais approfondir; attendez, attendez.

(*Il va frapper à la porte du perruquier*).

Monſieur Frizoton!

M. FRIZOTON, *en-dedans.*

Tout-à-l'heure.

M. MICHEL-ANE, *à part.*

C'eſt ſa voix.



SCÈNE XVII.

LES ACTEURS de la Scène précédente, M. FRIZOTON.

M. FRIZOTON, *à sa fenêtre.*

QUE vous plaît-il, monsieur Michel-Ane?

M. MICHEL-ANE, *riant.*

Je vous le dirai demain; bon soir.

(*Il va frapper à la porte de madame Mousseline*).

Madame Mousseline!

SCÈNE XVIII.

LES ACTEURS de la Scène précédente, Madame MOUSSELINE.

Madame MOUSSELINE, *à sa fenêtre.*

QU'Y a-t-il pour votre service, mon voisin?

M. MICHEL-ANE.

Rien, rien.

SCÈNE XIX.

M. & Madame MICHEL-ANE, LE COMMISSAIRE, SIMONE.

M. MICHEL-ANE.

OUI, ma foi, j'ai pris une autre rue pour la nôtre.

LE COMMISSAIRE, *à M. Michel-Ane.*

AIR: (*Morguienne de vous*).

Adieu, mon voisin;
Devenez plus sage;
Renoncez au vin,
Mangez du potage.
Adieu, mon voisin;
Devenez plus sage.
Adieu, mon voisin,
Renoncez au vin.

Fin du premier acte.

ACTEURS
du ſecond acte.

PIERROT, pâtiſſier.

Madame DARIOLET, ſa femme.

TALMOUZIN, leur garçon de boutique.

M. MARTIN, leur voiſin & compère.

RAFFINOT, } intrigants.
L'ÉVEILLÉ, }

M. DE LA FOSSE, médecin.

LE DIABLE, examinateur.

LE DIABLE, cuiſinier.

TYSIPHONE, la femme de Pierrot.

TROIS LUTINS.

SIX OMBRES danſantes.



ACTE II.

Le théâtre repréſente la boutique d'un Pâtiſſier.

SCÈNE PREMIÈRE.

Madame DARIOLET, RAFFINOT, L'ÉVEILLÉ.

RAFFINOT, *à madame Dariolet.*

AIR : (*Diablezot*).

PAR ma foi, vous avez bien pris
Vos meſures dans cette affaire.

Madame DARIOLET.

Je ne ſais point à leurs maris,
Quels tours nos femmes pourront faire,
Ni qui de nous aura le prix :
Mais, dis-moi, crois-tu que la pièce
Que je vais jouer à Pierrot,
Aux autres le cède en fineſſe ?

RAFFINOT.

Diablezot !

Vous avez l'air d'avoir le diamant, madame Dariolet.

Madame DARIOLET.

Je compte bien là-deſſus.

L'ÉVEILLÉ.

Ce que je trouve de plus crouſtilleux, c'eſt le perſonnage que vous devez faire.

Madame DARIOLET.

AIR: (*Pinbiberlobinet*).

J'aurai le plaiſir, en effet,
Pinbiberlo, pinbiberlobinet,
De l'étriller comme un baudet;
Biberlo, bobulo,
Pinbiberlo, bobulo, biberlo,
Pinbiberlobinet.

RAFFINOT, *riant.*

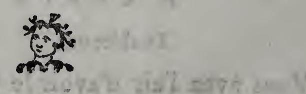
Ha, ha, ha! j'en ris par avance.

Madame DARIOLET.

Ho çà, tout eſt-il prêt?

L'ÉVEILLÉ.

Oui; Pierrot n'a qu'à venir: ſot, comme vous ſavez qu'il eſt, on ne lui aura pas dit trois fois qu'il eſt malade, qu'il ſe croira mort. Mais voici l'homme qui doit faire le médecin.



SCÈNE II.

Madame DARIOLET, RAFFINOT, L'ÉVEILLÉ, M. DE LA FOSSE, médecin.

Madame DARIOLET, *riant*.

AIR: (*Faites boire à triple mesure*).

HA! voilà monsieur de la Fosse.

M. DE LA FOSSE.

Il est bien votre serviteur.

Madame DARIOLET.

En bonnet, en fourrure, en chausse?

M. DE LA FOSSE.

Ce sont les trois quarts du Docteur.

Madame DARIOLET.

Mais ce n'est pas assez; il faut bien faire le médecin.

M. DE LA FOSSE.

Du diable! je ne m'y jouerai pas.

Madame DARIOLET.

Pourquoi?

M. DE LA FOSSE.

AIR: (*Je ne suis né ni roi, ni prince*).

Je pourrois, voulant le bien faire,
Tuer votre mari, ma chère:
L'on me feroit, comme assassin,
Subir des peines afflictives.

J'ai bien l'habit d'un médecin,
Mais non pas les prérogatives.

Madame DARIOLET.

Ho! je ne l'entendois pas comme cela.

M. DE LA FOSSE.

Je le crois. Il me suffit de savoir faire valoir le talent; ce qui n'est autre chose que de persuader à votre époux qu'il est dangereusement malade, & de lui donner, comme nous en sommes convenus, d'une liqueur qui l'assoupisse promptement.

Madame DARIOLET.

Mais prenez garde à la dose; le sommeil ne doit durer que très-peu.

M. DE LA FOSSE.

Il ne durera qu'autant de tems qu'il en faut pour transporter Pierrot dans la cave de votre voisin, que vous avez choisie pour le lieu de la scène.

Madame DARIOLET.

Voilà qui est bien.... (*A l'Éveillé*). Et vous, grand garçon, quel rôle ferez-vous?

L'ÉVEILLÉ.

Je ferai le diable.

Madame DARIOLET.

Cela ne vous conviendra pas mal...... Voici le Compère Martin, qui doit être un de nos acteurs.

SCÈNE III.

LES ACTEURS précédens, M. MARTIN.

Madame DARIOLET, *à M. Martin.*

AIR : (*L'autre jour j'apperçus en songe*).

HE bien ! Pierrot ?

M. MARTIN.

Il a, Commère,
Donné dans le panneau d'abord.
Ma femme en pleurs me faisant mort
D'une colique, le Compère,
De mon trépas plus que certain,
Console madame Martin.

(*Ils se mettent tous à rire*).

Madame DARIOLET.

Quand il vous verra, à son réveil, il sera bien étonné..... Mais je l'entends ; paix ! Retirez-vous par la porte de derrière.

M. MARTIN.

Sans adieu. Je vais achever de ranger tout dans ma cave.

SCÈNE IV.

Madame DARIOLET, PIERROT.

PIERROT, *à part, dans le lointain.*

AIR: (*Quel dommage, Martin*)!

MOURIR à ſon âge!
Qui l'eût, ce matin,
A ſon bon viſage,
Crû près de ſa fin!
Ah! quel dommage!
Quel dommage, Martin!
Hélas! quel dommage!

Madame DARIOLET.

Qu'as-tu donc, mon fils? tu parois bien affligé.

PIERROT.

Ah! ma femme, tu ne ſais pas? Notre Compère Martin eſt mort.

Madame DARIOLET.

Je viens de l'apprendre tout-à-l'heure.

AIR: (*Ouvrez-moi la porte*).

Mais toi, Pierrot, comme
Te voilà défait!
Qui peut, mon pauvre homme,
Cauſer cet effet?

PIERROT.

Hé, mais, je t'avouerai, ma mie, que cette mort m'a tout tribouillé le ſang. Je me trouve tout je ne ſais comment.

Madame DARIOLET, *feignant d'être alarmée.*

Il n'y a point de je ne ſais comment, vous vous trouvez mal : vous faites peur. Aſſeyez-vous ; vous n'en pouvez plus.

(*Elle le fait aſſeoir ſur une chaiſe*).

PIERROT, *réſiſtant.*

Mais, mais auſſi, je ne ſuis pas ſi malade que tu veux dire.

Madame DARIOLET.

Que dites-vous? ah ! vous vous en allez à vue d'œil. (*Criant à la cantonnade*). Talmouzin ! Garçon ! hé ! vîte, vîte au ſecours ! (*Elle pleure*).

SCÈNE V.

PIERROT, Madame DARIOLET, TALMOUZIN.

TALMOUZIN.

QU'AVEZ-VOUS donc, notre maîtreſſe ? Pourquoi pleurez-vous comme cela ?

Madame DARIOLET.

AIR : (*Quand le péril est agréable*).

Tu vois de ma douleur extrême
Le vrai ſujet dans mon époux.
Regarde.

TALMOUZIN.

Maître, qu'avez-vous,
Ah! que vous voilà blême?

PIERROT.

Je ſuis blême?

TALMOUZIN.

Comme un déterré.

Madame DARIOLET.

Attendez que je vous frotte d'eau de la reine d'Hongrie.

PIERROT, *ſe débattant.*

Hé, ventrebille! femme, eſt-ce pour rire? Je me ſens bien: je n'ai pas beſoin de.....

Madame DARIOLET, *redoublant ſes pleurs.*

AIR: (*Ahi! ahi! ahi! Jeannette*).

Tiens-lui la tête, garçon;
Hélas! il eſt en délire:
Il eſt plus froid qu'un glaçon;
A tout moment il empire:

Ahi ! ahi ! ahi !
O ciel ! il expire !
Pierrot, ahi ! ahi ! ahi !

(*Talmouzin, en lui tenant la tête, le masque de farine*).

PIERROT, *se levant en colère.*

Il expire ! il expire ! vous me feriez nier ma grand'mère. Voyons donc comme je suis.

Madame DARIOLET, *lui présentant un miroir.*

O dieux ! tenez, regardez-vous dans ce miroir.

PIERROT, *effrayé de se voir pâle.*

Mais, ma femme, effectivement...... je crois que tu as raison. Quoi ! seroit-ce tout de bon ? hélas ! cela n'est que trop vrai ! je me sens les jambes......

(*La parole lui manque ; il s'affoiblit ; les jambes lui tremblent, & il se laisse retomber sur sa chaise*).

Madame DARIOLET.

Talmouzin, va vîte chercher quelque médecin, & me l'amène.



SCÈNE VI.

PIERROT, Madame DARIOLET.

Madame DARIOLET.

AIR : (*Tu n'as pas le pouvoir*).

HE bien ! mon cher Pierrot, hé bien !
Tu ne dis plus rien. (*bis*).

(*A part, recommençant à pleurer*).

De parler, ô ciel ! il fait voir
Qu'il n'a plus le pouvoir (*bis*).

PIERROT.

Oh ! je n'en ſuis pas encore là !

Madame DARIOLET.

Eh ! dis-moi un peu, où as-tu pris cette maladie-là ?

PIERROT.

AIR : (*Le long de ce rivage*).

Mais, ce ſera peut-être
Chez monſieur Tripotin,
Où j'ai bu pinte ce matin.

Madame DARIOLET.

O le fripon ! le traitre !

SCÈNE VII.

PIERROT, Madame DARIOLET, TALMOUZIN.

Madame DARIOLET, *à Talmouzin, achevant l'air.*

On a, mon pauvre Talmoüzin,
Empoiſonné ton maître.

TALMOUZIN.

Empoiſonné ! hé ! qui a donc fait ce coup-là ?

Madame DARIOLET, *fondant en larmes.*

Un maudit cabaretier. Ah! je n'ai plus de mari! Que vais-je faire, avec quatre enfans qu'il me laiſſe?

PIERROT, *pleurant auſſi.*

Hui ! hui ! hui ! hui ! hui !

TALMOUZIN.

Conſolez-vous ; vous allez voir M. de la Foſſe, le plus habile médecin de la faculté. Il vous aura bientôt tiré d'intrigue. Tenez , le voici.

SCÈNE VIII.

PIERROT, Madame DARIOLET, TALMOUZIN, M. DE LA FOSSE.

Madame DARIOLET.

Ah! Monſieur le docteur!

AIR: (*Je l'aimerai toujours quoiqu'il ſoit mort*).

Vous voyez une femme
Dans un grand embarras.

M. DE LA FOSSE.

Allons, allons, madame,
Ne vous chagrinez pas.

Madame DARIOLET.

Pour moi, monſieur, quel triſte ſort!
Hélas! mon cher époux eſt à la mort.

M. DE LA FOSSE.

Là, là, les choſes ne ſont peut-être pas ſi déſeſpérées que vous les faites.

TALMOUSIN.

Il eſt bien malade, monſieur; car il ne le ſent pas.

PIERROT.

AIR: (*La Paliſſe*).

Monſieur le docteur, hélas!
Dites-moi, je vous en prie,
Suis-je ſi près du trépas?
On me dit à l'agonie.

M. DE LA FOSSE.

Donnez-moi votre bras.

(*Après lui avoir tâté le pouls*)

Ma foi, cela va mal.

PIERROT, *alarmé.*

Miséricorde! que dit-il?

M. DE LA FOSSE.

Pourquoi ne m'est-on pas venu chercher plutôt?

PIERROT.

Oui, pourquoi ne m'avoir pas averti plutôt que j'étois malade?

Madame DARIOLET.

Eh! cela vient de vous prendre depuis un instant.

M. DE LA FOSSE.

Nous aurons bien de la peine à tirer cet homme-là d'affaire; Hippocrate lui-même y seroit bien embarrassé.

PIERROT, *pleurant.*

AIR: (*De Birène*).

Guérissez-moi, monsieur le médecin.

Madame DARIOLET.

A mes douleurs, monsieur, soyez sensible;
Chassez la mort qu'il porte dans son sein.

M. DE LA FOSSE.

Mais, j'y ferai tout ce qu'il m'est possible.

Je lui apporte de mon eau clairette; c'eſt un apozême ſavoureux & benin dont il peut uſer ſans crainte. J'en vais prendre moi-même devant vous.

(*Il avale un verre de ſa liqueur, & en donne autant à Pierrot, en lui diſant*) :

Vous en pouvez boire à préſent avec confiance.

PIERROT.

Avalons donc l'apoſtême. (*Il boit*).

M. DE LA FOSSE.

Qu'on le laiſſe repoſer maintenant. Vous lui donnerez un bouillon dans deux heures, & je reviendrai.....

PIERROT, *bâillant*.

Ha! ha! ha!

M. DE LA FOSSE.

Tenez, le voilà déjà qui s'aſſoupit; il s'endort. Hâtez vous de le faire tranſporter dans la cave, car ſon ſommeil ne durera pas long-tems.

(*On emporte Pierrot*).



SCÈNE IX.

SCÈNE IX.

Madame DARIOLET, M. DE LA FOSSE.

Madame DARIOLET.

BON... Mais pourquoi ne vous endormez-vous pas comme Pierrot, puiſque vous avez bu la moitié de la liqueur ?

M. DE LA FOSSE.

AIR : (*Voulez-vous ſavoir qui des deux*).

Oh! contre mon ſoporatif,
J'avois pris un préſervatif!

Madame DARIOLET.

Votre affaire eſt fort bien conduite.
Il eſt bon, monſieur le Docteur,
Devant mon mari, pour la ſuite,
D'avoir pris de votre liqueur.

M. DE LA FOSSE.

Hé vraiment! cela étoit de grande conſéquence.

Madame DARIOLET.

Ne perdons pas de tems; rendons-nous vîte au lieu où va ſe paſſer la ſcène.

(*Le théâtre change, & repréſente un ſouterrain obſcur*).

SCÈNE X.

PIERROT, DEUX LUTINS.

(*Pierrot dort assis sur une chaise au milieu du souterrain. Il paroît bientôt un lutin qui, avec un flambeau dans chaque main, traverse le théâtre en faisant la roue. Ces flambeaux sont remplis d'artifice, dont le bruit réveille Pierrot, qui se lève tout étourdi, en criant*) :

PIERROT.

Au feu! au feu!

AIR : (*Les Trembleurs*).

O dieux! quel bruit effroyable!
Quelle mine épouvantable!
C'est assurément un diable
Qui vient de faire ces tours.

(*Il marche en tremblant & en tâtonnant*).

Par où ferai-je retraite?

(*Il vient un autre lutin qui lui donne d'une vessie sur les épaules, & s'en va*).

Au voleur! on me maltraite!
Talmouzin! ma Dariolette!
Venez vîte à mon secours.

(*On descend de la voûte une lanterne qui éclaire*

le souterrain, & sur laquelle sont peintes des têtes de diables).

Ah! voici de la lumière. Hoïmé! c'est une lanterne magique? Où suis-je? le vilain endroit! on diroit d'une cave.

SCÈNE XI.

PIERROT, M. MARTIN.

PIERROT, *à part, reculant d'effroi.*

AIR: (*Tu croyois, en aimant Colette*).

QU'EST-CE donc? ai-je la berlue?
Maître Martin paroît là-bas!

M. MARTIN.

C'est Pierrot qui s'offre à ma vue?

(*Il court à lui pour l'embrasser*).

Ah! mon cher . . .

PIERROT, *reculant.*

Ne m'approchez pas.

M. MARTIN.

D'où vient?

PIERROT.

Je n'aime pas la compagnie des revenans.

M. MARTIN.

Puisque tu es mort, aussi-bien que moi, qu'as-tu à craindre?

PIERROT, *étonné.*

Comment! je ſuis mort?

M. MARTIN.

Sans doute. Et nous voici tous deux aux enfers, dans l'antichambre de Pluton.

PIERROT.

Il n'eſt pas poſſible!

M. MARTIN.

Rien n'eſt plus véritable.

PIERROT, *ſe tâtant.*

Je ſuis mort?

M. MARTIN.

Très-mort.

PIERROT.

Tout à fait mort?

M. MARTIN.

Archi-mort.

PIERROT.

AIR: (*Le vin a des charmes puiſſans*).

Je ne m'en ſuis point apperçu.

M. MARTIN.

C'eſt tout comme moi; je m'en doute.

PIERROT.

Et, par ma foi, je n'ai pas eu
Le moindre cahot ſur la route.

M. MARTIN.

De quelle façon as-tu ceſſé de vivre?

PIERROT.

AIR : (*Mirlababibobette*).

Un médecin des mieux appris,
Mirlababibobette,
De Paris,
M'a fait prendre d'une eau-clairette;
Mirlababi, Sarlababo, Mirlababibobette,
Sarlababorita,
Et me voilà.

M. MARTIN.

AIR : (*Voulez-vous savoir. &c. retourné*).

Il ne l'aura pas fait exprès . . . !
Mais tu m'as bien suivi de près.

PIERROT.

Oui, je sens que je n'ai mis guère
A venir ici de là-haut.
Tiens, tâte-moi, mon cher compère;
Tâte, je suis encor tout chaud.

M. MARTIN, *le tâtant.*

Oui, vraiment. Je suis ravi de te voir.

PIERROT.

Je m'en serois bien passé encore quelque tems, moi. (*A part*). Quoi! je suis mort effectivement?

M. MARTIN.

Ha, ha ! Voici un autre homme que je connois, monsieur de la Fosse le médecin.

PIERROT.

Monsieur de la Fosse ! Eh ! c'est lui & son eau-clairette qui m'ont expédié.

SCÈNE XII.

PIERROT, M. MARTIN, M. DE LA FOSSE.

PIERROT.

AIR : (*Voyelles anciennes*).

C'EST donc toi, peste de bourreau ?

M. DE LA FOSSE.

A tort votre ombre me condamne ;
J'ai pris comme vous de mon eau :
J'en suis mort.

PIERROT.

Je le vois, gros âne.
Maintenant tu connois l'effet
Qu'a produit ton chien d'aposthê, ê, ê, ê, ê, ême.
En en buvant, c'est fort bien fait,
Que tu te sois tué toi-mê, ê, ê, ê, ê, ê, ême.

Je suis à demi consolé de mon malheur.

M. DE LA FOSSE.

AIR : (*Bouchez, Naïades, vos fontaines*).

Adieu, messieurs, je vois paroître
Des ombres que je crois connoître.
Je vais les joindre de ce pas,
Pour leur faire la révérence.

M. MARTIN.

Un médecin dans ces climats
Est en pays de connoissance.

PIERROT.

Ouf! Les vilaines gens qui viennent à nous?

M. MARTIN.

C'eſt le Diable, examinateur, & Tiſiphone, la correctrice. Ils ont coutume d'examiner ceux qui arrivent ici, & de les feſſer, quand ils ont fait des fredaines.

PIERROT, *tremblant.*

Tant-pis, ventrebille!

SCÈNE XIII.

PIERROT, M. MARTIN, LE DIABLE, examinateur; TISIPHONE, la correctrice, *femme de Pierrot, tenant une batte.*

LE DIABLE.

AIR: (*Ho, ho! Tourelouribo*).

FAISONS dans ces lieux notre revue.
Ho, ho!
Tourelouribo!

M. MARTIN.

J'ai payé ma bien venue.
Ho, ho!
Tourelouribo!

LE DIABLE, *regardant Pierrot.*

Quel autre s'offre à ma vue?
Ho, ho, ho!
Tourelouribo!

PIERROT.

Hélas, c'eſt un pauvre pâtiſſier nommé Pierrot.

LE DIABLE.

Ha, ha! Il y avoit long-tems que nous t'attendions.

AIR : (*Toque le tambourinet*).

Or voilà mon drille,
Mon parfait vaurien,
Qui voyoit la fille....

PIERROT.

Il ment comme un chien.

LE DIABLE, *à Tiſiphone*,

Qu'on me l'étrille, étrille,
Qu'on me l'étrille bien.

(*Tiſiphone lui donne des coups de batte*).

PIERROT, *criant*.

Ahi! ahi! ahi!

M. MARTIN.

Il faut prendre ton mal en patience, mon pauvre Pierrot.

TISIPHONE, *au Diable*.

AIR : (*Tique, tique, taque*).

Vous ne ſongez pas, ſeigneur,
Que c'étoit un grand joueur.

PIERROT.

Ça n'eſt pas vrai.

LE DIABLE.

Allons, dame Tiſiphone,
Tique, tique, taque, & lon, lan, la,
Sans pitié qu'on me ſavonne
Fortement ce coquin-là.

(*Tiſiphone le frappe plus fort*).

PIERROT.

Ahi, ahi! ahi! ahi! ahi!

M. MARTIN, *à Pierrot.*

Courage, mon ami; il n'y a plus qu'un petit chicot.

TISIPHONE, *au Diable.*

AIR: (*Tique, taque, tiquetin*).

Songez que cet infame
Etoit un ſac-à-vin:
Tiquetin.

(*Elle le frappe encore*).

PIERROT.

Ahi, ahi!

TISIPHONE.

Et qui battoit ſa femme
Le ſoir & le matin:
Tique, taque, tiquetin.

(*Elle redouble ſes coups*).

PIERROT.

Ahi! ahi! ahi! ahi! ahi!

LE DIABLE.

Ha, a, a! a! vilain ivrogne!

PIERROT.

Monsieur, c'étoit une carogne,
Qui grondoit sans fin.

LE DIABLE, *sur le ton du dernier vers.*

Vingt coups de gourdin.

(*Tisiphone le frappe de plus belle*).

PIERROT.

Ahi! ahi! ahi! ahi! ahi! au guet! au guet!

TISIPHONE.

L'insolent! il avoit la meilleure femme du monde.

(*Elle le frappe encore*).

PIERROT.

Ahi! ahi! arrêtez donc, madame Tisiphone; on ne vous dit pas de frapper.

LE DIABLE.

Elle fait bien.

PIERROT.

Il paroît que ma femme a des amis en enfer, je n'en dirai plus de mal.

TISIPHONE, *s'en allant avec le Diable.*

Et tu feras sagement.

SCÈNE XIV.

PIERROT, M. MARTIN.

PIERROT, *se frottant les épaules.*

SERPÉDIENNE! comme elle y va!

M. MARTIN.

Elle n'eſt pas tendre.

PIERROT.

AIR : (*Quand le péril eſt agréable*).

Eſt-on bien ſouvent, mon compère,
Traité de cette façon-là?

M. MARTIN.

Non. L'on n'a plus, après cela,
Qu'à faire bonne chere.

PIERROT.

Bonne chere! Eſt-ce qu'on mange ici?

M. MARTIN.

Belle demande! N'as-tu pas entendu dire cent fois, il mange comme un diable?

PIERROT.

Ça eſt vrai, & je m'en réjouis; car je me ſens un grand appétit.

M. MARTIN.

Un appétit de diable.

PIERROT.

Cela étant, (*il chante l'air courant*).

Ami, je commence à croire
Qu'on aime à boire
Chez les morts.

M. MARTIN.

On y boit comme des trous.

PIERROT.

AIR : (*Confiteor*).

Je voudrois bien dans ce moment
Manger de quelque bonne chose.

M. MARTIN.

Cela se peut faire aisément.
Tu n'as qu'à demander.

PIERROT.

Je n'ose.

M. MARTIN.

D'où vient?

PIERROT.

J'ai peur.

M. MARTIN.

Hé! peur de quoi?

PIERROT.

Peur qu'on ne se moque de moi.

M. MARTIN.

Bon! Dans ces lieux on ne connoît point la honte. (*Il appelle*). Holà, ho! la maison!

PIERROT.

Ventrebille! Tu commandes ici comme tu faiſois chez toi. On diroit qu'il y a cent ans que tu es mort.

SCÈNE XV.

PIERROT, M. MARTIN, LE DIABLE, cuiſinier.

LE DIABLE, *à M. Martin.*

AIR: (*d'Amadis de Grèce*).

L'AMI, que veux-tu de nous?

M. MARTIN.

Bon vin, excellens ragoûts.

LE DIABLE.

On va travailler pour vous.

Mais ſi vous voulez, on va vous donner un banquet * qui vient de nous arriver de l'autre monde.

PIERROT.

Je vais gager que c'eſt le *Banquet des ſept Sages.*

---

* Les Italiens venoient de jouer une pièce intitulée ; *Le Banquet des ſept Sages*, qui n'avoit pas été goûtée.

LE DIABLE.

Tout juſte.

M. MARTIN.

Nous ne voulons point des reſtes de là-haut.

LE DIABLE.

Hélas! on n'y a preſque pas touché.

PIERROT.

N'importe, cela ſera froid.

LE DIABLE.

Il n'y a qu'à le faire réchauffer.

M. MARTIN.

Fi donc! c'eſt du maigre, les ſauſſes tourneront.

PIERROT.

Donnez-nous quelque choſe de bon.

LE DIABLE.

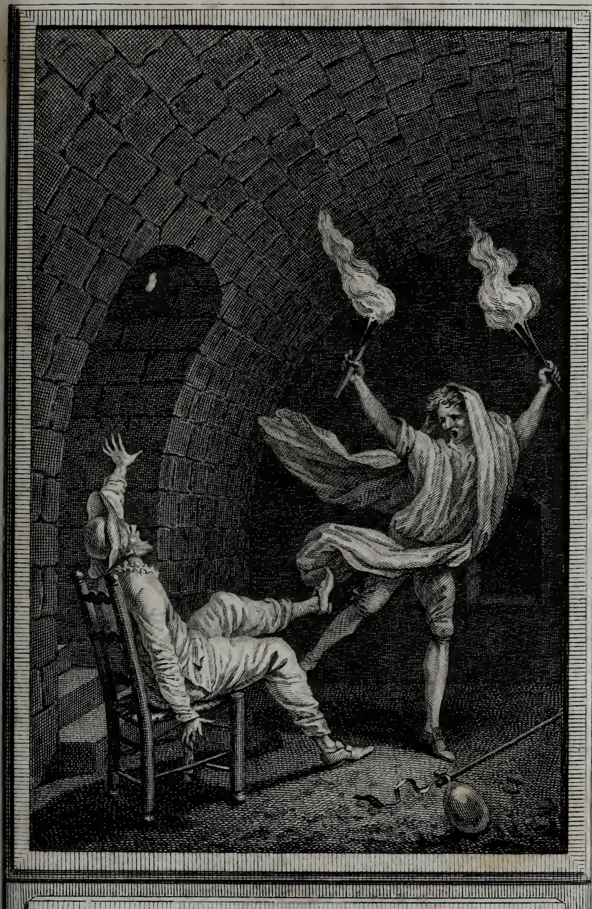
Je vais vous faire apporter par nos lutins le meilleur poiſſon de nos fleuves, avec du vin de côte-rôtie, très-délicat.

SCÈNE XVI.

PIERROT, M. MARTIN.

M. MARTIN.

L'ON a dans ces lieux tout ce qu'on ſouhaite.



Au feu ! au feu !

Marillier Del. Chalbou.

PIERROT.

Je le vois bien, compère.

AIR (*Vive les gueux*).

L'on ne trouve en l'autre monde
Que du ſouci;
Pour les plaiſirs tout abonde
Dans celui-ci;
Et l'on y traite bien ſon corps.
Vive les morts!

M. MARTIN.

Ma foi, nous ſommes avec de bons diables.

SCÈNE XVII.

PIERROT, M. MARTIN, LE DIABLE, cuiſinier; DEUX LUTINS.

(*Les lutins apportent une table toute ſervie, & Pierrot s'y met avec M. Martin*).

PIERROT, *portant la main ſur un plat d'oublies.*

APPELEZ-VOUS cela des poiſſons? Hé! ce ſont des oublies.

LE DIABLE.

Non pas, s'il vous plaît; ce ſont des goujons: On les appelle oublies ſur la terre, à cauſe qu'on les pêche dans le fleuve de l'oubli.

PIERROT, *mangeant & montrant un autre plat.*

Et ces betteraves?

LE DIABLE.

Ce ſont des rougets du Phlégéton.

PIERROT.

Et ces petites drôleries rondes & noires que voilà, comment les nommez-vous?

LE DIABLE.

Ce ſont des huîtres du Styx.

PIERROT.

Je ne m'étonne plus ſi on les appelle là-haut des diablotins.

AIR : (*Grimaudin*).

Mais, c'eſt aſſez, manger ſans boire,
Ami Martin.

M. MARTIN.

C'eſt aſſez branler la mâchoire,
Donnez du vin.
Il eſt fort bon, j'en ai tâté.

PIERROT, *trinquant avec lui.*

Allons compère, à ta ſanté.

M. MARTIN.

Tu n'eſt pas encore défait des manières de l'autre monde. On ne boit point ici à la ſanté.

PIERROT.

D'où vient?

LE DIABLE.

LE DIABLE.

C'eſt qu'on ne craint plus d'être malade.

PIERROT.

On peut donc boire & manger tant qu'on veut, ſans appréhender de crever?

M. MARTIN.

Aſſurément; car l'affaire en eſt faite.

PIERROT.

AIR: (*Père André diſoit à Grégoire*).

Je veux donc boire comme un diable.

M. MARTIN.

Le vin ne te manquera pas,
Ni les bons mets dans les repas.

PIERROT, *à l'un des lutins.*

Avant que de quitter la table,
Verſe, verſe, verſe toujours de ce jus;
De crever nous ne craignons plus.

(*Il ſable pluſieurs coups de ſuite*).



SCÈNE XVIII.

LES ACTEURS de la Scène précédente; UN TROISIÈME LUTIN tenant un grand ſac de toile; SIX OMBRES danſantes.

PIERROT.

Ho! ho! voilà des meûniers qui nous arrivent. Ils vont être bien fouaillés, pour avoir fait de trop grandes ſaignées aux ſacs de bled.

LE TROISIÈME LUTIN.

Non. Ce ſont les ombres de quelques danſeurs & danſeuſes de l'opéra que j'ai eu ordre de vous amener, pour vous divertir après votre repas.

PIERROT.

Fort bien. Après la panſe, la danſe.

AIR: (*Amis, ſans regretter Paris*).

Que d'être ici je ſuis content!
Que mon ame eſt ravie!
De plaiſir je n'avois pas tant,
Lorſque j'étois en vie.

(*Les Ombres danſent & ſe retirent*).

LE TROISIÈME LUTIN.

Retirez-vous tous. J'ai quelque choſe à dire en particulier au ſeigneur Pierrot.

SCÈNE XIX.

PIERROT, LE LUTIN.

LE LUTIN.

AIR : (*J'avois juré de n'aimer de ma vie*).

SEIGNEUR Pierrot, la fête qu'on vous donne,
Est un bouquet qui vient de Tisiphone.

PIERROT.

De Tisiphone!

LE LUTIN.

Oui, de Tisiphone.

AIR : (*Et je l'ai pris pour mon amant*).

Votre destin est des plus doux.

PIERROT.

Comment! cette étrilleuse......

LE LUTIN.

En vous rossant, elle est de vous
Devenue amoureuse.

PIERROT, *riant.*

Elle me prend pour favori?

LE LUTIN.

Non pas, vraiment! mais pour mari.

PIERROT.

Il me semble que cela n'auroit pas été plus mal.

LE LUTIN.

Ho, diable! nos filles ne ſont point dérangées. Je me ſuis chargé de vous emporter chez elle dans ce ſac.

PIERROT.

Pourquoi dans un ſac?

LE LUTIN.

C'eſt la mode du pays.

PIERROT.

Mettons-nous donc à la mode.

(*Le lutin le met dans ſon ſac, & le charge ſur ſes épaules. Pierrot chante dans le ſac pendant qu'on l'emporte*) :

AIR : (*Belle brune*).

Tiſiphone,
Tiſiphone,
Tu veux racheter les coups
Que tu m'as donnés, friponne!
Tiſiphone,
Tiſiphone.

(*Le lutin l'emporte*).



SCÈNE XX.

M. MARTIN, Madame DARIOLET.

Madame DARIOLET, *riant.*

Il croira demain matin avoir rêvé tout ce qui vient de lui arriver.

M. MARTIN.

AIR : (*Comme un Coucou que l'amour presse*).

Où le porte-t-on, ma commère ?

Madame DARIOLET.

On va le coucher dans mon lit.

M. MARTIN, *souriant.*

Bon soir, la bonne ménagère.
Vous savez tout mettre à profit.

Fin du second Acte.

ACTEURS

du troisième Acte.

ARLEQUIN, rôtisseur, en soldat, sous le nom de JOLI-CŒUR.

COLOMBINE, sa femme.

LARAMÉE, SANS-QUARTIER, FRAPPE-D'ABORD, BRIN-D'AMOUR, } grivois.

QUATRE DRAGONS.

LE GRAND PRÉVÔT de l'armée.

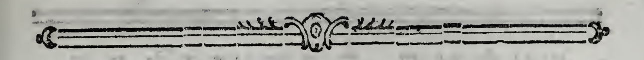
PLUSIEURS ARCHERS ET CAVALIERS escortant le Grand Prévôt.

UNE BRANDEVINIÈRE, Colombine.

M. & Madame MICHEL-ANE,

PIERROT & Madame DARIOLET.

LE CAVALIER anglois.



ACTE III.

Le théâtre représente la plaine de Grenelle avec le château de Meudon dans le lointain. Dans l'aîle gauche, la rivière de Seine & le moulin de Javelle ; & dans l'aîle droite sont peintes plusieurs tentes. Sur le devant, à gauche, est une tente effective, dont un côté est relevé, pour laisser voir Arlequin habillé en soldat, & endormi sur une paillasse de corps-de-garde.

A côté de cette tente, vers le milieu, est un faisceau de plusieurs fusils. Un peu plus avant, sur la même ligne, est un drapeau planté en terre, & un soldat auprès en faction, tenant une épée nue.

Vis-à-vis de la tente où est Arlequin, sont trois grivois, dont deux jouent aux cartes à terre ; & le troisième, qui est assis sur un tambour, fume sa pipe en regardant jouer ses camarades.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARLEQUIN, ſous le nom de JOLI-CŒUR, dormant, LARAMÉE, SANS-QUARTIER, FRAPPE-D'ABORD, BRIN-D'AMOUR.

SANS-QUARTIER, *jetant une carte.*

CARREAU,.... pique,.... Ah! morbleu! j'ai donné dans ſon bruſcambille!

FRAPPE-D'ABORD.

Cœur: atout, atout, atout. Soixante & un. J'ai gagné.

SANS-QUARTIER, *mordant les cartes.*

Mort! tête! ventre!

SCÈNE II.

LES ACTEURS de la Scène précédente; COLOMBINE.

COLOMBINE, *au fond du théâtre, appelant.*

ST, ſt, ſt!

LARAMÉE.

AIR: (*Si l'on menoit à la guerre*).

Venez, venez, Colombine.
Il ronfle encore.

COLOMBINE, *approchant.*

Point de bruit.

FRAPPE-D'ABORD.

Comme vous faites, lutine,
Travailler les gens la nuit!

COLOMBINE.

Je me suis aussi donné bien du mouvement de mon côté. Ho-çà, mes enfans, le jour va bientôt paroître. Je crois qu'il seroit à propos de réveiller Arlequin, & de jouer notre pièce, avant qu'il passât personne dans la plaine de Grenelle, où nous voici.

LARAMÉE.

Il faudra bien en venir là, s'il ne s'éveille pas bientôt de lui même.

SANS-QUARTIER.

J'ai bonne opinion de notre entreprise.

COLOMBINE.

Et moi aussi. Ne diroit-on pas que la fortune est de concert avec nous? Hier au soir on vient nous dire d'un cabaret que mon mari y est ivre-mort. Nous n'avons eu que la peine de l'y aller prendre, & de l'apporter ici.

FRAPPE-D'ABORD.

AIR: (*De la besogne*).

Le cas est fort heureux. De plus,
Nous lui sommes tous inconnus.
Ma foi, tout nous est favorable;
Et notre affaire est immanquable.

Sans-quartier, *à Colombine.*

Ne nous avez-vous pas dit que c'étoit ici proche, à la dernière maison de la rue de Grenelle, que le dénouement de notre pièce se doit faire en présence de tous les intéressés.

Colombine.

Oui, dans une salle basse, chez ma cousine; mais je vous y conduirai moi-même.

Air: (*Si dans le mal qui me possède*).

Sans adieu. Je vais dans ma tente,
Songer à mon déguisement.

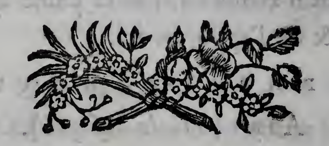
Frappe-d'abord.

Ce rôle-là, certainement,
Rendra la chose plus touchante.

Laramée.

Paix! notre homme vient de bâiller,
Il commence à se réveiller.

(*Colombine se retire*).



SCÈNE III.

LARAMÉE, SANS-QUARTIER, FRAPPE-D'ABORD, BRIN-D'AMOUR, ARLEQUIN.

(*Laramée se raſſied ſur le tambour, & les autres reprennent leur jeu*).

ARLEQUIN.

(*Il ſe retourne, bâille, ouvre les yeux, ſe les frotte; & regarde avec étonnement ce qui l'environne. Il ſe met enſuite ſur ſon ſéant, examine ſon habillement, dont il paroît fort ſurpris. Il tourne enſuite la tête de tous côtés avec grande émotion, en diſant*) :

En voici bien d'une autre!

(*Il ſe lève, & va conſidérer avec frayeur, & en reculant, les grivois qui jouent ſans faire ſemblant de l'appercevoir. Il jette les yeux ſur la ſentinelle, qui lui cauſe une peur horrible, & lui fait dire*) :

Hoïmé!

LARAMÉE, *à Arlequin*.

AIR : (*Ce ſont les garçons du quartier*) :

Ha! bon jour, monſieur Joli-cœur! (*Bis*).

SANS-QUARTIER.

On eſt bien votre ſerviteur. (*Bis*).

FRAPPE-D'ABORD.

Le vin du Rhin à pleine tasse,
Vous fait ronfler de bonne grâce.

(*Arlequin, après les avoir regardés & écoutés sans rien dire, veut s'esquiver*).

LARAMÉE, *l'arrêtant.*

Où diable vas-tu donc?

ARLEQUIN, *d'un ton piteux.*

Eh! messieurs! laissez-moi aller, je vous en prie!

SANS-QUARTIER.

Le drôle de corps!

ARLEQUIN.

Vous m'avez apparemment trouvé endormi dans la rue, & vous croyez avoir fait une bonne capture; mais......

LES GRIVOIS, *riant.*

Ha, ha, ha, ha, ha.

ARLEQUIN.

AIR: (*Sur le ritantaleri*).

Je ne suis pas bien enrôlé. (*Bis*).

LARAMÉE.

Toi, tu n'es pas bien réveillé. (*Bis*).

SANS-QUARTIER.

Il est encor tout endormi.
Sur le ritantaleri,
Sur le ritantaleri.

FRAPPE-D'ABORD, *le secouant.*

Allons, Joli-cœur, réveille-toi.

ARLEQUIN.

Vous me prenez pour un autre, assurément. Je ne m'appelle point Joli-cœur. Je me nomme Arlequin.

SANS-QUARTIER.

Rêves-tu donc ?

ARLEQUIN.

Non, je ne rêve pas. Je suis un rôtisseur de la rue de la Huchette. J'ai femme & enfans.

FRAPPE-D'ABORD, *riant.*

Ha, ha, ha ; quel coq-à l'âne !

LARAMÉE.

Seroit-il devenu fou ?

SANS-QUARTIER.

Tu veux rire apparemment ?

FRAPPE-D'ABORD.

Tu fais comme si tu ne nous connoissois pas.

ARLEQUIN.

Mais je ne vous connois pas non plus.

LARAMÉE.

AIR : (*Margot la ravaudeuse*).

Ta vue est donc charmée,
Quoi ! tu ne remets pas
Ton ami la Ramée,

Et ces autres ſoldats,
Avec qui dans l'armée,
Depuis plus de dix ans,
Tu paſſes ton tems ?

ARLEQUIN.

Diable emporte qui vous a jamais vus.

SANS-QUARTIER.

Tu ne remets pas Sans-quartier ?

ARLEQUIN.

Nullement.

FRAPPE-D'ABORD.

Tu ne te ſouviens plus de Frappe-d'abord., que tu as toi-même engagé à Paris dans la rue de l'Hirondelle ?

ARLEQUIN.

Non, la peſte m'étouffe !

BRIN-D'AMOUR.

Tu as oublié Brin-d'amour ?

ARLEQUIN.

Je ne me ſouviens non plus de vous tous que de ma première chemiſe.

LARAMÉE.

Cela n'eſt pas naturel.

SANS-QUARTIER.

Il y a quelque choſe là-deſſous.

FRAPPE-D'ABORD.

Je vois ce que c'eſt.

AIR : (*Tous les matins au point du jour*).

J'apperçus hier Joli-cœur
Qui buvoit avec l'engeoleur.
Ce coquin-là (j'en pénètre la cauſe)
Sûrement dans ſon vin aura mis quelque choſe.

LARAMÉE.

Cela ſe pourroit bien. L'engeoleur en ſait diablement long.

SANS-QUARTIER.

Je vous en réponds. Il ſait charmer les armes, & a le billet pour ſe rendre dur.

FRAPPE-D'ABORD.

Il ne peut ſouffrir un plus brave que lui. Joli-cœur lui cauſoit de la jalouſie ; il lui aura donné ce qu'on dit qu'il a donné à bien d'autres, de la cervelle de lièvre apprêtée.

LARAMÉE.

AIR : (*Ah, mon Dieu, le maudit métier*).

Oui, parbleu. Ce maître Gonin
Aura, d'une ame noire,
D'un lièvre coulé dans ſon vin
La cervelle, il faut croire.
Oui, vous verrez que c'eſt cela.
On perd, par ce breuvage-là,
Le cœur & la mémoire.

SANS-QUARTIER.

Il aura joué ce tour-là à Joli-cœur.

LARAMÉE.

Pour moi, je n'en doute pas. (*A Arlequin*). Je vais parier, mon ami, que tu ne te ſouviens ſeulement pas d'avoir bu hier avec lui.

ARLEQUIN.

Non, en vérité.

LARAMÉE, *à ſes Camarades.*

Vous voyez bien.

FRAPPE-D'ABORD.

Voilà l'affaire, ſa mémoire eſt flambée.

LARAMÉE.

Il en ſera de même de ſon courage.

(*A Arlequin*).

AIR: (*Quand je ſuis dans mon corps-de garde*).

Çà, parle-nous ſans gaſconnade :
Toi, chez qui brilloit la valeur,
N'eſt-il pas vrai, mon camarade,
Que tu ne te ſens plus de cœur ?

ARLEQUIN.

Pas plus qu'une poule. Je ſuis poltron comme tous les diables.

SANS-QUARTIER, *à ſes Camarades.*

L'engeoleur.

FRAPPE-D'ABORD.

FRAPPE-D'ABORD.

La cervelle de lièvre.

LARAMÉE.

Il n'en faut pas d'autre preuve.

ARLEQUIN.

Mais, messieurs, dites-moi un peu; si j'avois perdu la mémoire, je ne me souviendrois ni de ma femme, ni de mes enfans, ni de ma boutique.

LARAMÉE.

Hé, vraiment! cette drogue-là, en ôtant la mémoire, remplit la tête de chimères. Tu es dans l'état d'un homme qui rêve, & qui s'imagine avoir ce qu'il n'a point.

ARLEQUIN.

Vous voudriez me persuader, par exemple, que je n'ai pas soupé hier au soir à la cage, près Saint-Germain-le-Vieux?

SANS-QUARTIER, *riant.*

Ha, ha, ha, ha, ha; à la cage!

LARAMÉE.

AIR : (*Amis, sans regretter Paris*).

Mon cher, rappelle tes esprits,
Ne bats point la campagne.
Pouvois-tu souper à Paris,
Etant en Allemagne?

ARLEQUIN.

Voici bien une autre chose. Nous sommes en Allemagne?

FRAPPE-D'ABORD.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Parbleu! il seroit plaisant que nous fussions en Allemagne.

(*En cet endroit on entend des coups de canon de loin. Arlequin, tremblant de tous ses membres*):

Poveretto mi! Qu'entends-je!

SANS-QUARTIER.

Ce n'est rien; c'est du canon.

ARLEQUIN.

Ce n'est rien, dit-il; du canon!

LARAMÉE.

Ne sais-tu pas que les deux armées sont en présence?

ARLEQUIN.

Je ne sais rien du tout.

LARAMÉE.

L'on se canonne de part & d'autre.

ARLEQUIN.

Ahi! ahi! Eh! en sommes-nous bien éloignés?

FRAPPE-D'ABORD.

Environ d'une lieue.

SANS-QUARTIER.

C'eſt ici un camp-volant.

ARLEQUIN.

AIR : (*Vous qui vous moquez par vos ris*).

Voyez donc quel eſt le pouvoir
Qu'à ſur moi la cervelle !
Je penſois bien appercevoir
La plaine de Grenelle,
Et tout là-bas je croyois voir
Le moulin de Javelle.

LARAMÉE.

C'eſt un moulin à poudre.

BRIN-D'AMOUR.

Alerte ! Alerte !

AIR : (*Aux armes, camarades* !)

Aux armes, camarades !
D'allemands j'apperçois
Venir un convoi.

(*Tous*).

Aux armes, camarades !
Il s'agit de ſervir le Roi.

(*Ils courent tous aux armes. Arlequin fait ſes lazzis de peur*).

LARAMÉE, *à Arlequin.*

AIR: (*Paris est en grand deuil*).

Marche à moi, Joli-cœur!

ARLEQUIN.

Je suis transi de peur!
Mon ami, j'ai la fièvre.

LARAMÉE.

Il faut te rassurer.

ARLEQUIN.

Je sens trop opérer
La cervelle de lièvre.

LARAMÉE.

Nous ferons revenir ton courage avec force eau-de-vie mêlée de brandevin.

AIR: (*Pour voir un peu comment ça fr'a*).

Tiens, Joli-cœur, tu vas soudain
Reprendre le goût de la guerre.

(*A Frappe-d'abord*).

Frappe-d'abord, de brandevin
Faites-lui boire un bon grand verre.

(*Frappe-d'abord donne un verre d'eau-de-vie à Arlequin*).

ARLEQUIN.

Avalons donc ce verre là,
Pour voir un peu comment çà fr'a.

(*Il boit*).

FRAPPE-D'ABORD, *pendant qu'Arlequin boit.*

AIR : (*Ca n'va guère*).

Par ce bon jus j'eſpère
Que le cœur lui viendra, a, a, a.

LARAMÉE, *à Arlequin.*

A préſent, mon compère,
Dis-moi comment ça va, a, a, a?

ARLEQUIN.

Hélas!
Ça n'va guère!
Hélas!
Ça n'va pas.

BRIN-D'AMOUR.

Vîte, vîte! Il eſt tems de charger. Le convoi n'eſt eſcorté que de cinquante carabiniers & dragons.

ARLEQUIN, *éperdu.*

Des dragons!

LARAMÉE.

Courons. Tue! tue! Point de quartier.

ARLEQUIN, *ſe ſauvant chante :*

Voici les dragons qui viennent,
Vîte, ſauvons-nous.

(*Il va dans la tente ſe cacher ſous la paillaſſe ſur laquelle il étoit couché*).

SCÈNE IV.

ARLEQUIN ſous la paillaſſe, LARAMÉE, SANS-QUARTIER, FRAPPE-D'ABORD, BRIN-D'AMOUR, QUATRE DRAGONS ennemis.

(*Les quatre grivois courent dans la couliſſe, où il ſe fait une décharge de mouſqueterie. Enſuite ils jettent leurs fuſils, & ſe battent l'épée à la main contre quatre dragons, qui les font d'abord reculer juſques ſur le devant du théâtre, mais qui ſont à la fin vaincus. On voit tomber par terre deux dragons, qui font comme s'ils étoient mourans. Pendant le combat, Arlequin fait trembler la paillaſſe de la terrible peur qu'il a. Sans-quartier, Frappe-d'abord & Brin-d'amour, vont au pillage. Laramée reſte.*



SCÈNE V.

LARAMÉE, ARLEQUIN, toujours ſous la paillaſſe.

LARAMÉE, *appelant Arlequin.*

AIR : (*Ne montez plus ſur vos dia-hu*).

NOTRE camp volant eſt vainqueur.
Viens, Joli-cœur ;
Viens donc, camarade.

(*A part*).

Il s'eſt égaré.

(*Appelant*).

Hola, hé !
Où s'eſt-il fourré ?

ARLEQUIN, *avançant la tête, lâche ce dicton vénitien :*

'Aviamo preſao, o ſiamo preſai ?

LA RAMÉE.

C'eſt nous, vraiment, qui avons pris. Sors donc de là-deſſous. Viens voir comme nous les avons ajuſtés. Tiens, en voilà deux qui n'ont plus mal aux dents.

(*Arlequin ſort de deſſous la paillaſſe, & fait le Rodomont*).

ARLEQUIN.

AIR : (*En tapinois quand les nuits ſont brunes*).

Ha, les gueux! les coquins, les bravaches!

(*Il va aux deux dragons tués*).

Eh quoi donc! vous vous jouez à nous!

(*Il leur marche ſur le ventre*).

Vous faiſiez les mauvais, meſſieurs les gavaches!

(*Il leur donne des coups de batte*).

Apprenez déſormais à craindre nos coups.

(*Il fouille dans leurs poches, & prend leur argent*).

LARAMÉE.

Hébien! maintenant, que dis-tu de la guerre?

ARLEQUIN.

Bon métier, ma foi. Ce qui m'en plaît le plus, c'eſt le pillage.

LARAMÉE.

Te ſouviens-tu préſentement du tems paſſé?

ARLEQUIN.

Oui, je commence à en avoir une idée confuſe.

LARAMÉE.

Et le courage? En as-tu?

ARLEQUIN.

Un petit filet, depuis que le péril eſt paſſé.

SCÈNE VI.

ARLEQUIN, LARAMÉE, FRAPPE-D'ABORD, SANS-QUARTIER, BRIN-D'AMOUR.

(*Ces trois derniers arrivent roulant une barrique de vin*).

FRAPPE-D'ABORD.

De la joie! de la joie!

SANS-QUARTIER.

Nous avons pris vingt tonneaux de vin. Nous en avons un pour la chambrée.

ARLEQUIN.

Bonne provision.

(*Il chante*)

Lampons, lampons,
Camarades, lampons.

LARAMÉE.

AIR: (*Allons à la guinguette, allons*).

Voilà du vin;
Nous n'avons ni fromage,
Ni chair, ni pain;
Allons à ce village,
Nous en attraperons:
Allons, allons,

Allons tous en maraude, allons.

(*Tous*).

Allons, allons,
Allons tous en maraude, allons.

ARLEQUIN, *faisant comme s'il mettoit ses cheveux sous son chapeau.*

Allons, allons. Tête-bleu! Main-basse. (*A part*). Oui; mais les convois.

LARAMÉE.

Allez, je ferai ici la garde, moi.

(*Ils partent tous, excepté Arlequin*).

SCÈNE VII.

ARLEQUIN, LARAMÉE.

LARAMÉE.

AIR: (*Ne pleurez point, ma Nanon*).

QUI te retient, Joli-cœur?

ARLEQUIN.

Ah! mon pauvre Laramée,
La drogue de l'engeoleur
Tient toujours mon ame alarmée!
Mes efforts sont superflus,
Elle prend toujours le dessus. (*Bis*).

LARAMÉE.

Cela eſt étonnant. L'abominable homme que cet engeoleur.

ARLEQUIN.

Ho-çà, à préſent que nous ne ſommes que nous deux, dites-moi, mon ami, là, en conſcience, eſt-il bien vrai que je ſois ſoldat ?

LARAMÉE.

AIR : (*La marche françoiſe*).

Oui, tu l'es, & même,
Généralement,
L'on te dit la crême
De ton régiment.
Le plus grand coloſſe
Redoute ton bras ;
Et comme à la noce
Tu vas aux combats.

ARLEQUIN.

Et nous ſommes en Allemagne ?

LARAMÉE.

Sur les bords du Rhin.

ARLEQUIN.

J'ai donc fait parler de moi dans notre régiment.

LARAMÉE.

Comment diable ! Il n'y a pas encore trois jours que tu as coupé la tête à deux huſſards.

ARLEQUIN.

A deux huſſards !

LARAMÉE.

Et embroché un cuiraſſier de l'empereur comme une aloüette.

ARLEQUIN.

Mais je ne me ſouviens que d'avoir avant-hier embroché un cochon de lait, & coupé la tête à deux canards.

LARAMÉE.

C'eſt un effet de la drogue de l'engeoleur.

ARLEQUIN.

Je le crois comme vous. Ce vilain ſorcier aura changé dans ma mémoire mes huſſards en canards, & mon cuiraſſier en cochon de lait.

SCÈNE VIII.

ARLEQUIN, LARAMÉE, UNE BRANDEVINIÈRE, Colombine.

LA BRANDEVINIÈRE, *criant.*

GOÛT ! goût ! Brandevin ! Brandevin !

ARLEQUIN, *après avoir fait ſes lazzis d'étonnement.*

Eh ! c'eſt Colombine ! Je ſavois bien, moi,

que je n'étois pas soldat. (*Il va pour l'embrasser*). Ma chère femme !

LA BRANDEVINIÈRE, *le repoussant.*

AIR : (*Oh que si! Oh que nenni!*).

Toi, n'être point mon mari.

ARLEQUIN.

Ho ! je le suis, sur mon ame !

LA BRANDEVINIÈRE.

N'être point ditout ton femme.

ARLEQUIN.

Oh que si !

LARAMÉE.

Va, tu te trompes, mon drille ;
Je t'assure qu'elle est fille.

ARLEQUIN.

Oh que nenni !

LA BRANDEVINIÈRE, *riant.*

AIR : (*Laire la, laire, lanlaire*).

Sti Choli-cœur avoir des rats.

LARAMÉE, *à Arlequin.*

Hé quoi, tu ne reconnois pas
Jeanneton la Brandevinière ?

ARLEQUIN, *branlant la tête.*

Laire la, laire lanlaire.....

LARAMÉE.

La cervelle de lièvre, mon enfant.

ARLEQUIN.

Il n'y a cervelle de lièvre qui tienne. Je m'y ferois hacher. C'est Colombine.

LARAMÉE.

C'est une allemande, ne l'entends-tu pas ?

LA BRANDEVINIÈRE.

AIR : (*Sens-dessus-dessous*).

Lui plaisantir assûriment. (*Bis*).

LARAMÉE.

Il ne plaisante nullement. (*Bis*).
Il a depuis la nuit dernière,
Sens-dessus-dessous,
Sens-devant-derrière,
La pauvre cervelle, entre nous,
Sens-devant-derrière,
Sens-dessus-dessous.

ARLEQUIN.

Ouais! Seroit-ce donc encore une illusion?

LARAMÉE.

Oui, tu peux mettre hardiment cela avec ton cochon de lait & tes canards.

ARLEQUIN.

J'ai pourtant bien de la peine à m'imaginer....

LARAMÉE.

Ne vois-tu pas d'où cela vient? Jeanneton te donne tous les jours du brandevin. Tu ris avec elle. Elle eſt jolie. Dans l'état où eſt ton eſprit, t'en faut-il davantage pour te faire croire que c'eſt ta femme?

ARLEQUIN, *à part.*

Cela pourroit bien être après-tout, & je ne ſerois pas fâché que cela fût ainſi. Oui-dà...... Quand j'obſerve cette Brandeviniere, je la trouve un peu plus grande que Colombine.

(*Toujours à part*).

AIR : (*Allons gai*).

Elle eſt bien plus gentille ;
Elle a plus de gaieté.
D'épouſer cette fille
Je ſerois bien tenté ;
Allons, gai !
D'un air gai, &c.

(*Haut à Laramée*).

C'eſt donc encore une rêverie?

LARAMÉE.

Toute pure.

ARLEQUIN.

Hé-bien! voyez ce que c'eſt que l'imagination. Je me ſerois donné au diable que c'étoit là ma femme.

LARAMÉE.

Hé! mais, si elle te plaît, il ne tiendra qu'à toi de réaliser tes visions.

ARLEQUIN.

Je le veux bien.

(*A la Brandevinière*).

AIR : (*Ah! Philis, je vous aimerai tant*).

Marions-nous dans cet instant;
Jeanneton, je vous aimerai tant!
Joli-cœur est un bon enfant.
Je vous vois, je vous veux, je vous aimerai tant!
Jeanneton, je vous vois, je vous aime :
Si je vous ai, je vous aimerai tant.

LA BRANDEVINIÈRE.

Oh! point fouloir d'ein garçon qui l'être marié.

LARAMÉE.

Il ne l'est point.

ARLEQUIN.

Hé! non : je ne le suis point. J'ai seulement rêvé que je l'étois.

LARAMÉE.

AIR : (*La mirtanplain*).

Le drôle n'est pas manchot;
Ma foi, ma charmante,
Il est votre vrai ballot,
La mirtanplain, lantirelarigot.

LA BRANDEVINIÈRE.

Moi, sera contente.

(*Arlequin lui fait bien des caresses*).

LARAMÉE.

LARAMÉE.

Voilà une bonne fortune pour toi, Joli-cœur.

ARLEQUIN.

Oui, parbleu ! .... Où diable avois-je pris que j'étois rôtisseur ?

LARAMÉE.

Pour célébrer vos fiançailles, chantons, dansons, en attendant que nos camarades nous apportent de quoi faire la noce.

(*Laramée danse une allemande avec la Brandevinière, qui, en dansant, chante des paroles allemandes sur l'air de la danse*).

SCÈNE IX.

ARLEQUIN, LARAMÉE, LA BRANDEVINIÈRE, FRAPPE-D'ABORD, SANS-QUARTIER, BRIN-D'AMOUR.

LARAMÉE, *d'un ton de sentinelle.*

QUI vive ?

FRAPPE-D'ABORD.

France.

SANS-QUARTIER.

Réjouissons-nous, mes enfans. Il y a gras.

(*Ils apportent, l'un, un cochon de lait qu'il fait*

crier, l'autre des poules avec une pièce de lard, & l'autre deux pains de braſſe).

ARLEQUIN.

Soyez les bien-venus, camarades, qui nous apportez de quoi faire la torche.

LARAMÉE, *d'un air inquiet.*

AIR: (*La beſogne*).

Mes amis, nous ſommes perdus!
Ah! quelqu'un nous aura vendus!

ARLEQUIN, *épouvanté.*

Encore un convoi, Laramée?

LARAMÉE.

C'eſt le grand prévôt de l'armée.

ARLEQUIN.

Poveretto mi!

SCÈNE X.

LES ACTEURS de la Scène précédente, LE GRAND PRÉVÔT à cheval, eſcorté de pluſieurs archers & cavaliers.

LE GRAND PREVÔT.

AIR: (*Monſieur de Saint-Sandoux*).

C'EST donc ainſi, marauds,
Que, ſans peur des prévôts,
L'on ſe rit de ſes généraux!
Vous ſubirez les loix.

(*Ils se jettent tous à genoux*).

FRAPPE-D'ABORD.

Monsieur, pour cette fois,
Pardonnez à ces bons grivois.

LE GRAND PRÉVÔT.

Point de miséricorde.

LARAMÉE.

Monsieur le Prévôt! c'est que les vivres nous ont manqué.

SANS-QUARTIER.

Nous n'y retournerons plus.

ARLEQUIN.

Monsieur le Prévôt, je n'y étois pas, moi.

LA BRANDEVINIÈRE.

Grâce, grâce à l'mari à moi! n'avoir point quitté son femme.

ARLEQUIN.

AIR : (*Je ferai mon devoir*).

Eh! monsieur le Prévôt!

LE GRAND PRÉVÔT.

Non, non,
Il n'est point de pardon. (*bis*).

ARLEQUIN.

Monsieur!

LE GRAND PRÉVÔT.

Rien ne peut m'émouvoir,
Je ferai mon devoir. (*bis*).

ARLEQUIN.

Qu'il eſt dur!

LE GRAND PRÉVÔT.

Toute la grâce que vous pouvez attendre de moi, c'eſt de vous faire tirer au billet, & de ne punir qu'un de vous. Voici des billets tout prêts. Prenez des dés, & voyez qui de vous tirera l'un avant l'autre.

(*Ils jettent l'un après l'autre les dés ſur le tambour*).

LARAMÉE *amène.*

Quatorze.

SANS-QUARTIER.

Onze.

FRAPPE-D'ABORD.

Neuf.

BRIN-D'AMOUR.

Dix-huit.

ARLEQUIN.

Quatre. Tant mieux. Je ſuis le dernier.

(*On met cinq billets dans un chapeau. Arlequin dit*) :

Point de tricherie, au moins, je veux être pendu de beau jeu.

BRIN-D'AMOUR.

AIR : (*Je ne ſuis pas ſi diable que je ſuis noir*) :

C'eſt donc moi qui commence.

(*Il tire le billet, l'ouvre, & le fait voir; ce que les autres ſont auſſi ſucceſſivement*).

Mon billet eſt blanc.

LARAMÉE.

Moi, j'ai pareille chance.

SANS-QUARTIER.

En voilà tout autant.

FRAPPE-D'ABORD, *à Arlequin.*

A nous deux.

(*Ils tirent tous deux enſemble*).

ARLEQUIN.

Miſérable !
Tirons...... Que vais-je avoir ?
Ouvrons...... Ah ! c'eſt le diable
De billet noir !

(*Il veut ſe ſauver, mais on l'arrête*).

ARLEQUIN, *ſe débattant & criant.*

Au voleur! au voleur!..... Mais, attendez, je demande ma revanche.

LE GRAND PRÉVÔT.

Dépêchons, dépêchons. Croit-on que je n'aye que ce drôle-là à faire pendre? Qu'on lui bande les yeux.

(*A la Brandevinière*).

AIR : (*Adieu donc, ma Nanon*).

Chargez-vous-en, madame.

LA BRANDEVINIÈRE.

(*Elle tire un mouchoir de ſa poche, & en bande les yeux à Arlequin, en pleurant*).

Hélas !

ARLEQUIN.

Quoi! faut-il donc
Si-tôt quitter ma femme?

LA BRANDEVINIÈRE.

Cela perce à moi l'ame.
Adieu, mein cher garçon.

ARLEQUIN.

Adieu, ma Jeanneton.

(*Ils pleurent tous deux*).

ARLEQUIN, *au Prévôt.*

AIR: (*Vaudeville du nouveau-monde*).

Monſieur, voyez couler nos pleurs;
Soyez ſenſible à nos douleurs!

LE GRAND PRÉVÔT.

Vous verſez d'inutiles larmes.

(*Aux grivois*).

Emmenez-le-moi promptement
A la tête du régiment,
Et qu'il ſoit paſſé par les armes.

ARLEQUIN, *criant en Arlequin.*

Hia-ouf!

(*L'on bat du tambour, & l'on emmène Arlequin. Le théâtre change, & repréſente une ſalle*).

SCÈNE XI.

M. & Mme MICHEL-ÂNE, PIERROT & Madame DARIOLET sa femme.

Madame DARIOLET.

C'EST donc ici qu'on va nous juger.

M. MICHEL-ÂNE, *à sa femme.*

AIR : (*Quand le péril est agréable*).

Tu m'as fait un tour, ma bouchonne;
Mais en faveur du diamant
Qui te viendra certainement,
Va, je te le pardonne.

PIERROT.

Oh, jarnonbille ! elle ne le tient pas encore Notre attrape vaut bien la vôtre.

Madame DARIOLET.

Ne nous flattons point. Colombine peut nou disputer le prix.

M. MICHEL-ÂNE.

C'est ce que nous allons voir.

(*On entend au loin un bruit de tambours, qui devient plus fort à mesure qu'il approche*).

PIERROT.

Les v'là ! les v'là ! Les entendez-vous ?

Madame DARIOLET.

Paix, paix ! Ne disons mot.

SCÈNE XII.

LES ACTEURS de la Scène précédente, LARAMÉE, SANS-QUARTIER, FRAPPE-D'ABORD, BRIN-D'AMOUR, ARLEQUIN les yeux bandés, COLOMBINE.

ARLEQUIN *criant.*

HIA-OUF!

(*Il est conduit par deux grivois qui le tiennent chacun par une manche. On le fait asseoir sur un siège au milieu de la salle*).

LARAMÉE.

AIR: (*Quand on a prononcé ce malheureux oui*).

Mon pauvre Joli-cœur, il faut avec courage
Te choisir un parrain pour ce triste passage.

ARLEQUIN.

Hé! qu'importe de qui je reçoive la mort,
De toi, de Sans-quartier, ou de Frappe-d'abord.

FRAPPE-D'ABORD.

Il a raison. Tirons tous à la fois sur lui.

ARLEQUIN, *criant.*

Attendez donc! attendez donc!

LARAMÉE.

Tu peux compter, mon ami, que nous ne te

ferons point languir. Tu vas paſſer comme un éclair.

ARLEQUIN.

*Fin de l'*AIR : (*Madame, en vérité, vous avez bien de la bonté*).

Meſſieurs, en vérité,
Vous avez bien de la bonté.

(*Les grivois bandent leurs fuſils. Le claquement du chien fait frémir Arlequin, qui dit encore avec vivacité*) :

Attendez, attendez!

SANS-QUARTIER.

AIR : (*Y avance, y avance*).

Allons, plus de retardement,
Tirons tous.

ARLEQUIN.

Encore un moment!

FRAPPE-D'ABORD.

Non, non.

ARLEQUIN.

Un peu de patience!

(*Dans cet endroit, Colombine qui eſt derrière Arlequin, enlève le bandeau qu'il a ſur les yeux : ce qui lui fait pouſſer un cri terrible, s'imaginant que c'eſt le coup de la mort*).

Ah!

PIERROT, *lui faiſant les cornes.*

Y avance, y avance, y avance.
Avec ton habit d'ordonnance.

COLOMBINE, *riant à gorge déployée.*

Ha, ha, ha, ha, ha.

(*Ris général*).

ARLEQUIN.

Comment! tout ceci n'eſt donc qu'un jeu?

COLOMBINE.

Oui vraiment, monſieur le nigaud. En êtes vous fâché?

ARLEQUIN.

Carogne de brandevinière! Pour quelle raiſon, dis-moi. . . . .

PIERROT.

AIR: (*Ma mère, mariez-moi*).

Arlequin, conſole-toi,
Tu ſauras la raiſon pourquoi.
Va, va, ne te plains pas tant,
Peut-être auras-tu lieu d'être content:
Va, va, ne te plains pas tant;
On nous en a fait autant.

ARLEQUIN, *à Laramée.*

Ha, ha! maître fripon! c'eſt vous qui êtes le véritable engeoleur.

LARAMÉE.

Avouez, monſieur Joli-cœur, que vous avez bien avalé le goujon.

ARLEQUIN.

Dites plutôt la cervelle de lièvre.

SCÈNE XIII & DERNIÈRE.

LES ACTEURS de la Scène précédente, LE CAVALIER anglois.

LE CAVALIER.

Je ſuis très-content, meſdames, des tours que vous avez faits à vos maris. Vous méritez toutes trois le diamant; mais comme je n'en ai qu'un, voici une montre & une tabatière de la même valeur que je partage entre vous.

(*Elles lui font chacune une profonde révérence*).

COLOMBINE.

Par cette généroſité, monſieur, vous juſtifiez bien la bonne opinion que nous avons à Paris de la nation angloiſe.

ARLEQUIN.

Ouf! Voilà qui eſt bien, ma femme, mais n'y revenez plus.

COLOMBINE, *aux grivois.*

Allons, mes amis, avant que vous quittiez vos habits de grivois, il faut ici rire, boire & danſer.

(*Ils forment une danſe guerrière au ſon du fifre*

& au bruit du tambour, après laquelle ils chantent le vaudeville ſuivant).

VAUDEVILLE.

AIR : (*De monſieur Gillier*).

Premier Couplet.

LARAMÉE.

Vous, maris, qui venez de rire,
Vous pourriez fort bien quelque jour
Eſſuyer certain petit tour,
Qu'honnêtement je ne puis dire.
Ah ! que de femmes à Paris
En font accroire,
Oh ! ouiſtanvoire !
En font accroire à leurs maris !

Second Couplet.

COLOMBINE.

La femme d'un certain notaire
Dit quelquefois à ſon époux :
Jamais aucun autre que vous,
Mon cher ami, n'a ſu me plaire.
Ah ! que de femmes, &c.

Troiſième Couplet.

PIERROT.

Quand j'allois voir dame Claudine,
Jean ſon époux lui demandoit :
Que veut Pierrot ? elle diſoit :
Il veut boire avec toi chopine.
Ah ! que de femmes, &c.

Quatrième couplet.

ARLEQUIN.

On peut, avec des bagatelles,
Attirer beaucoup de chalans.
Auteurs, mettez de faux brillans
Dans toutes vos pièces nouvelles :
Par-là, vous pourrez dans ce tems
    En faire accroire,
    Oh ! ouiſtanvoire !
En faire accroire à bien des gens.

FIN.

LA STATUE MERVEILLEUSE,

PIÈCE EN TROIS ACTES,

TIRÉE DE L'ARABE.

AVERTISSEMENT.

Cette pièce avoit été composée par les auteurs du RAPPEL DE LA FOIRE A LA VIE, *pour être donnée avec ce prologue à l'Opéra comique, dont ils espéroient le rétablissement à la foire Saint-Germain en 1719. Mais ce Spectacle demeurant supprimé, ils la firent représenter en prose par la troupe des danseurs de corde du sieur Francisque, qui, ne se voyant pas inquiétée par les comédiens, la joua à la foire S. Laurent en 1720.*

ACTEURS.

FÉRIDON, roi des génies.

ZÉYN, roi de Cachemire.

MOBAREC, vieux vizir retiré de la cour.

RÉZIA, fille de Mobarec.

ARLEQUIN, PIERROT, } confidens de Zéyn.

AMINE, ZÉLIS, } ſuivantes de la princeſſe ſœur du roi.

ZACHI, jeune Cachemirienne.

MÉROU, mère d'Anaïs.

ANAÏS, jeune Cachemirienne.

NOUR, payſanne des environs de Cachemire,

LOULOU, petite fille de la ville de Cachemire.

TROUPE D'ESCLAVES de l'un & de l'autre ſexe.

La Scène eſt dans le palais du roi de Cachemire.



LA STATUE MERVEILLEUSE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'appartement du roi de Cachemire.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZÉLIS, AMINE.

ZÉLIS.

AIR : (*Pour passer doucement la vie*).

APRÈS une guerre cruelle,
Notre roi dans cet heureux jour,
Couvert d'une gloire immortelle,
A Cachemire est de retour.

AMINE.

AIR : (*Je ne ſuis né ni roi, ni prince*).

Il eſt allé chez la princeſſe
Sa ſœur, notre aimable maîtreſſe.
Tandis que ce héros charmant
Lui conte ſes faits militaires,
Nous pouvons ici librement
Parler un peu de nos affaires.

ZÉLIS.

AIR : (*Je paſſe la nuit & le jour*).

Nous allons donc revoir enfin
Les deux confidens du monarque.
Mon Pierrot & votre Arlequin,
Qu'a pour nous épargné la parque.

AMINE.

J'aime Arlequin ſincérement.

ZÉLIS.

Et moi Pierrot bien chèrement,
Bien tendrement,
Fort conſtamment,
Et même très-fidellement.

AMINE.

AIR : (*Quand la bergère vient des champs*).

Vous riez en diſant cela;
Je vois par là (*bis*).
Que vous diſſimulez, Zélis.

ZÉLIS.

Tout au contraire,
Je ſuis ſincère,
Puiſque je ris.

AMINE.

AIR : (*Ma raiſon s'en va beau train*).

Oh ! j'entends à demi mot !
Vous avez trahi Pierrot.

ZÉLIS.

Ma fidélité
A toujours été. . . .

AMINE.

Non. Soyez moins diſcrète.
Comme moi vous avez prêté
L'oreille à la fleurette ;
Lonla,
L'oreille à la fleurette.

ZÉLIS.

AIR : (*J'en ferai la folie*).

Ha, ha ! petite coquine !
Un muguet, ſans doute,
Aura ſu, du cœur d'Amine,
Découvrir la route.

AMINE.

Un gros garçon de bonne humeur
S'offrit à moi pour ſerviteur ;
J'en fis la folie,
Ma mie,
J'en fis la folie.

ZÉLIS.

Vous n'aimez dont plus Arlequin ?

AMINE.

Pardonnez-moi; mais,

AIR: (*Les Feuillantines*).

Fille, loin de ſon amant,
Prudemment
Se fait un amuſement;
Pour ſoutenir ſon abſence
Avec plus, avec plus de patience.

ZÉLIS.

Je me ſuis auſſi amuſée, moi.

AMINE.

Je m'en doutois bien.

ZÉLIS.

AIR: (*Pour directeur dorénavant*).

Après cela, tombons d'accord
Que chez nous les abſens ont toujours tort.
Un certain brun
D'un air aſſez commun,
D'un eſprit aſſez court,
Me fait la cour;
J'ai pour ce ſot
Preſque oublié Pierrot.
Après cela, tombons d'accord
Que chez nous les abſens ont toujours tort.

AMINE.

C'eſt-à-dire que nous ne regardons plus Arlequin & Pierrot que comme deux maris.

ZÉLIS.

Juſtement.

AMINE.

Ils vont bientôt paroître.

AIR (*Laire-la, laire lan-laire*).

Régalons-les à leur retour
De cent témoignages d'amour.

ZÉLIS.

On en uſe ainſi d'ordinaire.
Laire-la, laire lan-laire,
Laire-la,
Laire lan-la.

AMINE.

J'entends du bruit. Taiſez-vous. Les voici.

SCÈNE II.

ZÉLIS, AMINE, ARLEQUIN, PIERROT; *tous deux en bottines & un fouet à la main.*

ARLEQUIN, *faiſant claquer ſon fouet.*

HOÉ! hoé! hoé!

(*A Amine*).

AIR: (*J'en ſuis bien content*).

J'accours à vous au galop.

AMINE, *à Arlequin.*

Ton retour m'enchante.

PIERROT, *à Zélis.*

Enfin vous voyez Pierrot,
La mirtanplain, lantire-larigot.

ZÉLIS.

J'en ſuis bien contente. *bis.*

ARLEQUIN.

AIR : (*Boire à ſon tirelire lir'*).

Nous avons du printems,
De l'été, de l'automne,
Paſſé tous les inſtans
Dans les bras de Bellone ;
Le dieu d'amour
Veut en ce jour
Avoir ſon tirelire lir',
Avoir ſon toureloure lour',
Avoir ſon tour.

AMINE, *à Arlequin.*

AIR : (*Dondaine, dondaine*).

Ces neuf mois m'ont duré cent ans.

ARLEQUIN.

Oh ! pour moi, j'ai trouvé le tems
De même,
De même.

ZÉLIS, *à Pierrot.*

Ah ! qu'il eſt long,
Dondon,
Lorſque l'on aime !

AMINE.

AIR : (*O Pierre ! ô Pierre*) !

Encor trois jours de guerre,
Et c'étoit fait de nous.

PIERROT.

Oh ! nous ſerions en terre !

ARLEQUIN.

Du moins nous ſerions foux.

ZÉLIS, *à Pierrot.*

O Pierre !
O Pierre !
J'étois morte ſans vous.

AMINE.

AIR : (*Allons gai*).

Ne parlons plus de peines ;
Oublions nos douleurs ;
Par d'éternelles chaînes
Lions nos tendres cœurs.

(*Tous quatre*).

Allons gai,
D'un air gai, &c.

PIERROT.

AIR : (*Un mitron de Goneſſe*).

Les gentilles pucelles !

ZÉLIS.

Elles n'aiment que vous.

AMINE.

Vous retrouvez en elles
Deux tendres tourterelles.

ARLEQUIN.

Et vous, en nous
Deux cœurs fidelles.

PIERROT.

Et vous, en nous
Deux vrais époux.

ZÉLIS.

AIR : (*Tu croyois, en aimant Colette*).

A tantôt remettons le reſte.
Je m'en vais.

PIERROT.

Encor un inſtant.

ARLEQUIN, *à Amine.*

Vous me quittez, beauté céleſte !

AMINE.

Notre princeſſe nous attend.

(*Toujours à Arlequin*).

AIR : (*Et zon, zon, zon*).

Adieu, galant chéri.

ARLEQUIN.

Adieu donc, ma poulette.

ZÉLIS, *à Pierrot.*

Adieu, beau favori.

PIERROT.

Adieu, ma tendrelette.

ARLEQUIN, *bas à Pierrot d'un air moqueur.*

Et zon, zon, zon,
Attrapons la minette.

AMINE, *bas à Zélis, s'en allant.*

Et zon, zon, zon,
Avalez le goujon.

SCÈNE III.

ARLEQUIN, PIERROT.

ARLEQUIN.

QUELLES dupes!

PIERROT.

Voilà des filles de cour bien ſimples!

AIR : (*Faire l'amour la nuit & le jour*).

Elles ne ſavent pas,
Les bonnes chambrières,
Que nous avons là-bas
Fait aux brandevinières
L'amour
La nuit & le jour.

ARLEQUIN.

AIR : (*Pour faire honneur à la noce*).

Tandis que loin de nos belles
Nous paſſions fort bien notre tems,
Ici ces deux pauvres enfans
Nous étoient ſottement fidelles,

(*Ensemble*).

Tandis que loin de nos belles
Nous passions fort bien notre tems.

PIERROT.

Paix, paix, voilà le roi qui vient.

SCÈNE IV.

LE ROI, ARLEQUIN, PIERROT.

LE ROI, *à Pierrot.*

AIR : (*Quand on a prononcé ce malheureux oui*).

Tu connois Mobarec, que le feu roi mon père,
Avoit de ses secrets fait le dépositaire;
Et qui s'est de ma cour banni depuis dix ans.
Va trouver ce vizir. Dis lui que je l'attends.

(*Pierrot sort*).

SCÈNE V.

LE ROI, ARLEQUIN.

LE ROI.

AIR : (*La ceinture*).

Mobarec enfin m'apprendra
Si mes songes sont des mystères,
Ou s'ils sont vains.

ARLEQUIN.

Il vous dira
Que tous songes sont des chimères.

AIR : (*Va-t-en voir s'ils viennent, Jean*).

Souvent un rêve obligeant,
Lorſque je ſommeille,
Remplit mes poches d'argent;
Mais quand je m'éveille,
Va-t-en voir s'ils viennent,
Jean,
Va-t-en voir s'ils viennent.

AIR : (*Lampons, lampons*).

Quelquefois dans un repas, (*bis*).
Un ſonge conduit mes pas. (*bis*).
Veux-je prendre la bouteille?
Auſſi-tôt je me réveille; . . . . . .

(*Il change d'air*).

AIR : (*Et lonlanla, la bouteille s'en va*).

Et lonlanla,
La bouteille, la bouteille,
Et lonlanla,
La bouteille s'en va.
Et lonlanla,
La bouteille, la bouteille,
Et lonlanla,
La bouteille s'en va.

LE ROI.

AIR : (*Je ne ſuis né ni roi, ni prince*).

Mon cher, je ſais bien que les ſonges
Pour la plupart ſont des menſonges;
Mais pour les ſonges que j'ai faits,
N'en déplaiſe à ta défiance,
Je les crois des avis ſecrets
D'une céleſte intelligence.

ARLEQUIN.

AIR : (*Je reviendrai demain au ſoir*).

Il eſt bien vrai que le dernier
Eſt aſſez ſingulier (*bis*);
Mais j'en reviendrai toujours-là :
Chanſons que tout cela (*bis*).

Vous l'allez voir. Voici le vieux vizir.

SCÈNE VI.

LE ROI, ARLEQUIN, MOBAREC.

MOBAREC, *ſe proſternant.*

AIR : (*Ne m'entendez-vous pas*)?

QUE de proſpérités
Le ciel comble mon maître.
Daignez faire connoître,
Seigneur, vos volontés.

LE ROI.

Mobarec, écoutez.

AIR : (*L'autre nuit j'apperçus en ſonge*).

Une nuit j'apperçus en ſonge
Un grand & terrible vieillard,
Qui me dit, tenant un poignard :
Il faut que dans ton ſein je plonge. . . . .
Je m'écrie, arrêtant ſon bras :
Pourquoi voulez-vous mon trépas ?

ARLEQUIN.

Voilà le commencement du branle.

LE ROI.

AIR : (*Bouchez, Naïades, vos fontaines*).

Que fais-tú, dit-il, ſur la terre?
Quoi, pendant qu'une affreuſe guerre
Déſole tes triſtes états,
Ton cœur aux plaiſirs s'abandonne!
Léve-toi. Cherche les combats.
Rends-toi digne de ta couronne.

ARLEQUIN.

Nous avons auſſi-tôt quitté la moleſſe.

LE ROI.

AIR : (*Voulez-vous ſavoir qui des deux*).

Ce ſonge a produit ſon effet.
Vous avez ſû ce que j'ai fait.
Après trois ſanglantes batailles,
Je vois mes ennemis défaits.

ARLEQUIN.

Nous avons réduit ces canailles,
A venir demander la paix.

LE ROI.

AIR : (*Je ne veux point troubler votre ignorance*).

De tems en tems j'ai revu le fantôme
De ce vieillard, qui m'a toujours prédit
Que je rendrois le calme à mon royaume.
En dernier lieu voici ce qu'il m'a dit :

ARLEQUIN.

C'eſt de quoi il s'agit.

LE ROI.

AIR : (*Le démon malicieux & fin*).

Cher Zéyn, adieu. Je te promets
Un tréſor qu'enferme ton palais.
De l'endroit qui cache ces richeſſes
C'eſt Mobarec qui te garde la clé.
Répondez, vizir. Dans ces promeſſes
Se trouve-t-il quelque réalité ?

MOBAREC.

AIR : (*Quand le péril eſt agréable*).

Par de frivoles rêveries,
Seigneur, vous n'êtes point déçu.
Le vieillard que vous avez vu
Eſt le roi des génies.

ARLEQUIN, *étonné.*

Comment diable!

LE ROI, *à Mobarec.*

AIR : (*Voulez-vous ſavoir qui des deux*).

Que dites-vous ?

MOBAREC.

C'eſt Féridon.

ARLEQUIN, *au Roi.*

Ma foi, vous aviez bien raiſon.

MOBAREC.

C'eſt lui dont l'ame libérale
De préſens combla le feu roi,
Qui les a mis dans une ſalle,
Qu'il n'a découverte qu'à moi.

AIR : (*Du Cap de Bonne-eſpérance*).

Mais, en mourant, votre père
Près de ſon lit m'appela :
Fais, me dit-il, un myſtère
A mon fils de tout cela.
Quand il ſera tems qu'il ſache
Ce grand ſecret qu'on lui cache,
Il en doit être une nuit
Par Féridon même inſtruit.

LE ROI.

AIR : (*Amis, ſans regretter Paris*).

Dans quel endroit eſt ce tréſor ?

MOBAREC, *montrant du doigt.*

C'eſt ſous cette peinture.
Je vais avec cette clé d'or
En faire l'ouverture.

ARLEQUIN, *à part.*

AIR : (*Allons gai*).

Le magot du bonhomme
Me donne des déſirs.
Tirons-en quelque ſomme,
Pour nos menus plaiſirs.
Allons gai,
D'un air gai,

(*Mobarec met la clé dans la gueule d'un dragon peint ſur le lambris, qui s'ouvre, & laiſſe voir une ſalle ſuperbe, où ſont ſix ſtatues de diamant ſur des piédeſtaux d'or. On voit au bas des vaſes de porphire remplis, les uns de perles & de diamans, & les autres de pièces d'or. On voit auſſi dans le fond un piédeſtal ſans ſtatue, d'où pend une pièce de ſatin blanc ſur laquelle ſont écrits quatre vers*).

ARLEQUIN.

Ventrebleu! que de richeſſes!

AIR : (*Non, non, il n'eſt point de ſi joli nom*).

Voici bien des drôleries!

MOBAREC, *au roi.*

Ici l'or eſt à foiſon;
Mais toutes ces pierreries
Sont hors de comparaiſon.

ARLEQUIN.

Non, non,
Il n'eſt point de ſi joli don
Que celui du roi des génies;
Non, non,
Il n'eſt point de plus joli don
Que celui de Féridon.

(*Il obſerve le roi & Mobarec; & prend ſi bien ſon tems, qu'il vole des pièces d'or & des pierreries, ſans qu'ils s'en apperçoivent*).

LE ROI,

LE ROI, *jetant les yeux sur les ſtatues.*

AIR : (*Tu croyois, en aimant Colette*).

Juſte ciel ! toutes ces figures
Sont de diamans, de rubis !
Des perles forment leurs coiffures !

MOBAREC.

Ce ſont des ouvrages ſans prix.

LE ROI, *appercevant la pièce de ſatin.*

Que vois-je ſur ce piédeſtal ? C'eſt une inſcription. Liſons.

(*Il lit*).

AIR : (*Quel plaiſir de voir Claudine*).

Ce qui charme ici ta vue,
Curieux, ne vaut pas tant,
Que la ſeptième ſtatue,
Que ce piédeſtal attend.

AIR : (*On n'aime point dans nos forêts*).

Quoi donc ? on en pourroit encor
Trouver une plus précieuſe !
Je veux augmenter mon tréſor
De cette pièce merveilleuſe.
Cher vizir, il faut ſans tarder
A Féridon la demander.

MOBAREC.

AIR : (*Je ne ſuis pas ſi diable*).

Quelle funeſte envie !
Il ne faut pas, ſeigneur,
Prévenir le génie,
De crainte de malheur.

Qui demande le bleſſe;
Et jamais le feu roi
N'eut cette hardieſſe!

LE ROI.

Je l'aurai, moi.

MOBAREC.

AIR : (*Menuet de M. Grandval*).

Défiez-vous de ce fantaſque.
Votre deſſein me fait trembler.

ARLEQUIN.

Ce brutal fera quelque fraſque.

LE ROI.

N'importe. Je veux lui parler.

MOBAREC.

AIR : (*Quand le péril eſt agréable*).

Hé bien, il faut vous ſatisfaire.
Seigneur, je vais le conjurer.
Hélas! puiſſe-t-il ſe montrer
A nos yeux ſans colère!

ARLEQUIN, *ſur le ton du dernier vers, faiſant quelques pas pour s'en aller.*

Je vais vous laiſſer faire.

LE ROI, *le rétenant.*

AIR : (*Quand je tiens de ce jus d'Octobre*).

Comment? Arlequin m'abandonne!

ARLEQUIN.

De moi vous vous paſſerez bien.

LE ROI.

Demeure ici. Je te l'ordonne.

ARLEQUIN.

Je meurs de peur.

LE ROI.

Vas, ne crains rien.

MOBAREC.

Appelons le génie.

AIR : (*Le fameux Diogène*).

S'il nous eſt favorable,
D'un homme très-aimable
La figure il prendra.

ARLEQUIN.

Et s'il n'eſt pas traitable ?

MOBAREC.

En dragon formidable
Il nous apparoîtra.

ARLEQUIN, *tremblant.*

Ahi! ahi! ahi!

MOBAREC, *après avoir rêvé.*

AIR : (*Folies d'Eſpagne*).

Mais attendez.... Quand même le génie
Plein de fureur s'offriroit devant nous,
Je me ſouviens d'une cérémonie,
Qui nous pourra préſerver de ſes coups.

ARLEQUIN.

A la bonne heure.

MOBAREC.

AIR : (*Joconde*).

D'un cercle ici je vais tracer
La ronde quadrature.
Nous n'aurons qu'à nous y placer.

ARLEQUIN.

La place eſt-elle ſûre ?

MOBAREC.

J'en réponds. On ne riſque rien,
A moins que l'on n'en ſorte.

ARLEQUIN.

Pour moi ſi j'en ſors, je veux bien
Que le diable m'emporte.

MOBAREC.

Faiſons la conjuration.....

(*Il trace ſur la terre avec de la craie un grand cercle, dans lequel il ſe met avec le roi & Arlequin. Il fait enſuite des contorſions de cabaliſte, & marmotte quelques mots extraordinaires. Auſſi-tôt la terre tremble, on entend un grand hurlement, on voit des éclairs qui ſont ſuivis d'un terrible coup de tonnerre.*

ARLEQUIN, *ſaiſi de frayeur.*

Hoïmé!

AIR : (*Les Trembleurs*).

Ah ! quel bruit épouvantable !
Quel hurlement effroyable !
C'eſt fait de moi miſérable !

MOBAREC, *à Arlequin.*

Ne vous alarmez point tant.

ARLEQUIN.

Du dragon je crains la ſerre.

MOBAREC.

Non. Je vois à ce tonnerre,
A ce tremblement de terre
Que le génie eſt content.

SCÈNE VII.

LE ROI, MOBAREC, ARLEQUIN, FÉRIDON, *ſous la figure d'un bel homme, une couronne ſur la tête, deſcendant des airs ſur un griffon.*

ARLEQUIN.

AIR : (*A la façon de Barbari*).

Le voilà ! Je n'ai plus de peur ;
Car il a l'air affable.
Qui l'auroit cru de bonne humeur,
Après ce bruit de diable ?

(*Au génie*).

Vous faites bien, beau Féridon,
La faridondaine, la faridondon,
De ne point arriver ici,
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

LE ROI, *à Féridon.*

AIR : (*Quand le péril est agréable*).

Daignez, ô souverain génie !
Protéger Zéyn aujourd'hui,
Comme vous protégiez celui
Dont il reçut la vie.

ARLEQUIN.

On vous parle honnêtement, comme vous voyez. Ne vous fâchez point.

FÉRIDON.

AIR : (*Mon père, je viens devant vous*).

Mon fils, c'est moi qui tant de fois
T'apparus courbé de vieillesse.
J'aimois ton père, tu le vois.
Je sens pour toi même tendresse.
Je suis tout prêt à t'accorder
Ce que tu veux me demander.

ARLEQUIN.

La bonne pâte de génie !

LE ROI.

AIR : (*Réveillez-vous, belle endormie*).

J'attends la ſeptième ſtatue
De votre cœur tout généreux.

FÉRIDON.

Tu l'auras bientôt obtenue,
Tu n'as qu'à répondre à mes vœux.

LE ROI.

AIR : (*Si dans le mal qui me poſsède*).

Parlez, ſeigneur. Je vous écoute.

FÉRIDON.

Pour le don que je te promets,
Amène-moi dans mon palais,
Dont Mobarec connoît la route ;
Une mortelle en qui je veux
De quoi faire un époux heureux.

ARLEQUIN.

Comment vous la faut-il donc?

FÉRIDON.

AIR : (*Je ne ſuis né ni roi, ni prince*).

Je cherche une fille bien-née,
Qui paſſe ſa vingtième année :
Qui ſoit chaſte, & qui n'ait jamais
Souhaité de ceſſer de l'être.

ARLEQUIN.

Mais comment ſavoir ſi.....

FÉRIDON.

Je vais
Vous enſeigner à la connoître.

ARLEQUIN.

Cela doit être curieux.

FÉRIDON, *au roi, lui donnant un miroir.*

Vous n'avez qu'à présenter ce miroir à une fille.

AIR : (*Nous autres bons villageois*).

Vous pourrez compter d'avoir
Cette rare & chaste fillette,
Quand la glace du miroir
Se conservera pure & nette ;
Si sage elle n'a pas été,
Ou de fait ou de volonté,
Si-tôt qu'elle en approchera,
Le miroir se ternira.

ARLEQUIN, *sur le ton du dernier vers.*

Ce que souvent on verra.

FÉRIDON.

AIR : (*Comme un Coucou que l'amour presse*).

Il faut de plus qu'elle soit belle,
Et toi si maître de ton cœur,
Que tu n'y laisses point pour elle
Entrer une amoureuse ardeur.

ARLEQUIN.

Voilà bien des affaires.

FÉRIDON.

AIR : (*Quand on a prononcé ce malheureux oui*).

Il ne s'agit donc plus ici que d'une chose ;
De jurer d'accomplir ce que je te propose.

Mais ſois de bonne foi.

LE ROI, *levant la main.*

Je vous en fais ſerment.

FÉRIDON.

Je le connoîtrai bien.

ARLEQUIN, *à part.*

Il deviendra normand.

FÉRIDON.

AIR : (*Les fanatiques que je crains*).

Songe à garder avec honneur
Le ſerment qui te lie.
Sois certain de ton bonheur,
Si tu ſers mon envie;
Mais ſi tu n'es qu'un trompeur,
Je t'ôterai la vie.

(*Il remonte ſur ſon griffon, & diſparoît*).

SCÈNE VIII.

LE ROI, MOBAREC, ARLEQUIN,

ARLEQUIN, *branlant la tête.*

AIR : (*Vous qui vous moquez par vos ris.*).

Ce génie a de vilains rats.

MOBAREC, *au roi.*

Vous venez de l'entendre.
Il eſt de dangereux appas :
Jeuneſſe a le cœur tendre.

LE ROI.

Vizir, ne vous alarmez pas;
Je ſaurai m'en défendre.

ARLEQUIN.

Ce n'eſt pas là le plus difficile.

LE ROI.

AIR : (*Robin, turelure lure*).

Je vais donc bientôt avoir
La merveilleuſe figure,
Par ce magique miroir.

ARLEQUIN.

Turelure !

LE ROI.

Je l'obtiendrai, je t'aſſure.

ARLEQUIN.

Robin, turelure lure.

MOBAREC.

J'approuve ſa défiance.

AIR : (*Et lonlanla, ce n'eſt pas là*).

Où trouver dans fillette nubile
Ce phénix de chaſteté ?
Aujourd'hui cela n'eſt pas facile.

LE ROI.

J'en vois la difficulté ;
Mais dans ma cour j'en puis découvrir une.

ARLEQUIN.

Et lonlanla,
Ce n'eſt pas là
Qu'on trouve cela.
Cependant tentez fortune.

Fin du premier acte.



ACTE II.

Le théâtre repréſente les dehors du palais.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARLEQUIN, *ſeul.*

(*Il arrive en battant du tambour, & dit enſuite à haute voix*) :

MILLE ſequins d'or à gagner. Fille rare à trouver.

AIR : (*Je reviendrai demain au ſoir*).

Mille ſequins on donnera
A qui l'aménera. (*bis*).
Petits & grands, écoutez-moi,
C'eſt de la part du roi. (*bis*).

AIR : (*Joconde*).

Sa majeſté fait à ſavoir
Qu'il lui faut une fille
Qui du moins vingt ans puiſſe avoir :
Qui ſoit toute gentille :
Dont la vertu n'ait point gauchi ;
Fillette brune ou blonde,
Qui n'ait pas encore réfléchi
Sur les choſes du monde.

(*Il donne encore trois ou quatre coups ſur ſon tambour*).

SCÈNE II.

ARLEQUIN, PIERROT, *portant une petite échelle & des affiches.*

ARLEQUIN.

AIR : (*Perroquet mignon*).

PIERROT, te voilà!
Eh, que tiens tu là?
Où vas-tu donc comme cela
Avec ton échelle?

PIERROT.

Je vais chercher,
Afficher,
Dénicher
Cette ſage femelle
Qu'il faut pour le roi.
J'ai ce bel emploi.

ARLEQUIN.

Tu affiches les filles, & moi je les tambourine.

PIERROT.

Oh! vraiment, ce n'eſt pas tout. Le roi veut que nous éprouvions nous-mêmes les belles qui vont venir ici. Tiens. Voilà le miroir qu'il m'a donné.

(*Il tire le miroir de ſa poche, & le donne à Arlequin*).

ARLEQUIN.

Apparemment qu'il s'eſt laſſé de faire des œuvres.

PIERROT.

Pardonnez-moi.

AIR : (*Adieu paniers*).

Juſqu'aux ſervantes des ſoubrettes,
Il a fait mirer tour-à-tour
Toutes les filles de ſa cour :
Adieu paniers, vendanges ſont faites.

ARLEQUIN.

AIR : (*O reguingué, ô lonlanla*).

Oh ! ma foi, je lui diſois bien
Qu'à la cour il ne tenoit rien,
O reguingué, ô lonlanla.

(*Regardant le miroir, & l'eſſuyant*).

Mais comment ! voilà ſur la glace
Plus d'un bon grand pouce de craſſe.

PIERROT.

Nous ſerons peut être plus chanceux que le roi.

ARLEQUIN.

Je n'en crois rien. Où diable le génie veut-il qu'on lui prenne des filles comme il les demande ?

PIERROT.

Il eſt vrai qu'elles ſont un peu clair-ſemées.

ARLEQUIN.

AIR : (*Sois complaiſant, affable, débonnaire*).

Si Féridon ſe relâchoit ſur l'âge,
Cela pourroit nous donner du courage ;
Mais
A vingt ans & davantage
Nous n'en trouverons jamais.

PIERROT.

AIR : (*Pour faire honneur à la noce*).

Il faut pourtant faire en ſorte
D'en trouver.

ARLEQUIN.

C'eſt perdre le tems.
Une fillette de vingt ans
A l'haleine diablement forte.

PIERROT.

Il faut pourtant faire en ſorte...

ARLEQUIN.

Nous allons perdre notre tems.

PIERROT.

Tant pis. Mille ſequins d'or ſont bons à gagner.

ARLEQUIN.

AIR : (*Comme un coucou que l'amour preſſe*).

Oui ; mais la choſe eſt caſuelle,
Il vaudroit beaucoup mieux avoir
Un ſou-marqué pour chaque belle
Qui ſaliroit notre miroir.

PIERROT.

Cela eſt vrai; mais il n'y a point à choiſir. Paix, paix. Voilà une aimable enfant qui vient à nous.

SCÈNE III.

ARLEQUIN, PIERROT, ZACHI.

ARLEQUIN.

AIR: (*Ma belle diguedon*).

A la Cour qui vous amène,
Belle digue, digue, diguedon, dondaine?

ZACHI.

J'y viens pour avoir le riche don.

PIERROT.

Ma belle digue, digue, ma belle diguedon.

ARLEQUIN.

Avez-vous votre vingtaine,
Belle digue, digue, diguedon, dondaine?

PIERROT.

Et le reſte?

ZACHI.

AIR: (*Lonlanla, deriretté*).

Allez. J'ai tout ce qu'il me faut.

PIERROT.

C'eſt ce que nous verrons bientôt,
Lonlanla, deriretté.

ARLEQUIN.

Voyez-vous dans ce miroir ci,
Lonlanla, deriri.

ZACHI.

AIR : (*Quel plaisir de voir Claudine*).

C'eſt aſſez me faire entendre
Qu'il me manque des appas.

PIERROT.

Vous en avez à revendre.

ARLEQUIN.

Nous ne nous entendons pas.

ZACHI.

Expliquez vous.

ARLEQUIN.

AIR : (*La curioſité*).

Vous avez au-delà du degré qu'on ſouhaite
La beauté ;
Mais il faut encor une vertu parfaite,
La rareté !
Sans quoi, de vous mirer n'ayez point, ma poulette,
La curioſité.

ZACHI.

Pourquoi donc ?

ARLEQUIN.

AIR : (*Quand le péril eſt agréable*).

Notre miroir a la puiſſance
De peindre le mal & le bien.
Prenez-le, ſi vous n'avez rien
Sur votre conſcience.

ZACHI,

ZACHI, *prenant le miroir.*

Donnez le moi.

PIERROT.

Prenez y garde, au moins.

AIR : (*Ahi, ahi, ahi, Jeanette*).

Sur la chofe de l'honneur
La glace eft fort indifcrète.

ZACHI, *prenant le miroir.*

Vous ne me ferez point peur;
J'ai la confcience nette.

(*Elle fe regarde dans le miroir, & il fe ternit* (*)).

ARLEQUIN, *d'un air moqueur.*

Ahi, ahi, ahi!

PIERROT.

Ahi, ahi, ahi, brunette!

ARLEQUIN.

Brunette, ahi, ahi!

ZACHI.

AIR : (*Les Feuillantines*).

O dieux! le vilain miroir!
Qu'il eft noir!
Comment pourroit-on s'y voir?

PIERROT.

Ah! friponne que vous êtes,
On vous a, on vous a conté fleurettes!

(*) Le miroir eft fait de façon, qu'en appuyant le doigt fur de petits boutons qui font autour de la bordure, la glace paroît plus ou moins ternie.

ZACHI.

AIR: (*Ma raiſon s'en va beau train*).

Taiſez-vous, mauvais railleurs.

ARLEQUIN.

Cherchez vos dupes ailleurs.
Nous avons bien vu
Que vous avez eu
Quelque gaillarde image ;
Et qu'il eſt dans votre vertu
Entré de l'alliage,
Lonla,
Entré de l alliage.

ZACHI, *s'en allant.*

Vous êtes deux inſolens. Adieu.

SCÈNE IV.

ARLEQUIN, PIERROT.

ARLEQUIN, *riant.*

HA, ha, ha! Et d'une.

PIERROT.

Oh! Je n'ai pas bonne opinion de ces filles qui viennent ſe préſenter d'elles-mêmes : mais je ſais bien où il y en a une, dont je répondrois.

ARLEQUIN.

Le bon répondant!

PIERROT.

AIR : (*O reguingué, ô lonlanla*).

En ce tendron l'on trouvera
Beauté, ſageſſe & cétera.
C'eſt une fille d'opéra.

ARLEQUIN.

Fi donc !

PIERROT.

Pourquoi cette grimace ?

ARLEQUIN.

Tu veux donc voir péter la glace ?

PIERROT.

AIR : (*Banniſſons d'ici l'humeur noire*).

Oh ! ce n'eſt pas tout ainſi comme.

ARLEQUIN.

Mon ami, tu n'y penſes pas.

PIERROT.

Elle n'aime point du tout l'homme ;
Elle n'aime que ſes ducats.

ARLEQUIN.

Vas te promener avec tes belles connoiſſances.

PIERROT.

Je vais continuer d'afficher. Juſqu'au revoir.

SCÈNE V.

ARLEQUIN, *seul.*

AIR : (*Tes beaux yeux, ma Nicole*).

PARBLEU ! j'en connois une
Qui pourroit bien... Mais non.
C'est une belle brune,
Dont l'œil est trop fripon.
Elle souffre sans honte
Qu'on lorgne ses attraits ;
Elle aura sur son compte
Du moins quelques souhaits.

SCÈNE VI.

ARLEQUIN, AMINE.

AMINE.

AIR : (*Si dans le mal qui me possède*).

VRAIMENT, je te trouve admirable
De ne pas t'adresser à moi,
Tandis que de la part du roi
Tu cherches une fille aimable.

ARLEQUIN.

Vous ignorez apparemment
Les circonstances.

AMINE.

Non vraiment.

ARLEQUIN.

On demande une belle fille de vingt ans passés

AMINE.

AIR : (*Lanturlu*).

Hé bien, c'est mon âge;
Et pour des appas,
Je crois qu'en partage...

ARLEQUIN.

Vous n'en manquez pas :
Mais on la veut sage.

AMINE.

N'ai-je pas de la vertu ?

ARLEQUIN.

Lanturlu, lanturlu, lanturlu.

AMINE.

AIR : (*Pour le mariage, bon*).

Quoi ? tu pourrois soupçonner
La vertu de ta maîtresse !

ARLEQUIN.

Parlons sans nous chicaner.
Vous avez de la sagesse
Pour le nécessaire,
Bon ;
Mais pour notre affaire,
Non.

AMINE.

AIR: (*Le fameux Diogène*).

Ah ! quel terrible outrage !

ARLEQUIN.

Oh ! point tant de tapage:

(*Lui montrant le miroir*).

Voyez-vous ce miroir ?
La moindre peccadille
Qu'a commiſe une fille,
S'y fait appercevoir.

AMINE.

Quel conte !

ARLEQUIN.

Je vous dis la vérité.

AIR: (*Eſt-ce ainſi qu'on prend les belles*).

On fait mirer les pucelles
Dans la glace que voilà ;
Elle ſe noircit pour celles
Qu'un deſir fripon brûla.
C'eſt ainſi qu'on prend les belles,
Lonlanla,
O gué, lonla.

AMINE.

AIR: (*Vraiment, ma commère voire*).

Le deſir en eſt auſſi ?

ARLEQUIN.

Oui-dà, ma commère, oui.

AMINE.

Et la glace devient noire ?

ARLEQUIN.

Vraiment, ma commère, voire,
Vraiment, ma commère, oui.

AMINE.

Je ſuis curieuſe d'éprouver cela.

AIR : (*Tatalerire*).

Sans balancer, je m'y haſarde.

ARLEQUIN.

Vous avez l'air bien réſolu.

AMINE.

Donne le moi.

ARLEQUIN.

Prenez y garde.

AMINE.

Donne donc.

(*Elle lui arrache le miroir, & elle le ſait ternir en s'y regardant*).

ARLEQUIN, *riant.*

Vous l'avez voulu.

AMINE.

Hé bien, par-là que veux tu dire ?

ARLEQUIN, *riant toujours.*

Tatalerí, talaleri, talalerire.

AMINE.

AIR: (*J'ai ſouvent fait réſonner ma muſette*).

Ce que t'apprend cette glace badine,
Te doit cauſer un plaiſir infini :
Qu'aurois-tu dit du cœur de ton Amine,
Si le miroir ne s'étoit pas terni ?

ARLEQUIN.

AIR: (*Jardinier, ne vois tu pas*)?

Mais je crains que votre honneur
N'ait reçu quelque entorſe.
Ventrebleu ! quelle noirceur !

AMINE.

Vois par-là de mon ardeur
La force, la force, la force.

ARLEQUIN, *hochant la tête.*

Je veux bien vous croire; mais...

AMINE.

Mais quoi?

ARLEQUIN.

Mais vous n'êtes pas la fille que nous demandons.

AIR: (*Laire la, laire lan laire*).

Il nous faudroit une beauté,
Qui n'eût jamais rien ſouhaité.

AMINE, *s'en allant.*

Exprès on vous en fera faire.
Laire la, laire lan laire,
Laire la,
Laire lan-la.

SCÈNE VII.

ARLEQUIN, *seul.*

VOILA un miroir bien chatouilleux sur l'honneur des filles?

AIR : (*Tu croyois, en aimant Colette*).

Mais morbleu ! cela m'embarrasse :
On ne peut avec netteté
Bien discerner sur cette glace
L'effet d'avec la volonté.

SCÈNE VIII.

ARLEQUIN, MÉROU, ANAÏS,

ARLEQUIN.

AIR : (*Tambonneau est bon garçon*).

BONNE-MÈRE, dites-moi
Où vous menez cette brune.

MÉROU.

Je la conduis chez le roi,
Pour lui faire sa fortune.
Ma fille a des qualités
Qui méritent ses bontés.

ARLEQUIN.

AIR: (*Quand le péril est agréable*).

Elle eſt, ma foi, des plus gentilles.
Je vais voir ſi c'eſt notre fait.

MÉROU.

Pourquoi donc vous ?

ARLEQUIN.

Le roi m'a fait
Son eſſayeur de filles.

MÉROU.

Que dites vous?

ARLEQUIN.

Il s'en rapporte au témoignage que je lui rends de leur vertu. Mais ne vous y trompez pas.

AIR: (*Banniſſons d'ici l'humeur noire*).

Il veut une fille ſi pure,
Que ſon cœur n'ait jamais ſenti
D'amour la moindre égratignure.
Sur ce, prenez votre parti.

ANAÏS.

AIR: (*Aſſis ſur l'herbette*).

Mon ame peu tendre,
Juſques à ce jour,
A ſu ſe défendre
Des traits de l'amour.

MÉROU.

C'eſt ce que ſa mère
Peut vous confirmer.
Ma fille ſait plaire,
Sans ſavoir aimer.

ARLEQUIN, *à Anaïs, lui montrant le miroir.*

Voyons.

AIR: (*Quand je tiens de ce jus d'octobre*).

Avec cette pierre de touche,
Je vais connoître en ce moment
Si votre cœur & votre bouche
Ne parlent pas différemment.

MÉROU.

Qu'eſt-ce que c'eſt que cela?

ARLEQUIN.

C'eſt une glace enchantée, qui découvre la conduite de toute fille qui s'y regarde.

MÉROU.

Comment donc?

ARLEQUIN.

AIR: (*Vous m'entendez bien*).

Quand le miroir ne noircit point,
La fille eſt ſage de tout point;
Mais ſi l'on n'y voit goute,

MÉROU.

Hé bien?

ARLEQUIN.

La belle aura ſans doute....
Vous m'entendez bien.

MÉROU.

AIR : (*J'avois juré de n'aimer de ma vie*).

Pour Anaïs, elle craint peu l'épreuve ;
La pauvre enfant, hélas ! eſt toute neuve.

ARLEQUIN.

AIR : (*Que n'aimez-vous, cœurs inſenſibles*).

Nous l'allons voir
Dans cette glace,
Nous l'allons voir
Dans ce miroir.

MÉROU.

Vertu tient de ſon cœur toute la place :
En vain ſe promet-on de l'émouvoir.

ARLEQUIN.

Nous l'allons voir
Dans cette glace,
Nous l'allons voir
Dans ce miroir.

MÉROU.

Elle ne dément point ſa race,
Elle n'aime que ſon devoir.

ARLEQUIN.

Nous l'allons voir
Dans cette glace,
Nous l'allons voir
Dans ce miroir.

MÉROU, *à sa fille.*

AIR : (*Ton relon, ton, ton*).

Avancez donc.

ARLEQUIN, *à Anaïs.*

Allons, belle inhumaine,
De ce miroir approchez le menton.

ANAÏS.

(*Elle se regarde, le miroir se ternit & elle dit à Arlequin*) :

Vous moquez-vous ? que la glace est vilaine !

ARLEQUIN.

Votre vertu jette un fort beau coton.
Ton relon, ton, ton.
Tontaine,
La tontaine.
Ton relon, ton, ton,
Tontaine,
La tonton.

MÉROU, *en colère.*

AIR : (*Le fameux Diogène*).

Voyez quelle insolence !

ANAÏS.

Frottons le d'importance.

ARLEQUIN.

Est-ce ma faute, à moi ?

ANAÏS.

Il faut que je fracasse
Cette maudite glace.

ARLEQUIN.

Songez qu'elle eſt au roi.

ANAÏS.

AIR : (*Flon, flon*).

Il eſt bon qu'on t'apprenne
A vivre, gros butor.

Lui donnant un ſoufflet.

Tiens. Voilà pour ta peine.

ARLEQUIN.

Tirez, demi-caſtor.

Les chaſſant à coup de batte.

Flon, flon,
Larira, dondaine,
Flon, flon,
Larira, dondon.

SCÈNE IX.

ARLEQUIN, PIERROT.

PIERROT.

AIR : (*Belle brune, belle brune*).

VENTREBILLE!
Ventrebille!
Comme tu donnes, l'ami,
Sur la mère & ſur la fille!
Ventrebille!
Ventrebille!

ARLEQUIN.

*Fin de l'*AIR: (*J'en connois bien d'autres*).

Tu les connois donc ?

PIERROT.

J'en connois bien d'autres
De cette façon.

SCÈNE X.

ARLEQUIN, PIERROT, AMINE, NOUR, *bergère*.

AMINE.

De la joie! De la joie!

AIR: (*La jeune Abbesse de ce lieu*).

J'ai trouvé notre vrai balot
Dans cette fille de village.
Elle attrapera le gros lot.

PIERROT.

Elle a la mine d'être sage.

ARLEQUIN.

Il est vrai ; mais la fille, dit-on,
Est plus trompeuse qu'un melon.

AMINE.

Exceptez-en les filles de village.

AIR: (*Bergères de Maintenon*).

C'eſt dans ces lieux que règne l'innocence.

ARLEQUIN.

Je n'en crois rien.

AMINE.

D'où vient?

ARLEQUIN.

Quelle apparence?

Le dieu d'amour y fait ſa réſidence.

PIERROT.

Oui.

AIR: (*Ouvrez-moi la porte, madame Nanon*).

Aux lieux ſolitaires,
Ce petit mâdré,
Avec les bergères
Eſt toujours fourré.

NOUR.

AIR: (*Gardons nos moutons*).

Je fuis l'entretien des garçons;
Je ſuis toujours ſeulette
Aſſiſe à l'ombre des buiſſons,
Diſant la chanſonnette:
Gardons nos moutons,
Lirette, liron,
Liron, liré, lirette.

PIERROT.

AIR: (*Ma mere, mariez-moi*).

Ne croyez pas nous duper;
On ne ſauroit nous tromper.

Nous

Nous avons un inſtrument
Qui nous met au fait du comportement ;
Nous avons un inſtrument
Qui nous fait voir quand on ment.

NOUR, *étonnée.*

Oui-dà ?

AMINE.

Oui, vraiment.

ARLEQUIN, *lui montrant le miroir.*

Voici l'inſtrument en queſtion.

AIR : (*Ho ho! Ha ha! Et pourquoi donc*) ?

Mieux que par vos diſcours,
Par lui nous apprendrons
Si vous avez toujours
Bien gardé vos moutons.

NOUR.

Ho ho ! Ha ha !
Et pourquoi donc ? Comment cela ?

PIERROT.

AIR : (*Mirlababibobette*).

N'euſſiez-vous ſur votre vertu,
Mirlababibobette ;
Qu'un fétu,
La glace, qui d'abord eſt nette,
Mirlababi, ſarlababo, mirlababibobette,
Mirlababorita,
Se ternira.

NOUR, *héſitant.*

Mais.......

ARLEQUIN.

Mais examinez-vous bien. Il ne ſera plus tems de s'en dédire après l'épreuve.

AMINE, *à Nour.*

AIR : (*Bonſoir, la compagnie*).

Oh dame ! c'eſt à vous de voir
S'il vous convient, ma mie
De regarder dans ce miroir.

NOUR, *faiſant la révérence, & s'en allant.*

Bonſoir, la compagnie,
Bonſoir,
Bonſoir, la compagnie.

(*Arlequin, Pierrot & Amine ſe mettent à rire de toutes leurs forces*).

SCÈNE XI.

ARLEQUIN, PIERROT, AMINE.

ARLEQUIN, *à Amine.*

AIR : (*Je ne ſuis pas aſſez beau, ho ho*).

C'EST donc là notre ballot ?
Ho, ho !

PIERROT.

Elle a peur de ſon haleine.

AMINE, *s'en allant.*

Mes enfans, juſqu'à tantôt.

PIERROT.

Ho, ho!
Notre quête ſera vaine.

ARLEQUIN.

Oui, Pierrot,
Dans cette maudite graine,
Nous aurons bien de la peine
A trouver ce qu'il nous faut.

(*Tous deux*).

Ho, ho, ho!
A trouver ce qu'il nous faut.

SCÈNE XII.

ARLEQUIN, PIERROT, LOULOU.

PIERROT, *à Arlequin*.

AIR: (*Qu'on apporte bouteille*).

QUE veut cette jeuneſſe?

LOULOU.

Mes amis, dites-moi,
A qui faut il que je m'adreſſe
Pour avoir le préſent du roi?

PIERROT.

AIR: (*Les filles de Nanterre*).

C'eſt à nous, ma poulette.

(*A Arlequin*).

Arlequin; que d'appas!

ARLEQUIN.

Mais elle eſt trop jeunette ;
Le roi n'en voudra pas.

PIERROT.

Faute d'autres, il ſera peut-être bien obligé d'en prendre de cet âge-là.

ARLEQUIN.

Voyons toujours à telle fin que de raiſon.

PIERROT.

AIR : (*J'ai paſſé deux jours ſans vous voir*).

Pour obtenir ce beau préſent,
Il faut être bien ſage.

LOULOU.

Oh ! je la ſuis bien à préſent !
Je m'attache à l'ouvrage :
Je ne fais plus depuis un an
Endever ma bonne maman.

ARLEQUIN, *à part.*

Quelle innocence !

PIERROT.

AIR : (*Si l'on menoit à la guerre*).

Il ne s'agit pas, brunette,
De cette ſageſſe-là.
N'avez-vous point d'amourette ?

LOULOU.

Qu'eſt-ce que c'eſt que cela ?

ARLEQUIN, *à part.*

Morbleu, qu'elle eſt neuve!

PIERROT.

AIR: (*Allons gai*).

Quand vous voyez un drille
Bien fait & bien gentil,
Le petit cœur, ma fille,
Jamais ne vous dit-il,
Allons, gai,
D'un air gai, &c?

LOULOU.

Au contraire. Quand je vois des garçons, je m'enfuis.

PIERROT, *à Arlequin.*

AIR: (*Ah! quel dommage, Martin*)!

Tu vois qu'elle eſt ſage
Autant qu'il le faut.

ARLEQUIN.

Que n'a-t-elle l'âge!

LOULOU.

J'ai treize ans bientôt.

ARLEQUIN.

Ah! quel dommage!
Ah! quel dommage, Pierrot!
Pierrot, quel dommage!

PIERROT.

Pardi! Je veux par curioſité la faire regarder dans le miroir. Prête-le moi, Arlequin.

ARLEQUIN.

AIR: (*Ah! c'est un certain je ne sais qu'est-ce!*).

Il n'en est pas besoin, je croi.

PIERROT.

Laisse-moi faire, laisse.

ARLEQUIN.

C'est un vain desir qui te presse.

PIERROT.

Donne-le donc.

ARLEQUIN, *lui lâchant le miroir.*

Contente-toi.

PIERROT.

(*Il fait mirer Loulou, & il paroît sur la glace un petit brouillard*).

Ah! j'y vois certain je ne sais qu'est-ce!
Ah! j'y vois certain je ne sais quoi!

ARLEQUIN.

Il n'est pas possible!

PIERROT.

Tiens. Regarde toi-même.

ARLEQUIN.

Oui, ma foi. Il est vrai que la ternissure est légère; mais cela ne laisse pas de signifier quelque chose.

PIERROT, *riant.*

Hé, hé, hé, hé, hé!

ARLEQUIN.

AIR: (*Il ne faut point faire la sage*).

Ah! petit tendron, pour votre âge,
Vous n'êtes pas mal avancé!

PIERROT.

L'enfant aura pensé
Au mari...... au mariage,
L'enfant aura pensé
A sauter le fossé.

LOULOU.

Oh dame! oui, je voudrois bien être mariée.

ARLEQUIN.

Voilà donc ce qui a causé le petit brouillard sur la glace.

PIERROT.

AIR: (*N'y a pas d'mal à çà*).

A l'hymen, ma mie,
Vous songez déjà!

LOULOU.

Quel mal, je vous prie,
Trouvez-vous donc-là?

ARLEQUIN.

N'y a pas d' mal à çà,
N'y a pas d' mal à çà.

Mais le roi ne prétend point donner son présent à une fille qui a envie d'être mariée.

PIERROT.

AIR : (*Ah! je n' m'en ſouci' guère*).

Pour fille qui veut faire
De même que ſa mère,
Il n'a point de ducats.

LOULOU.

Ah ! je n' m'en ſouci' guère !
Qu'il les garde en ce cas,
Ah ! je n' m'en ſouci' pas !

(*Elle s'en va*).

SCÈNE XIII.

ARLEQUIN, PIERROT,

ARLEQUIN.

AIR : (*Je ne ſuis né, ni roi, ni prince*).

POUR le coup je perds patience.

PIERROT.

Ayons encore quelque eſpérance.

ARLEQUIN.

Pierrot, je ſuis tout ahuri
De la dernière expérience ;
Et j'en tire *à fortiori*
Une terrible conſéquence.

PIERROT, *ſur le ton du dernier vers.*

Vraiment, n'a pas fait qui commence.

Allons viſiter la ville & les fauxbourgs.

Fin du ſecond acte.



ACTE III.

Le théâtre représente le même appartement qu'au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE ROI, ARLEQUIN, PIERROT.

LE ROI.

AIR: (*Mon père, je viens devant vous*).

NON, je ne l'aurois jamais cru.

ARLEQUIN.

Nous en avons éprouvé mille.
Enfin nous avons parcouru
Les coins & recoins de la ville.

PIERROT.

Et partout nous n'avons pu voir
Que ternisseuses de miroir.

ARLEQUIN.

Cela est vrai.

PIERROT.

AIR: (*Le gourdin*).

Vous nous avez-là, par ma foi,
Chargez d'un vilain emploi.

Plus d'une vive créature,
En accuſant d'impoſture
Du miroir la ternissure,
Lure, lure, lure, lure,
Nous a fait tâter du gourdin :
Guerelin, guin,
Guerelin, guin, guin,
Guerelin guin, guin, guin, guin.

LE ROI.

AIR : (*Le fameux Diogène*).

Sortons de Cachemire ;
Parcourons mon empire
De l'un à l'autre bout.
Nous trouverons peut-être. . . . .

ARLEQUIN.

Les femelles, mon maître,
Sont femelles partout.

PIERROT.

AIR : (*Qui veut ſe mettre en ménage*).

Pour cette maudite fille
Vous vous donnez trop de ſoin ;
Et c'eſt chercher une aiguille
Dans une botte de foin.
Un tréſor comme le vôtre
Pour vous eſt plus que baſtant.
Mais, hélas ! comme dit l'autre,
L'homme n'eſt jamais content.

LE ROI.

AIR : (*Joconde*).

Je veux avoir de Féridon
La ſeptième ſtatue.

ARLEQUIN.

Ce charlatan vous fera don
D'une coqueſigrue,
Au lieu de perdre ainſi mes pas,
Je l'enverrois aux peautres.

LE ROI.

Le Roi mon père n'a-t-il pas
Obtenu les ſix autres ?

ARLEQUIN.

AIR : (*Quand Iris prend plaiſir à boire*).

Il n'a pas pour chaque figure
Donné ſi chaſte créature
Qu'on la veut de vous.

LE ROI.

Qu'en ſais-tu ?

ARLEQUIN.

Il n'auroit pas à ce prix fait fortune.
Où le bon homme auroit-il pu
Pêcher ſix filles de vertu ?
Nous ne ſaurions (*bis*) en trouver une.

PIERROT.

AIR : (*Pour faire honneur à la noce*).

Si la figure promiſe
Paſſe celles qui ſont ici,

Féridon doit vouloir auſſi
Une plus rare marchandiſe,
Si la figure promiſe
Paſſe celles qui ſont ici.

LE ROI.

AIR : (*Voulez-vous ſavoir qui des deux*).

Pour moi, j'eſpère que bientôt
J'aurai la beauté qu'il me faut.
Mobarec ici va ſe rendre
Avec ſa fille Rézia.
Que ne devons-nous point attendre
Des leçons de cet homme-là ?

ARLEQUIN.

AIR : (*Je paſſe la nuit & le jour*).

Il eſt vrai que loin de la cour.
Il la retient depuis l'enfance.
La ſolitude eſt un ſéjour
Propre à conſerver l'innocence :
Mais la belle a du moins vingt ans ;
C'eſt aux deſirs que je l'attends,
Que je l'attends,
Que je l'attends,
C'eſt aux deſirs que je l'attends.

PIERROT.

Nous allons voir cela. La voici.

SCÈNE II.

LE ROI, ARLEQUIN, PIERROT, MOBAREC, RÉZIA, AMINE.

MOBAREC.

AIR : (*Je vous avois cru belle*).

Vous demandiez ma fille,
Vous la voyez, ſeigneur.
Puiſſe-t-elle être aſſez ſage & gentille,
Pour faire dès ce jour votre bonheur.

LE ROI.

AIR : (*Ne m'entendez-vous pas*)?

L'œil humain peut-il voir
Beauté plus raviſſante ?

AMINE.

Elle eſt toute innocente.

PIERROT.

Oh ! c'eſt un à ſavoir !

ARLEQUIN.

J'en croirai le miroir.

MOBAREC, *à ſa fille.*

AIR : (*Quand le péril eſt agréable*).

Rézia, votre roi ſouhaite
Qu'en ce miroir myſtérieux

Vous vous regardiez.

(*Elle regarde dans le miroir, & la glace se conserve pure.*

LE ROI.

Ah ! grands dieux !
La glace est pure & nette !

ARLEQUIN.

Comment diable !

AIR : (*La bonne aventure, ô gué.....*).

Mais je n'y vois en effet
Point de ternissure !

LE ROI.

Le ciel remplit mon souhait.

PIERROT.

Vous trouvez donc votre fait ?
La bonne aventure,
O gué....!
La bonne aventure !

PIERROT, ARLEQUIN, AMINE.

La bonne aventure,
O gué....!
La bonne aventure !

LE ROI, *prenant la main de Rézia.*

AIR : (*Ah! la faute en est faite*).

La voilà donc cette fille parfaite !
Qu'en ce moment mon ame est satisfaite !

ARLEQUIN, *au Roi, le tirant par le bras.*

Gardez-vous bien d'aimer cette poulette.

LE ROI.

Ah! ah! la faute en eſt faite!

ARLEQUIN, *à part, étonné.*

AIR: (*Je ne ſuis né ni roi, ni prince*).

Que dit-il?

MOBAREC, *à part.*

O ciel!

LE ROI, *à Rézia.*

Ma mignone,

Vous partagerez ma couronne.

RÉZIA.

Je mérite peu cet honneur.

LE ROI, *à Amine.*

Chez la princeſſe qu'on la mène.

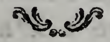
MOBAREC.

Que voulez-vous faire, ſeigneur?

LE ROI.

Je veux vous donner une reine.

(*Amine emmène Rézia*).



SCÈNE III.

LE ROI, MOBAREC, ARLEQUIN, PIERROT.

MOBAREC.

AIR : (*Pourquoi n'avoir pas le cœur tendre*)?

GRAND ROI, ſongez donc, je vous prie,
Que vous la devez céder.

ARLEQUIN.

Il faut la conduire au génie.

LE ROI.

Non, non, non, je prétends la garder.

MOBAREC.

AIR : (*On n'aime point dans nos ſorêts*).

Quoi ? vous voulez vous parjurer !

ARLEQUIN.

Vous voulez perdre la ſtatue !

LE ROI.

Oui.

PIERROT.

Laiſſez-vous remontrer. . . . .

LE ROI.

C'eſt une choſe réſolue.

MOBAREC.

Penſez-vous que vous êtes roi,
Et qu'il faut garder votre foi ?

LE ROI.

LE ROI.

AIR : (*Pour faire honneur à la noce*).

Hélas ! puis-je me défendre
D'aimer un objet si charmant ?
Si je vais contre mon serment,
C'est à l'amour qu'il faut s'en prendre.
Hélas, puis-je me défendre
D'aimer un objet si charmant ?

ARLEQUIN.

AIR : (*Je n' saurois*).

Mais Féridon est un drille
Qui punit la trahison.

PIERROT.

Ne le fâchez point, morbille !

MOBAREC.

Ecoutez votre raison.

LE ROI.

Je n'saurois.

MOBAREC.

Seigneur, menez-lui ma fille !

LE ROI.

J'en mourrois.

MOBAREC.

AIR : (*Quand le péril est agréable*).

Vous êtes tout brillant de gloire ;
Songez que le plus grand vainqueur
Est celui qui peut sur son cœur
Remporter la victoire !

LE ROI.

AIR : (*Menuet de M. Grandval*).

O père plein de barbarie !
Peux-tu te résoudre à livrer
Ta propre fille à ce génie ?
Peut-être il va la dévorer.

ARLEQUIN.

Elle n'en mourra pas.

MOBAREC.

AIR : (*Ah ! quel plaisir, lorsqu'après mille alarmes*).

Je ne fais rien que je ne doive faire :
Vos intérêts sont ma suprême loi.
L'esclave doit oublier qu'il est père,
Quand il y va de l'honneur de son roi.

LE ROI.

AIR : (*Quand je tiens de ce jus d'Octobre*).

O dieux ! que je souffre de peine !

PIERROT.

Une autre vous consolera.

ARLEQUIN.

Seigneur, point de foiblesse humaine.

MOBAREC, *à Arlequin & à Pierrot.*

Allez me chercher Rézia.

(*Arlequin & Pierrot sortent*).

SCÈNE IV.

LE ROI, MOBAREC.

LE ROI.

AIR : (*Je ne ſuis né ni roi, ni prince*).

ENFIN, vizir, votre prudence
Triomphe de ma réſiſtance ;
Quoiqu'il m'en coûte, je me rends ;
Je vois bien qu'il faut que j'immole
La beauté qui charme mes ſens
A l'honneur de tenir parole.

MOBAREC.

AIR : (*L'autre nuit j'apperçus en ſonge*).

Seigneur, que mon ame eſt ravie
De ce mouvement généreux !

LE ROI.

Plaignez plutôt un malheureux,
Qui doit perdre aujourd'hui la vie.

MOBAREC.

Le ciel ſaura vous conſerver.

LE ROI.

Non, non, rien ne peut me ſauver.

AIR : (*Dans un couvent bien heureux*).

Lorſque Féridon verra
Que j'ai laiſſé dans mon ame
Naître une amoureuſe flamme,
Sans doute il m'en punira :

S'il excuſe ma foibleſſe,
Il comblera mon malheur;
Il m'ôtera ma maîtreſſe,
Et j'en mourrai de douleur.

MOBAREC.

AIR: (*Réveillez-vous, belle endormie*).

Voici Rézia qui s'avance.
Contraignez-vous.

LE ROI.

Cruel moment!

MOBAREC.

Seigneur, il eſt de conſéquence
De lui cacher votre tourment.

SCÈNE V.

LE ROI, MOBAREC, RÉZIA, ARLEQUIN, PIERROT.

MOBAREC.

AIR: (*Mon père, je viens devant vous*).

MA fille, ce n'eſt point pour lui
Que votre roi vous a choiſie;
Et vous allez dès aujourd'hui
Etre l'épouſe d'un génie.

RÉZIA, *à ſon père.*

Seigneur, c'eſt notre ſouverain;
Il peut diſpoſer de ma main.

ARLEQUIN.

AIR : (*Monſieur Lapaliſſe eſt mort*).

De pitié le cœur me fend!
Le docile caractère!

PIERROT.

Hélas! oui, la pauvre enfant!
La voilà prête à tout faire.

MOBAREC.

AIR : (*Pour paſſer doucement la vie*).

Allons, ſans tarder davantage,
Partons.

LE ROI.

O regrets ſuperflus!

MOBAREC, *bas au Roi.*

Rappelez tout votre courage.

LE ROI.

Marchons. Je ne réſiſte plus.

(*Ils ſe diſpoſent tous à ſortir, lorſqu'on entend un grand coup de tonnerre*).

ARLEQUIN.

Miſéricorde!

PIERROT.

Ah! nous ſommes perdus!

SCÈNE VI.

LE ROI, MOBAREC, RÉZIA, ARLEQUIN, PIERROT, FÉRIDON, *ſortant du ſein de la terre.*

FÉRIDON, *au roi.*

AIR : (*Je ne ſuis né ni roi, ni prince*).

Je viens t'épargner le voyage,
Je reçois cette fille ſage,
Et l'emmène dans mes états.
Sois sûr de ma reconnoiſſance.
Dans ton tréſor tu trouveras
Le prix de ton obéiſſance.

(*Il prend Rézia par la main & fait un mouvement pour l'emmener*).

LE ROI, *pouſſant un grand ſoupir.*

Ouf!

FÉRIDON, *ſe retournant.*

AIR : (*Quand le péril eſt agréable*).

Quoi? tu ſoupires, miſérable!
Ton cœur s'eſt donc laiſſé charmer?

ARLEQUIN.

Eſt-ce un ſi grand mal que d'aimer
Ce que l'on trouve aimable?

LE ROI, *présentant sa tête au génie.*

AIR : (*On n'aime point dans nos forêts*).

Vengez-vous.

FÉRIDON.

Non, j'aurois grand tort
De te punir de ta foiblesse,
Puisque par un louable effort
Tu viens d'expier ta tendresse.
Adieu, Zéyn. Jouis en paix
Des biens que Féridon t'a faits.

(*Il sort avec Rézia*).

ARLEQUIN.

Le drôle l'emmène toujours à bon compte.

SCÈNE VII.

LE ROI, MOBAREC, ARLEQUIN, PIERROT.

MOBAREC.

AIR : (*Comme un coucou que l'amour presse*).

Ouvrons le trésor.

LE ROI.

Cœur barbare !
Impitoyable Féridon !

MOBAREC.

Voyons quelle est la pièce rare
Dont il vient de vous faire don.

LE ROI.

AIR : (*Quand je tiens de ce jus d'Octobre*).

Hélas! ma douleur est extrême!
J'estime peu ce nouveau bien.
Puisque j'ai perdu ce que j'aime,
Je ne suis plus sensible à rien.

ARLEQUIN, *au Roi.*

Venez, seigneur.

PIERROT.

AIR : (*Allons voir*).

Allons voir, allons voir, allons voir
La merveilleuse statue;
Allons voir, allons voir, allons voir
Quell' mine elle peut avoir.

(*Mobarec ouvre la porte du trésor. On voit sur le piédestal qui étoit vide, pour statue la belle Rézia*).

SCÈNE VIII.

LE ROI, MOBAREC, ARLEQUIN, PIERROT, RÉZIA, FÉRIDON.

ARLEQUIN.

OUI, morbleu, c'est elle-même.

PIERROT, *au roi.*

Tenez. Regardez, regardez.

LE ROI.

AIR : (*La ceinture*).

Juſte ciel ! Eſt-ce Rézia ?
Eſt-ce elle qui s'offre à ma vue ?

FÉRIDON.

Oui, mon cher enfant, la voilà.
C'eſt la merveilleuſe ſtatue.

PIERROT, *à Féridon.*

Ah, le malicieux !

LE ROI, *courant à Rézia.*

AIR : (*L'autre nuit, j'apperçus en ſonge*).

On vous rend donc à ma tendreſſe,
Charmant objet de mes deſirs !
Que d'heureux jours, que de plaiſirs
Vont ſuccéder à ma triſteſſe !
(*A Féridon, lui baiſant la main*).
Généreux Féridon, je vois
Maintenant ce que je vous dois.

PIERROT, *au roi.*

AIR : (*Les filles de Nanterre*).

A préſent il vous lâche
La bride ſur le cou,

ARLEQUIN.

Sans craindre qu'il ſe fâche,
Aimez tout votre ſou.

FÉRIDON.

AIR : (*Banniſſons d'ici l'humeur noire*).

Je vous promets mon aſſiſtance,
Vivez contens, heureux époux.
D'une parfaite intelligence
Goûtez les plaiſirs les plus doux.

(*Il ſe retire*).

SCÈNE IX & DERNIÈRE.

LE ROI, MOBAREC, RÉZIA, ARLEQUIN, PIERROT, AMINE, ZÉLIS, pluſieurs eſclaves de l'un & de l'autre ſexe.

AMINE.

AIR : (*Amis, ſans regretter Paris*).

ALLONS, que tout célèbre ici
Cette heureuſe aventure.

PIERROT.

Et nous, marions-nous auſſi
Par la même voiture.

(*Les eſclaves danſent. Après quoi, on chante le branle ſuivant*).

BRANLE.

AIR : (*Futur époux d'une fillette*).

Premier Couplet.

ZÉLIS.

Futur époux d'une fillette,

Qui te paroît ſage & diſcrete,
Es-tu curieux de ſavoir
Si tu fais une bonne emplette ?
Viens emprunter notre miroir.

CŒUR.

Viens emprunter notre miroir.

Second Couplet.

AMINE.

Si les glaces de nos coquettes
Des mœurs étoient les interprêtes,
Elles ne voudroient point avoir
De ſoupirans à leurs toilettes,
Ou ſe paſſeroient de miroir.

CŒUR.

Ou ſe paſſeroient de miroir.

Troiſième Couplet, dérimé.

PIERROT.

Un jour un marchand de Falaiſe
A Paris voulut prendre femme.
Ma foi, dès la première nuit,
Pour ſavoir s'il portoit des cornes,
Il n'eut pas beſoin du miroir.

CŒUR.

Il n'eut pas beſoin du miroir.

Quatrième Couplet.

ARLEQUIN, *aux Spectateurs.*

Nous croyons nos pièces nouvelles
Toujours parfaites, toujours belles;

Mais ſouvent vous nous faites voir
Que nous ne jugeons pas bien d'elles :
Votre goût nous ſert de miroir.

CŒUR.

Votre goût nous ſert de miroir.

FIN.

LA FORÊT
DE DODÔNE,

PIÈCE EN UN ACTE,

Repréſentée par la troupe du ſieur Franciſque à la foire S. Germain en 1721.

ACTEURS.

DEUX VIEUX CHÊNES, parlans.

UN JEUNE CHÊNE mâle, parlant & danſant.

UN JEUNE CHÊNE femelle, danſant.

UN GRAND CHÊNE, pour porter Arlequin.

ARLEQUIN, } voleurs.
SCARAMOUCHE, }

M. BOLUS, Apothicaire.

Madame BOLUS, ſa femme.

Mademoiſelle SUZON, maîtreſſe de M. Bolus.

DAMIS, amant de Céphiſe.

CÉPHISE.

M. RIGAUDON, maître à danſer.

COLIN, } nouveaux mariés.
COLINETTE, }

GROS-JEAN, oncle de Colin.

GUILLOT, couſin de Colinette.

GARÇONS & FILLES de la noce de Colin.

La Scène eſt dans la forêt de Dodône.



LA FORÊT DE DODÔNE.

Le théâtre repréſente une forêt. On voit dans le milieu quatre Chênes iſolés, creux, & dans leſquels il y a des hommes qui peuvent marcher & remuer leur branches comme des bras. A chaque arbre eſt une ouverture en façon de petit chaſſis, qui s'ouvre & ſe referme quand on veut; de manière que l'homme qui eſt dans l'arbre montre ſa tête, & la cache quand il lui plaît. Il a un maſque vert & des cheveux de mouſſe.

SCÈNE PREMIÈRE.

DEUX VIEUX CHÊNES.

(*Ils ouvrent leur petite fenêtre, & montrent leur tête*).

Ier CHÊNE.

AIR: (*Je ne ſuis né, ni roi, ni prince*).

FAMEUSE forêt de Dodône,
Hélas! chacun vous abandonne!

Les hommes venoient autrefois
A genoux conſulter vos Chênes ;
La foule à préſent eſt aux bois
Et de Boulogne & de Vincennes.

IIe CHÊNE.

Je n'en ſuis point ſurpris, mon compère.

AIR : (*Faire l'amour la nuit & le jour*).

D'un amoureux ſecret
Nous ne pouvons nous taire : (*bis*).
On cherche un bois diſcret,
Où ſans riſque on peut faire
L'amour
La nuit & le jour.

SCÈNE II.

LES DEUX VIEUX CHÊNES, UN JEUNE CHÊNE.

LE JEUNE CHÊNE.

(*Il arrive en danſant & en chantant*).

AIR : (*Si la jeune Annette*).

FILLE de village,
Avec ſon galand,
Vient ſous mon ombrage
Pour y chercher du......
Taleri, tatitatou,
Talera, lire,
Pour y chercher du gland.

(*Au*

(*Au premier Chêne*).

Bonjour & bon an, coufin Chêne.

Ier CHÊNE.

Coufin! Apprenez, petit étourdi, qu'il s'en faut plus d'un quarteron de fagots que nous ne foyons de la même branche.

LE JEUNE CHÊNE.

Comment donc?

Ier CHÊNE.

Taifez-vous.

LE JEUNE CHÊNE.

AIR : (*Petit boudrillon*).

D'où vient cette humeur vaine?

IIe CHÊNE.

Taifez-vous, vous dit-on,
Boudrillon.
Vous tranchez du grand Chêne;
Rabaiffez votre ton,
Boudrillon,
Petit boudrillon,
Boudrillon, dondaine,
Petit boudrillon,
Boudrillon, dondon.

LE JEUNE CHÊNE.

Oh! Si je ne fuis pas encore reçu oracle, je fuis du bois dont on les fait.

Ier CHÊNE.

Vous raisonnez comme un sapin. Il faut que vous ayez été enté sur quelque marronier d'Inde.

LE JEUNE CHÊNE.

Oui-dà, je raisonne, & tout aussi bien qu'un homme.

Ier CHÊNE.

Le bel éloge! Un arbre se piquer de raisonner comme les hommes, qui raisonnent comme des bûches.

IIe CHÊNE.

Ce petit drôle-là s'ingère quelquefois de rendre des oracles, oui.

Ier CHÊNE.

Ce sont des oracles bien fagotés.

LE JEUNE CHÊNE.

Qu'ai-je donc dit de si impertinent?

IIe CHÊNE.

Vous avez conseillé, par exemple, à cette jeune fille d'épouser l'agioteur qui la recherchoit, l'assurant qu'elle feroit une bonne affaire; elle vous a cru, & elle n'a pas de pain à présent.

LE JEUNE CHÊNE.

Hé, n'aviez-vous pas dit vous-même quelques

jours auparavant à cet agioteur, qui vint vous consulter sur son destin :

Il sortira de toi de très-grandes richesses.

Ier CHÊNE.

Mais, petit benêt, ne sentez-vous pas dans cette réponse l'équivoque prophétique ?

IIe CHÊNE.

Vous avez encore dit hier tout crûment à ce procureur, qu'il étoit cocu.

LE JEUNE CHÊNE.

Est-ce que cela n'est pas vrai ?

Ier CHÊNE.

Pardonnez-moi; mais un oracle qui fait son métier, doit couvrir par une honnête amphibologie des vérités trop odieuses.

IIe CHÊNE.

Vous mériteriez bien que le maître-clerc vînt vous abattre pour servir de mai à la Bazoche.

LE JEUNE CHÊNE.

Mais.....

Ier CHÊNE.

Mais, mais, vous êtes un sot. Il faudroit vous élaguer la langue. Retirez-vous dans ce coin-là, & écoutez pour apprendre.

(*Le jeune Chêne se retire à côté. Le premier Chêne continue de parler au second*).

J'ai le cœur serré, mon compère, de nous

voir presqu'entièrement abandonnés. Ah! les hommes d'aujourd'hui ne s'attachent qu'à l'écorce du bonheur! Ils ne prennent plus conseil que d'eux-mêmes.

IIe CHÊNE.

Tant-pis pour eux. En sommes-nous moins heureux, parce que nous n'avons pas la fumée de leur encens, & qu'ils ignorent la meilleure partie des dons que nous avons reçus des dieux?

Ier CHÊNE.

Quoi? ne devroient-ils pas.....

IIe CHÊNE.

Allez, mon compère, ne vous échauffez plus la séve là-dessus; & gardez-vous de la vanité que nous avons tant de fois reprochée aux hommes. Mais taisons-nous. Voici quelqu'un qui s'avance.

(*Ils referment leurs fenêtres. Ce qu'ils font toutes les fois qu'il paroît du monde*).



SCÈNE III.

LES CHÊNES, ARLEQUIN,

ARLEQUIN.

Au diable ſoit Scaramouche, qui me fait ici croquer le marmot! Il eſt parti il y a plus de trois heures pour aller à deux pas d'ici nous chercher des proviſions, & il n'eſt pas encore revenu. Ouais. Ce fripon-là ne ſeroit-il pas à voler quelque marchand à mon inſçu, pour me fruſtrer de ma part? Non. La bonne foi n'a jamais manqué parmi nous autres; & Scaramouche m'a toujours rendu bon compte, tant que nous avons travaillé enſemble dans la rue Quincampoix. Après cela, nous avons vu autrefois bien d'honnêtes-gens qui ne le ſont plus à préſent. Peut-être auſſi que ces gueux d'archers l'auront *pincé*. Mais le voici à la fin.

SCÈNE IV.

LES CHÊNES, ARLEQUIN, SCARAMOUCHE, arrivant tout eſſouflé.

ARLEQUIN.

Hé, d'où diable viens-tu donc à l'heure qu'il eſt?

SCARAMOUCHE.

Bona nevelle, mon ami, *bona* nevelle!

ARLEQUIN.

Comment, bonne nouvelle! & tu arrives les mains vides.

SCARAMOUCHE.

Bona nevelle, te dis-je! Je viens de ce gros village ici proche, où j'ai été à la noce.

ARLEQUIN.

Fort bien, monſieur Scaramouche. C'eſt-à-dire que vous avez rempli votre ventre, ſans vous mettre beaucoup en peine du mien.

SCARAMOUCHE.

Hé non, je ne ſuis pas entré dans la noce; *mà* j'ai vu la marinée.

ARLEQUIN.

La marinée! Une marinade, veux-tu dire.

SCARAMOUCHE.

Ce n'eſt pas cela. C'eſt *una figlia* qui eſt marinée.

ARLEQUIN.

Mais ce n'eſt pas à cette ſauſſe-là que....

SCARAMOUCHE.

Tu ne m'entends pas. C'eſt *una figlia* nommée Colinette qui a apouſſé un mitron.

ARLEQUIN.

Qui a pouſſé un mitron ! Elle l'a fait tomber aparemment.

SCARAMOUCHE.

Non pas. Elle a apouſſé ce mitron, elle l'a *pigliato per* ſon apoux *in matrimonio*.

ARLEQUIN.

Et qu'eſt-ce que cela me fait ?

SCARAMOUCHE.

Tu vas voir. *Sta* payſane eſt *ben* gentile, &c.....

ARLEQUIN.

Mais cela n'emplit pas la pance.

SCARAMOUCHE.

Laiſſe-moi donc achever. *Sta* Colinette eſt fiolle de la dame du village.

ARLEQUIN.

C'eſt une phiole à cette-heure. Eſt-elle pleine, cette phiole ?

SCARAMOUCHE.

Che diavolo! Tu n'as point d'entendement. Je te dis que la dame du village eſt ſa merraine.

ARLEQUIN.

Hé bien ?

SCARAMOUCHE.

Hé bien, comme elle a beaucoup de l'amitié *per* ſa fiolle, elle lui donne de quoi ſe mariner.

Elle a voulu auſſi qu'elle fût *ben* brave; elle lui a mis autour d'elle tous ſes couliers, ſes bajoux.

ARLEQUIN.

Des bajoues! Quoi? des bajoues de cochon, de......

SCARAMOUCHE.

O che beſtia! Tu ne ſais pas ce que c'eſt que des bajoux, des pierres, des diamans?

ARLEQUIN.

Des diamans! Peſte! cela eſt bon.

SCARAMOUCHE.

Il faudroit tâcher d'eſcamoter quelqu'un de ces bajoux.

ARLEQUIN.

Oui, ma foi. Mais comment faire pour......

SCARAMOUCHE.

Viens avec moi. Nous parlerons de cela en chemin.

SCÈNE V.

LES CHÊNES.

I[er] CHÊNE.

VOILA deux maîtres coquins. On verra cela au premier jour au crochet du grand-prévôt.

IIe CHÊNE.

Oui, mais il faudra encore, après avoir servi de retraite à ces fripons-là, qu'on vienne abattre quelqu'un de nous pour leur faire des potences.

Ier CHÊNE.

Chut. J'entends du monde.

SCÈNE VI.

LES CHÊNES, M. BOLUS, Apothicaire, Mademoiselle SUZON.

M. BOLUS, *en entrant.*

AIR : (*Je suis soul de ma femme*).

Je suis soul de ma femme,
L'aurai-je toujours ?

Elle ne nous croit pas ici assurément.

Mademoiselle SUZON.

Oh ! pour cela non.

AIR : (*Laire-la, laire lan-laire*).

La bonne dupe, sans façon,
A bien avalé le goujon.
Qu'en dis-tu, mon apothicaire ?

M. BOLUS.

Laire-la, laire lan-laire,
Laire-la,
Laire lan-la.

Mademoiselle SUZON.

Vous lui avez dit que vos affaires ne vous permettoient pas de la mener à la noce de Colinette. Moi, de peur qu'elle ne soupçonnât que nous étions de concert, je m'offre d'abord à l'y accompagner. Elle en est charmée. Je l'amène; & pendant qu'elle danse, zeste, je m'esquive sans rien dire, & je viens ici à notre rendez-vous.

M. BOLUS.

Le panneau n'étoit pas mal tendu.

Mademoiselle SUZON.

Si elle savoit ce qui se passe......

M. BOLUS.

Diable! Elle feroit un beau carillon. Comme elle est fort vertueuse, elle feroit un bruit.....

Mademoiselle SUZON.

Trève de vertu, n'en parlons point, je vous en prie.

M. BOLUS.

Soit. Parlons de nos amours.

AIR: (*Sais-tu la différence*).

M'aimez-vous sans partage?

Mademoiselle SUZON.

Oh! très-fidellement.

Ier CHÊNE, *en écho.*

Elle ment.

I I^e CHÊNE, *en écho plus éloigné.*

Elle ment.

Mademoiſelle SUZON.

Otons-nous du paſſage.

Ier CHÊNE, *en écho.*

Pas ſage.

I I^e CHÊNE, *auſſi en écho.*

Pas ſage.

M. BOLUS.

J'entends, je crois, l'écho.

Ier CHÊNE, *en écho.*

Crois l'écho.

I I^e CHÊNE.

Crois l'écho.

Mademoiſelle SUZON, *riant.*

Il eſt plaiſant! Ho-ho!

Ier CHÊNE, *en écho.*

Ho ho!

I I^e CHÊNE.

Ho ho!

M. BOLUS, *regardant derrière lui.*

Ah! morbleu, nous ſommes perdus! Voilà ma femme.

Mademoiſelle SUZON.

Laiſſez-moi faire. Je vais encore lui tailler une bourde.

SCÈNE VII.

LES CHÊNES, M. BOLUS, Mlle SUZON, Madame BOLUS.

Madame BOLUS, *à part.*

On m'a fait un fidelle rapport. Je n'en puis plus douter.

Mademoiſelle SUZON, *allant au-devant de madame Bolus.*

Que diantre, madame Bolus, vous aviez bien affaire de venir ſi-tôt. Vous rompez toutes nos meſures.

Madame BOLUS, *froidement.*

Je m'en apperçois.

Mademoiſelle SUZON.

Nous allions vous jouer le plus joli tour du monde.

Madame BOLUS.

Je le crois.

Mademoiſelle SUZON.

Nous avions deſſein de vous ſurprendre, en paroiſſant tout-à-coup devant vous à la noce.

Madame BOLUS, *donnant un ſoufflet à ſon mari.*

Tien, traître, prends toujours cela, juſqu'à ce que nous ſoyons à la maiſon.

M. BOLUS.

Mais, ma chère femme, nous ne voulions pas......

Madame BOLUS, *pleurant.*

Tais-toi, perfide. Que ne ſuis-je moins ſage, pour me venger de toi comme tu le mérites!

Mademoiſelle SUZON.

Je crois, dieu me pardonne, que c'eſt tout de bon.

Madame BOLUS.

Oui, c'eſt tout de bon, indigne amie. Et cela eſt bien vilain à vous d'en agir de la ſorte.

Mademoiſelle SUZON.

Vous êtes bien brutale de me parler en ces termes.

Madame BOLUS.

Vous êtes une plaiſante effrontée, vous. Si je vous......

M. BOLUS, *ſe mettant entr'elles deux.*

Eh! point de bruit!

Mademoiſelle SUZON.

Voyez un peu cette folle.

Madame BOLUS.

AIR : (*A la façon de barbari*).

Retirez-vous d'ici, guenon.

Mademoiſelle SUZON.

Vous êtes bien hardie
De m'apoſtropher ſur ce ton,
Moi qui ſais votre vie !

Madame BOLUS.

Je ſuis femme de bon renom.

Mademoiſelle SUZON, *d'un ton moqueur.*

La faridondaine, la faridondon.

Madame BOLUS.

Je ſuis fidelle à mon mari.

Mademoiſelle SUZON, *à M. Bolus.*

Biribi,
A la façon de barbari,
Mon ami.

Demandez-lui comment ſe portoit hier au ſoir ce jeune médecin, qui vous fait tant d'amitiés depuis un mois.

M. BOLUS.....

Quoi donc, ma femme? Seroit-il poſſible que......

Madame BOLUS.

Oh! elle en a bien menti!

Mademoiselle SUZON.

Vous ſavez bien le contraire. J'ai preuve en main.

M. BOLUS, *rêvant.*

Hom! Cela me rappelle......

Madame BOLUS, *le careſſant.*

Hé, non, mon petit chaton, cela ne doit rien vous rappeler. Je voudrois que ces Chênes parlaſſent comme on dit qu'ils faiſoient autrefois, je les prierois de rendre témoignage de ma conduite.

M. BOLUS, *ſe grattant l'oreille.*

AIR: (*Le Ciel béniſſe la beſogne*).

Oh! je le voudrois bien auſſi;
Mon ſoupçon ſeroit éclairci.

Ier CHÊNE.

Mon ami, ne te plains point d'elle;

M. BOLUS, *à part.*

Quelle joie!

Ier CHÊNE, *achevant l'air.*

Elle eſt autant que toi fidelle.

M. BOLUS, *à part.*

Ouf!

Madame BOLUS.

Hé bien, cher mari, êtes-vous content?

M. BOLUS, *froidement.*

Oui.

Madame BOLUS, *à mademoiselle Suzon.*

AIR : (*Les Feuillantines*).

Pardonnez-moi ma fureur.

Mademoiselle SUZON.

De bon cœur.

Je confeſſe mon erreur.

Madame BOLUS.

De ceci je ſuis ravie.

M. BOLUS.

Et moi j'en, & moi j'enrage ma vie.

(*Ils s'en vont*).

SCÈNE VIII.

LES CHÊNES.

Ier CHÊNE, *au jeune.*

VOUS voyez-bien, petit garçon, de quelle manière doit parler un oracle dans une affaire délicate.

LE JEUNE CHÊNE.

Malpeſte ! vous l'entendez !

IIe CHÊNE.

Paix, paix. Il nous vient encore de la pratique.

SCÈNE IX.

SCÈNE IX.

LES CHÊNES, DAMIS, M. RIGAUDON, maître à danſer.

DAMIS.

Je vous apprendrai, monſieur Rigaudon, à venir ſur les briſées d'un homme comme moi. Allons, l'épée à la main.

M. RIGAUDON.

Puiſque vous le voulez abſolument, il faut vous ſatisfaire.

(*Ils ſe battent*).

SCÈNE X.

LES CHÊNES, DAMIS, M. RIGAUDON, CÉPHISE.

CÉPHISE, *accourant éperdue.*

O ciel! Ah! Damis, que voulez-vous faire?

DAMIS, *la repouſſant.*

Retirez-vous, Céphiſe.

CÉPHISE.

Non. Finiſſez, ou je me jeterai au travers de vos épées.

DAMIS, *à M. Rigaudon.*

Monſieur, vous voyez qu'il n'y a pas moyen de continuer. Adieu. Nous nous retrouverons.

M. RIGAUDON, *s'en allant.*

Je ne me cache point.

SCÈNE XI.

LES CHÊNES, DAMIS, CÉPHISE.

DAMIS.

AIR: (*Les rats*).

CACHEZ-VOUS, infame!
Voilà donc comment
Vous payez la flamme
D'un fidelle amant?

CÉPHISE.

Cher Damis, vous n'êtes pas ſage;
Cher Damis, vous n'y penſez pas.
Ah! ce ſont vos rats,
Qui vous font prendre de l'ombrage;
Oui, ce ſont vos rats,
Qui cauſent tout ce beau fracas.

DAMIS.

Oh! n'eſpérez pas m'en faire accroire. Perfide! la noce de Colinette m'a bien fait connoître votre indigne caractère.

CÉPHISE.

Allez, vous êtes fou. Faut-il pour un rien....?

DAMIS.

Un rien! Vous vous enfoncez dans un bosquet avec Rigaudon.

CÉPHISE.

Il m'alloit faire répéter un *cotillon* que j'avois oublié.

DAMIS.

Fort bien. Et quand il vous mettoit la main sous le menton?

CÉPHISE.

C'étoit pour me faire tenir droite.

DAMIS.

La faire tenir droite, oui, la faire tenir droite.

CÉPHISE.

Cessez, cruel, d'outrager ma fidélité.

DAMIS.

Hé bien, nous allons voir si je l'offense. Voici des Chênes qui pourront me l'apprendre.

(*Aux Chênes*).

AIR: (*Quand le péril est agréable*).

Arbres, qui des rois avec pompe
Autrefois étiez consultés
Si vos talens vous sont restés,
Parlez.

UN CHÊNE.

Elle te trompe.

DAMIS.

O dieux! Après cela, traîtreſſe, puis-je encore en douter?

CÉPHISE.

Hé quoi? N'entendez-vous pas ce que cela veut dire?

DAMIS.

Que trop, hélas!

CÉPHISE, *le prenant par la main.*

Venez çà. Tenez. Vous me croyez perfide; & je vous ſuis fidelle: je vous trompe donc. Voilà le ſens de l'oracle.

DAMIS, *mollissant.*

Vous penſez que l'intention du Chêne....

CÉPHISE.

Sans doute. Faut-il jamais prendre à la lettre les réponſes des oracles?

DAMIS, *rêvant.*

Mais, non.

CÉPHISE.

Ne ſont-elles pas toujours ambiguës?

DAMIS, *rêvant toujours.*

Il eſt vrai.

CÉPHISE.

Elles ſignifient ordinairement le contraire de ce qu'elles ſemblent dire.

DAMIS.

AIR : (*Allons gai*).

J'ai tort, je le confeſſe.

CÉPHISE.

J'excuſe votre amour.

DAMIS.

Allons, chère maîtreſſe,
Achever ce beau jour.

Tous deux, s'en allant.

Allons gai.
D'un air gai, &c.

SCÈNE XII.

LES CHÊNES.

Ier CHÊNE, *au ſecond.*

HÉ BIEN, compère, le cavalier ne l'a-t-il pas bien pris ?

IIe CHÊNE.

Oui, parbleu. Il faut avouer que les femmes trouvent de grandes reſſources dans leur eſprit.

Ier CHÊNE.

Taiſons - nous. Quelqu'un vient encore. Ma foi, notre crédit va repouſſer.

SCÈNE XIII.

LES CHÊNES, ARLEQUIN, SCARAMOUCHE, COLINETTE parée de quantité de diamans.

SCARAMOUCHE, *riant.*

HA, ha, ha, ha! Le beau coup de filet!

ARLEQUIN, *à part*, *considérant Colinette.*

Ah! morbleu, que de charmes! Que de richesses! Les beaux yeux! Les beaux diamans! Je ne sais par où je dois commencer.

COLINETTE.

AIR; (*Landeriri*).

Mais, messieurs, où me menez-vous?

ARLEQUIN.

Nous voulons faire à votre époux,
Landerirette,
Perdre l'argent d'un gros pari,
Landeriri.

SCARAMOUCHE.

Il a parié que nous ne pourrions pas vous enlever.

COLINETTE.

Colin m'avoit dit de l'attendre dans ce cabinet de verdure. Vous venez là; vous m'enle-

vez, & je ne ſais ſeulement pas ſi vous êtes de la noce.

ARLEQUIN.

Nous en ſerons, nous en ſerons.

COLINETTE.

Qui êtes-vous donc, s'il vous plaît?

SCARAMOUCHE.

Nous ſommes des étrangers de *ſta* pays.

COLINETTE.

AIR: (*Talalerire*).

Tenez. Je ſuis épouvantée.

SCARAMOUCHE.

N'ayez point de mauvais ſoupçons;
C'eſt une affaire concertée
Entre nous & tous les garçons.

COLINETTE.

Hé-quoi? ce n'eſt donc que pour rire?

SCARAMOUCHE.

Non vraiment.

ARLEQUIN ET SCARAMOUCHE.

Talaleri, talaleri, talalerire.

COLINETTE.

Ah! que cela ſera drôle!

ARLEQUIN.

Oui, ma foi.

SCARAMOUCHE, *bas à Arlequin.*

Profitons de l'occasion.

ARLEQUIN, *bas à Scaramouche.*

Oui, allons..... Mais attends... Je pense qu'il faut d'abord songer au plus pressé, boire & manger. Voilà la bouteille & l'andouille que j'ai volées sur le buffet de la noce.

SCARAMOUCHE, *toujours bas.*

Je le veux bien. En attendant, mettons la belle dans la cahute qui est à l'entrée de la forêt.

COLINETTE.

Mais que dites-vous donc là tout bas?

ARLEQUIN.

AIR: (*Réveillez vous, belle endormie*).

Pour un peu souffrez qu'on vous mette
En lieu sûr.

COLINETTE.

Pour quelle raison?

ARLEQUIN.

Il faut cela, pendant qu'on traite
Avec Colin de la rançon.

COLINETTE.

Oui-dà.

ARLEQUIN.

Vous voyez bien que cela est nécessaire. Allons, ma poulette, allons. (*Ils l'emmenent*).

SCÈNE XIV.

LES CHÊNES.

Ier CHÊNE.

QUEL dommage que cette pauvre innocente ſoit la proie de ces brigands.

SCÈNE XV.

LES CHÊNES, COLIN, GROS-JEAN, GUILLOT, GARÇONS & FILLES de la noce.

COLIN.

AH ! pore Colin, ils t'avont enlevé ta femme, & tu n'as ſeulement pas eu le tems de danſer avec elle.

GUILLOT.

Ne te boute pas en peine, couſin, je la retrouvarons.

GROS-JEAN.

Va, va, mon neveu, ſte marchandiſe là eſt comme les dés, ça ne ſe pard jamais.

COLIN.

Eh ! de quel côté tournerons-je ? Si j'allons par ici, ils ſeront peut-être allez par ilà.

GUILLOT.

Pargué, coufin, te vlà bian embarraffé. Que ne farmones-tu ces arbres? Nan dit comme çà qu'ils favont tout ce qui fe fait, & qu'ils jafont queuquefois comme des pies dénichées.

COLIN.

Çamon, par ma figuette! Pendant que je lentibornerons à leu demander quoi, & qu'eft-ce? Colinette fera.... (*Il pleure*). Ah! ah, ah! Si je favois encore par où ces coquins-là avont enfilé.

GROS-JEAN.

La commère Simonne a dit qu'ils aviont tiré vars ce chemin-ici.

GUILLOT.

Tenez, Gros-Jean. Allez-vous-en tout finement droit par là avec fti-ci : je m'en vas avec fti-là par ce petit fentier; & le coufin prendra par là avec ftelles-là. (*Ils s'en vont tous*).

SCÈNE XVI.

LES CHÊNES.

Ier CHÊNE.

A votre aife, monfieur Colin, à votre aife; vous ne voulez pas vous donner la peine de nous confulter, tant-pis pour vous.

SCÈNE XVII.

LES CHÊNES, ARLEQUIN, SCARAMOUCHE.

SCARAMOUCHE.

Nous avons mis Colinette en sûreté.

ARLEQUIN.

La porte est bien barricadée ?

SCARAMOUCHE.

Oui parbleu.

ARLEQUIN.

AIR : (*Lampons, lampons*).

Nous aurons des diamans. (*bis*).

SCARAMOUCHE.

Un tendron des pious charmans. (*bis*).

ARLEQUIN.

Célébrons notre victoire ;
Nous avons là de quoi boire :

(*Tous deux*).

Lampons, lampons,
Camarade, lampons.

(*Ils boivent*).

(*On entend de loin les voix de trois ou quatre paysans qui crient*) :

AIR : (*Belle Brune, belle Brune*).

PAYSANS, *qu'on ne voit point.*

Colinette !
Colinette !

ARLEQUIN, *épouvanté.*

Hoïmé !

SCARAMOUCHE, *fuyant.*

Sauve ! sauve ! Voilà les gens de la noce.

SCÈNE XVIII.

LES CHÊNES, ARLEQUIN,

ARLEQUIN.

AHI ! sono perduto !

(*Il court éperdu de tous côtés, sans pouvoir se déterminer sur le chemin qu'il prendra*).

Où vais-je me fourrer ?... Grimpons, & cachons-nous sur cet arbre.

(*Il monte sur un chêne*).

PAYSANS, *qu'on ne voit point.*

Colinette !
Colinette !

ARLEQUIN, *ſur l'arbre, achevant l'air.*

Que me voilà bien ici
Dans ma petite cachette !

PAYSANS, *qu'on ne voit point.*

Colinette !
Colinette !

ARLEQUIN.

AIR : (*Parodié d'Amadis*).

Bois épais, redouble ton ombre;
Tu ne ſaurois être aſſez ſombre;
Tu ne peux trop cacher un malheureux fripon.

Le Chêne ſur lequel il eſt ſe remue. La peur ſaiſit Arlequin qui dit) :

O poveretto me ! L'arbre ſe déracine, & ſe remue ! (*Le Chêne marche*). Il marche ! Eh ! monſieur l'arbre, doucement ! Où allez-vous donc ?... Laiſſez-moi deſcendre, je vous incommode peut-être... Hé, arrêtez donc, vous me faites mourir de peur !... (*Le Chêne le ſecoue*). Ahi, ahi, ahi ! Si vous continuez à me ſecouer les trippes, il m'arrivera quelque accident, qui pourroit ſalir vos belles feuilles vertes... Holà donc, holà donc ! Vous prenez le mors aux dents .... Ah ! ç'en eſt fait, je perds les étriers. (*Il tombe en bas de l'arbre*). Peſte ſoit de la mariée ! me voilà tout éreinté.

SCÈNE XIX.

LES CHÊNES, ARLEQUIN, COLIN, GROS-JEAN, GUILLOT,

COLIN.

Ah! mon ami Guillot, je sis tout parturbé de ne rian trouver.

ARLEQUIN, *à part.*

Comment diable me tirer d'ici? Faisons le dormeur.

(*Il se met à ronfler*).

GROS-JEAN.

Il faut aller avartir la marichaussée.

COLIN.

Journée de mal-encontre!

GUILLOT, *à Colin, appercevant Arlequin.*

Aga tian, cousin, j'avise là un homme qui dort. Enquêtons-nous de li s'il n'a rian vu.

(*Il s'avance vers Arlequin & le pousse*).

Parlez, l'homme?

(*Arlequin continue de ronfler*).

GUILLOT.

Parlez donc, hé!

GROS-JEAN.

Réveillez-vous, mon ami.

ARLEQUIN, *se relevant, & parlant du ton d'un homme yvre.*

Allons, mon ami, allons. A votre ſanté.

(*Il chante en baillant*).

Tantaleri, tantaleri.

GUILLOT.

N'av'ous pas vu la femme à Colin?

ARLEQUIN.

AIR: (*Va-t'en voir s'ils viennent*).

La femme à Colin-Tampon.....

COLIN.

Laiſſe là ſt'homme, Guillot. Vois-tu pas bian qu'il n'y a point de raiſon à li.

GUILLOT.

Nennin, nennin. Morgué, il me porte bian la meine d'être un des fripons qui avont fait le coup.

ARLEQUIN.

Meſſieurs, il ne s'agit pas de çà. Je ſuis honnête-homme, & ça ne ſe fait point, entendez-vous?

GROS-JEAN, *aux Chênes, ôtant ſon chapeau.*

Meſſieurs les arbres, baillez-nous, s'il vous plaît, votre mot là-deſſus.

Ier CHÊNE.

C'eſt un des raviſſeurs de la jeune épouſée.

ARLEQUIN, *s'approchant du Chêne.*

Vous en avez menti.

LE CHÊNE, *lui donnant un ſoufflet d'une de ſes branches.*

Tiens, de ton démenti reçois le châtiment.

ARLEQUIN.

Miſéricorde! Un arbre qui parle, & qui donne des ſoufflets!

GUILLOT.

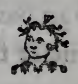
Ha! ha, c'eſt donc toi!

COLIN.

Çà, te vlà attrapé. Tu nous rendras Colinette tout comme alle étoit quand tu las priſe, ou bien je t'allons bouttre en priſon.

ARLEQUIN.

Ah, maudit arbre! Ah, chien d'arbre! Fuſſes-tu diſſéqué en cotterets.



SCENE XX

SCÈNE XX ET DERNIÈRE.

LES CHÊNES, ARLEQUIN, COLIN, GROS-JEAN, GUILLOT, SCARAMOUCHE, COLINETTE, GARÇONS & FILLES de la noce.

UN GARÇON.

TIAN, Colin, vlà t'n épousée. J'avons attrapé ce coquin-là qui s'enfuyoit. (*Montrant Scaramouche qui fait la révérence*). Je l'avons tant bâtonné, qu'il nous a tout dégoisé, & nous a mené là où ils aviont enfarmé Colinette.

ARLEQUIN, *à Scaramouche.*

Ah! Poltron, tu en auras ta part.

COLIN, *sautant au cou de Colinette.*

Ma povre Colinette! tu me reboutes le cœur au ventre. Ces pendards-là ne t'avont-ils point pris de tes bijoux?

COLINETTE.

Oh! pour cela, non.

ARLEQUIN.

On ne lui a pas ôté un cheveu.

GROS-JEAN.

Enfans, que ferons-nous de ces vaurians-là?

ARLEQUIN.

J'opine qu'on les faſſe crever à force de boire & de manger.

SCARAMOUCHE.

Je ſuis de l'avis de monſieur.

GUILLOT.

Ils mériteriont pourtant bien d'aller faucher le grand-pré.

COLIN.

Non, non. Ils paroiſſont bons guiables. Je m'en vas parier qu'ils n'aviont fait ça que pour me faire charcher.

ARLEQUIN.

Non vraiment, ce n'étoit que pour rire. Demandez plutôt à Colinette.

COLINETTE,

Cela eſt vrai; car ils me l'ont dit eux-mêmes.

COLIN.

Grand-marci, meſſieux les Chênes.

Ier CHÊNE, *aux Payſans.*

AIR: (*J'ai fait ſouvent réſonner ma muſette*).

Ne ſongez plus, mes enfans, à vos peines;
Chantez, danſez, ayez le cœur joyeux.

(*Aux jeunes Chênes*).

A leurs plaiſirs prenez part, jeunes Chênes.

(*A Arlequin & à Scaramouche*).

Et vous, fripons, fuyez loin de ces lieux.

ARLEQUIN.

Vous n'avez que faire de nous le recommander? Nous n'aimons point les arbres babillards.

(*Aussi-tôt il sort deux enfans de deux jeunes Chênes habillez de feuillages, qui se joignent aux Paysans pour danser. Après la danse, on chante le branle suivant*).

BRANLE.

AIR : (*De monsieur Aubert*).

Premier couplet.

COLIN.

Ici les bois savent parler;
Il ne faut pas leur révéler
Ce qu'on ne dit qu'à la matrône:
Bien en prend qu'autour de Paris
On ne greffe pas les taillis
Avec du chêne de Dodône.

CŒUR.

Bien en prend, &c.

Second couplet.

COLINETTE.

On ne sait pas que dans Auteuil
La veuve Iris, pendant son deuil,
Ne répand que du vin de Beaune:
Bien en prend qu'autour de Paris
On ne greffe pas les taillis
Avec du chêne de Dodône.

CŒUR.

Bien en prend, &c.

Troisième couplet.

ARLEQUIN, *aux Spectateurs.*

Messieurs, serrez vos flageolets,
Qui font de si beaux ricochets,
Quand une pièce n'est pas bonne:
Au jugement qu'ont vos sifflets,
On diroit qu'ils ont été faits
Du bois de chêne de Dodône.

CHŒUR.

Au jugement, &c.

FIN.

LA FAUSSE FOIRE,

PROLOGUE

DES DEUX PIÈCES SUIVANTES.

Représentée par la troupe du S[r] Francisque à la Foire Saint-Laurent 1721.

AVERTISSEMENT.

Le privilège de l'opéra comique ayant été accordé à d'autres qu'au sieur Hamoche & à la demoiselle de Lisle, (les deux arcs-boutans de ce spectacle, sous les noms de Pierrot & d'Olivette), ces deux acteurs se joignirent à la troupe du Sr Francisque, & jouèrent ce Prologue avec les deux Pièces qui le suivent. Comme les comédiens italiens s'établirent à la foire, le secret dépit qu'en eurent les comédiens françois, fut favorable à la troupe de Francisque. Ils la laissèrent paisiblement représenter des pièces en prose ; mais les privilégiés ses voisins lui firent interdire par l'opéra, non-seulement le chant & la danse, mais jusqu'aux machines & aux changemens de décoration.

ACTEURS.

ARLEQUIN.
LE DOCTEUR.
MEZZETIN.
SCARAMOUCHE.
COLOMBINE.
LA FAUSSE FOIRE, Gille.
SUIVANS de la Fauſſe Foire.
L'OMBRE DE LA FOIRE, Pierrot.
THALIE, Olivette.
SAUTEURS.

La Scène eſt dans le petit préau de la Foire Saint-Laurent.



LA FAUSSE FOIRE, PROLOGUE.

Le théâtre repréſente le petit préau de la Foire Saint-Laurent, avec un mauſolée dans le milieu.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARLEQUIN, LE DOCTEUR, MEZZETIN, SCARAMOUCHE, COLOMBINE, SAUTEURS.

(*L'orcheſtre joue une marche triſte, pendant que tous ces acteurs font le tour du mauſolée, en répandant des fleurs deſſus*).

MEZZETIN, *déclamant les vers ſuivans parodiés d'Amadis.*

Toi qui dans ce tombeau n'eſt plus qu'un peu de cendres,
Des ſpectacles réglés, toi, qui fus la terreur,

Foire, reçois le triste honneur
Que nous venons te rendre.

ARLEQUIN.

Auprès de toi, mère des ris,
Les *flon-flon* sont ensevelis.
Hélas ! hélas ! Foire folette,
Qui chantois si bien un couplet,
C'est ton joli *landerirette*
Qui t'a fait couper le sifflet !

LE DOCTEUR.

Mes enfans, nous avons beau pleurer, nos larmes ne nous la rendront pas.

ARLEQUIN.

C'est bien dit. Imitons les maris qui ont perdu leurs femmes, consolons-nous.

COLOMBINE.

Oui, cessons de nourrir une douleur inutile.

MEZZETIN.

Et ne laissons pas de faire tous nos efforts pour divertir le public.

ARLEQUIN.

Cela n'est pas facile. Notre bonne mère savoit engeoler les chalans, en leur vendant de petites chansonnettes ; il nous est défendu, à nous, de vendre la même marchandise.

COLOMBINE.

Hé bien, nous tâcherons de les engeoler autrement.

LE DOCTEUR, *tirant trois cahiers de sa poche.*

Elle a raiſon. Voyons ſi le public ſera content de quelques morceaux qu'on vient de me mettre entre les mains.

ARLEQUIN.

Qui en eſt l'auteur ?

LE DOCTEUR.

Il ne veut point être connu.

ARLEQUIN.

Cet *incognito* devient furieuſement à la mode.

COLOMBINE.

Et cette mode-là n'eſt pas mauvaiſe pour bien des raiſons.

ARLEQUIN.

Montrez-nous donc un peu ces belles productions.

LE DOCTEUR.

Voici d'abord une Comédie dont le titre eſt tout brillant (*). *Arlequin & Pierrot cocus ſans femmes.*

(*) *Les Comédiens italiens venoient de jouer une pièce intitulée:* Pantalon & Arlequin cocus ſans femmes.

ARLEQUIN.

Fi ! voilà une pièce qui ſent trop le théâtre italien.

LE DOCTEUR.

Aimez-vous mieux celle-ci? *La Boîte de Pandore.*

ARLEQUIN.

J'appréhende fort qu'il ne ſorte de là bien du mauvais.

MEZZETIN, *à Arlequin.*

Comme vous précipitez votre jugement ! Attendez que vous l'ayez vue.

LE DOCTEUR.

La troiſième a pour titre : *La Tête-Noire.*

ARLEQUIN, *riant.*

Ha, ha, ha ! La Tête-Noire ! Quel diable de titre eſt-ce là.

COLOMBINE, *à Arlequin.*

Hé! donne-toi donc patience !

ARLEQUIN.

Ne voyez-vous pas que c'eſt quelque garçon marchand qui aura voulu jouer ſa boutique & ſon enſeigne?

LE DOCTEUR.

Vous n'êtes pas au fait. C'eſt cette prétendue

Tête de Mort qui a mis tant de badauts en mouvement, & que l'auteur, pour le décorum du théâtre, a changée en *Tête Noire*.

ARLEQUIN.

Oh, diable! C'eſt un Vaudeville! Je ne dis plus rien.

LE DOCTEUR.

Je ſuis d'avis que nous commencions par *la Boîte de Pandore ;* & que nous finiſſions par.....

(*On entend en cet endroit un grand bruit dans les couliſſes*).

(*Un homme qu'on ne voit pas*).

Je veux entrer, moi.

(*Un autre*).

Non, vous n'entrerez pas. Par la morbleu!...

ARLEQUIN.

Quel bruit, quel tintamarre!

LE DOCTEUR.

Qu'eſt-ce qu'il y a donc là!

MEZZETIN.

Quelle conteſtation?

COLOMBINE.

Voyons ce que c'eſt.

SCÈNE II.

LES ACTEURS de la Scène précédente, LA FAUSSE FOIRE, habillée en harangère, SES SUIVANS.

LA FAUSSE FOIRE, *repoussant un homme qui la poursuit.*

RETIRE-TOI, coquin.

ARLEQUIN, *à part.*

Qu'est-ce que c'est que cette créature-là ?

LA FAUSSE FOIRE, *à Arlequin avec un ris moqueur.*

Ha ha! monsieur Francisque, c'est donc vous?

ARLEQUIN.

C'est moi-même.

LA FAUSSE FOIRE.

Je vous trouve fort plaisant de venir vous établir ici. Vous croyez donc jouer?

ARLEQUIN.

Hé! qui m'en empêchera, s'il vous plaît.

LA FAUSSE FOIRE.

Moi, mon petit ami, moi.

ARLEQUIN.

Vous ! Et à propos de quoi ?

LA FAUSSE FOIRE, *riant.*

Ha, ha, ha ! Je vois bien que vous ne me connoiſſez pas.

ARLEQUIN.

Ma foi, non ; & je n'ai nulle envie de vous connoître.

LA FAUSSE FOIRE, *ſe grattant les feſſes.*

Il faut pourtant bien que vous me connoiſſiez. Je ſuis la Foire.

LE DOCTEUR.

La Foire !

MEZZETIN.

La Foire !

COLOMBINE.

La Foire !

SCARAMOUCHE.

La Foire !

ARLEQUIN.

Vous la Foire !

LA FAUSSE FOIRE.

Oui, je ſuis la Foire. Les v'la bien étonnés tretous !

LE DOCTEUR.

Cela n'eſt pas poſſible.

MEZZETIN.

Vous vous moquez.

COLOMBINE.

Quel conte!

ARLEQUIN.

Nous connoiſſons la Foire.

SCARAMOUCHE.

C'eſt bien une figure comme la vôtre!

LA FAUSSE FOIRE.

Oh! je vous ferai bien voir qui je ſuis.

*Elle chante ſur l'*AIR: *Voulez-vous ſavoir qui des deux.*

Allez chercher fortune ailleurs,
Vous n'êtes que des bâteleurs......

ARLEQUIN, *l'interrompant, & lui donnant un coup dans l'eſtomac.*

Prenez la peine d'aller chanter ailleurs, vous.
Et ne faites point verbaliſer contre vous.

LA FAUSSE FOIRE.

Voyez un peu ce petit brutal.

ARLEQUIN.

Mais, mais, cette Marie ſaliſſon.

LA FAUSSE FOIRE, *tranſportée de colère.*

Ah! le miſérable, qui me manque de reſpect!

(*A ses suivans*).

Allons, mes enfans, faisons main-basse sur cette canaille-là.

(*La Fausse Foire & ses suivans, sont prêts à se jeter sur Arlequin & ses camarades, lorsqu'on entend un coup de tonnerre, qui est suivi d'une symphonie lugubre. L'ombre de la véritable Foire sort du tombeau*).

SCÈNE III.

LES ACTEURS de la Scène précédente, L'OMBRE DE LA FOIRE.

L'OMBRE, *à la Fausse Foire, déclamant les vers suivans parodiés d'Amadis.*

Va, retire-toi, malheureuse;
Ne viens point dans ces lieux, détestable chanteuse,
Débiter sous mon nom d'insipides couplets;
Va, retire-toi, malheureuse,
Et laisse mes enfans en paix.
Je retombe; le jour me blesse.
Tu me suivras dans peu de tems:
Pour te reprocher ta foiblesse,
C'est dans un mois que je t'attends.

(*L'ombre s'abîme*)..

SCÈNE IV.

ARLEQUIN, LE DOCTEUR, MEZZETIN, SCARAMOUCHE, COLOMBINE, SAUTEURS, LA FAUSSE FOIRE & SES SUIVANS.

ARLEQUIN, *à la Fausse Foire.*

Vous l'avez bien entendu. Vous voyez que nous n'avions pas tort de vous méconnoître.

LE DOCTEUR.

C'est celle-là qui est la véritable.

MEZZETIN.

C'est la bonne faiseuse.

COLOMBINE.

Vous n'êtes qu'une Foire de nouvelle création, vous.

LA FAUSSE FOIRE.

J'en conviens; mais je vaux mieux que la défunte.

ARLEQUIN.

Turelure!

LA FAUSSE FOIRE.

Ha ha! Je jouons l'opéra comique comme on ne l'a encore jamais joué.

MEZZETIN.

MEZZETIN.

Je le crois.

LA FAUSSE FOIRE.

Je n'employons guère les vieux airs, non ; je mettons partout de la musique toute fine neuve.

ARLEQUIN.

Malpeste!

LA FAUSSE FOIRE.

N'y a point de vieillerie cheux nous ; tout est neuf jusqu'aux Poëtes.

COLOMBINE.

Diantre! Cela est bon.

LA FAUSSE FOIRE.

Et les couplets de ces drôles-là ont le tour du bréteur, oui.

SCARAMOUCHE.

C'est de l'or en barre.

LE DOCTEUR.

Puisque tout est si merveilleux chez vous, il me semble que vous ne devriez faire aucune attention à nous autres bâteleurs.

LA FAUSSE FOIRE.

Nenni, nenni. Je voulons vous faire mourir de faim. Vous ne chanteraiz pas, dà. V'la le

contrat. Ça y eſt. (*Elle tire de ſon ſein le contrat paſſé avec l'opéra*).

ARLEQUIN.

Hé bien, que nous impórte ?

LA FAUSSE FOIRE.

C'eſt que vous croyez peut-être que vous danſeraiz.

COLOMBINE.

Sans doute.

LA FAUSSE FOIRE.

Et c'eſt ce qui vous embrouille. Vous ne parleraiz pas non plus. Ça y eſt.

ARLEQUIN.

Encore ?

LA FAUSSE FOIRE.

Oui, encore. Vous avez beau avoir votre *Hamoche* & votre *Deliſle*, ils ne vous ſerviront de rien.

MEZZETIN.

Que diable allons-nous donc faire?

LA FAUSSE FOIRE.

Vous n'auraiz perſonne, & je créverons de monde, nous.

ARLEQUIN.

Cela eſt-il auſſi dans le contrat?

LA FAUSSE FOIRE.

Oh! qu'oui, ça y eſt.

ARLEQUIN.

Comment donc? Mais tout eſt dans ce contrat-là.

LA FAUSSE FOIRE.

Aſſurément, tout y eſt. Vous n'auraiz ni violons, ni décorations, pas même une tapiſſerie. Ça y eſt encore, au moins.

LE DOCTEUR.

Cela ne laiſſe pas d'être embaraſſant.

COLOMBINE.

Eh! madame, ne pourroit-on pas s'accommoder avec vous?

LA FAUSSE FOIRE.

Point d'accommodement.

ARLEQUIN.

Vous nous coupez les vivres de tous côtés.

LA FAUSSE FOIRE.

Ça vous apprendra une autre fois, mes petits meſſieurs, à venir vous coleter avec nous.

SCARAMOUCHE.

Rien n'eſt plus chagrinant.

ARLEQUIN, *à genoux devant la Fauſſe Foire.*

Laiſſez-vous fléchir!

LA FAUSSE FOIRE.

Point de miséricorde.

ARLEQUIN, *pleurant.*

Hiaouf !

(*L'orcheſtre en cet endroit joue un air gracieux, qui annonce l'arrivée de Thalie.*

SCÈNE V.

LES ACTEURS de la Scène précédente, THALIE.

LE DOCTEUR.

QUELS ſons agréables ſe font entendre ?

ARLEQUIN.

Que vois-je? C'eſt une divinité qui vient à nous.

THALIE, *déclamant.*

Forains, ouvrez les yeux, & connoiſſez Thalie.
Elle vient par pitié vous offrir ſon ſecours
Contre cette injuſte ennemie,
Qui prétend de vos jeux interrompre le cours.
Que ſon privilége frivole
Ceſſe de troubler vos eſprits ;
Les ſeuls romains mes favoris
Peuvent vous ôter la parole :

Je vais leur inſpirer de la bonté pour vous.
Vous parlerez pendant la Foire.
Bien loin de s'en montrer jaloux,
Ce ſeroit pour leur cœur un plaiſir aſſez doux,
Si ſur tous vos voiſins vous aviez la victoire.

LE DOCTEUR.

Ah! divine muſe, vous nous rendez la vie!

ARLEQUIN.

Hélas! ſans vous, j'allois acheter une ficelle pour me pendre.

LA FAUSSE FOIRE.

Oh, pardi! madame la muſe, de quoi vous mêlez-vous? Je ne voulons pas qu'ils parlent, nous.

THALIE.

Allez, vous n'êtes qu'une folle
De venir ici les troubler.
Et vous qui prétendez leur ôter la parole,
Quel droit avez-vous de parler?
Ce n'eſt que pure tolérance
Si l'on vous laiſſe dire un mot;
Pourquoi leur ôter la licence
Que l'on prend dans votre tripot?

ARLEQUIN, *à la Fauſſe Foire.*

Qu'avez-vous à dire à cela?

LA FAUSSE FOIRE.

Mordi! C'eſt que je voudrions bien qu'il n'y

eût que nous à la Foire qui fissions bien nos affaires.

THALIE.

Cela ne dépend que de vous.

Voulez-vous avoir tout Paris,
Donnez-lui d'aimables folies,
Des couplets de bon-sens paîtris,
Et pleins de brillantes saillies:
Vous plairez par ce moyen-là;
Les jeux de votre voisinage
Deviendront, s'ils n'ont point cela,
Aussi déserts qu'un hermitage.

(*Thalie s'en va*).

SCÈNE VI ET DERNIÈRE.

ARLEQUIN, LE DOCTEUR, MEZZETIN, SCARAMOUCHE, COLOMBINE, SAUTEURS, LA FAUSSE FOIRE & SES SUIVANS.

ARLEQUIN, *à la Fausse Foire.*

Hé bien, nous parlerons, comme vous voyez. Ça y est.

COLOMBINE.

Oui, ça y est.

LA FAUSSE FOIRE.

N'importe. Vous ne gagneraiz pas de l'eau à boire avec votre prose. C'est moi qui vous le dis.

MEZZETIN.

C'est ce que nous verrons.

LA FAUSSE FOIRE, *se retirant, & retroussant sa robe par derrière.*

Il faut entendre nos couplets.

*Refrain de l'*AIR: (*Boire à son tire lire lir*).

Boire à son tirelire lir,
Boire à son toureloure lour,
Boire à son tour.

(*Tous les acteurs sortent, & les sauteurs font leurs exercices qui finissent le prologue*).

FIN DU PROLOGUE.

LA BOÎTE
DE PANDORE,

PIÈCE EN UN ACTE.

Représentée par la troupe du Sr Francisque à la Foire Saint-Laurent en 1721.

ACTEURS.

PANDORE.

MERCURE, Arlequin.

PIERROT, amant d'Olivette.

OLIVETTE, fille de Mira.

MIRA.

CORONIS, tante d'Olivette.

CHLOÉ, coufine d'Olivette.

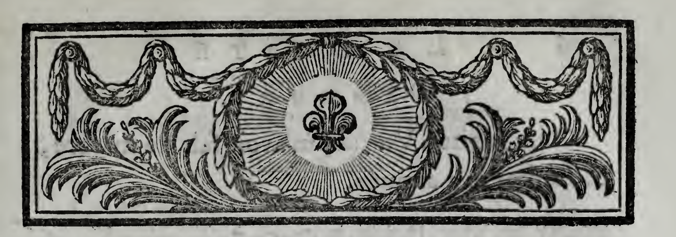
SILÈNE, vieillard.

CORIDON, riche laboureur.

TROUPE de payfans armés de la fuite de Coridon.

TROUPE de payfans & de payfannes de la noce de Pierrot.

La Scène eft dans la Colchide auprès du Mont-Caucafe.



LA BOÎTE DE PANDORE.

Le théâtre repréſente un hameau où l'on voit deux ſtatues ſur leurs piédeſtaux, qui ſont l'Innocence & la Bonne foi.

SCÈNE PREMIÈRE.

PANDORE, PIERROT.

PIERROT.

QUOI, Pandore, vous avez été ſtatue?

PANDORE.

Oui vraiment, Pierrot, j'ai été ſtatue.

PIERROT.

Et dites-moi donc, s'il vous plaît, qui vous donné du mouvement?

PANDORE.

C'eſt Jupiter. Vulcain m'avoit fait de marbre, & Jupiter m'a animée.

PIERROT.

Oh ! que cela eſt plaiſant ! Vous avez été de marbre ! Que je tâte ſi vous n'êtes point encore dure quelque part.

(*Il touche légèrement, & ſans paroître y prendre plaiſir, la gorge de Pandore*).

Tenez. Vous avez encore là deux boules de marbre.

PANDORE.

Non, elles ne ſont plus de marbre.

PIERROT.

Parlons d'autre choſe. A propos, Pandore, je voudrois bien voir dans cette petite affaire que vous avez... la... dans cette boîte que vous gardez avec tant de ſoin.

PANDORE.

Oh ! je ne veux pas qu'on regarde dedans !

PIERROT.

Qu'eſt-ce qu'il y a donc dedans ?

PANDORE.

Je n'en ſais rien ; mais cela eſt fort beau.

PIERROT, *riant.*

Hé, hé, hé! Et vous ne l'avez pas vu.

PANDORE.

Cela n'empêche pas. C'eſt Jupiter qui me l'a donnée; les dieux ne ſauroient faire de vilains préſens.

PIERROT.

Vous avez raiſon. Cela doit être fort beau.

SCÈNE II.

PANDORE, PIERROT, MERCURE ſous la forme d'Arlequin.

MERCURE, *à part.*

On ne reconnoîtra jamais le dieu Mercure ſous le viſage & ſous le bizarre habit que je porte.

PANDORE, *bas à Pierrot.*

Qui eſt cet homme-là, Pierrot?

PIERROT, *bas.*

Je ne ſais pas.

MERCURE, *toujours à part.*

Jupiter m'a ordonné de veiller ſur Pandore, pour voir ce qu'elle fera de la boîte fatale. Je voudrois, par pitié pour les hommes qu'elle ne l'ouvrît pas.

PANDORE.

Il vient à nous.

MERCURE.

Bonjour, belle Pandore.

PANDORE.

Je ne vous connois pas.

MERCURE.

Je vous connois bien, moi. Vous êtes l'aimable Pandore: vous avez été faite à coups de marteau: vous avez été de marbre: vous voilà de chair. Je ſuis auſſi de chair, moi. De chair à chair il n'y a que la main.

(*Il lui prend le bras, le baiſe; & voyant qu'elle ne s'en défend pas, il dit à part*).

Si elle n'étoit pas toute innocente, qu'elle feroit de façons?

PIERROT.

Et moi, me connoiſſez-vous auſſi?

MERCURE.

Oh! qu'oui. Vous vous appelez Pierrot: vous allez épouſer Olivette, fille de Mira & nièce de Coronis; & vous avez le vieux Silène pour rival.

PIERROT.

Comme vous déchiffrez toute notre parenté? Qui êtes-vous, s'il vous plaît?

MERCURE.

Je ſuis un grand devin de qui doit deſcendre en ligne collatérale le fameux Michel Noſtradamus.

PIERROT.

On voit bien que vous êtes un habile homme.

PANDORE.

Puiſque vous devinez ſi juſte, de grace, apprenez-moi ce qui eſt renfermé dans ma boîte ; & pourquoi Jupiter, en me la donnant, m'a conſeillé de ne la pas ouvrir.

MERCURE.

Il a raiſon. Si vous ſaviez ce qu'elle contient, vous ne ſeriez pas ſi curieuſe.

PANDORE.

D'où vient donc cela ?

MERCURE.

Je n'oſerois vous le dire.

PANDORE.

Dites, dites.

MERCURE.

Votre boîte, qui eſt ſi jolie par dehors, renferme tous les maux qui doivent affliger le genre humain.

PANDORE.

Ma boîte renferme des maux !

PIERROT.

La vilaine boîte !

MERCURE.

Elle contient toutes les paſſions.

PANDORE.

Les paſſions ! Qu'eſt-ce que c'eſt que des paſſions ?

MERCURE.

L'ambition, l'intérêt, la jalouſie, & le reſte.

PIERROT.

Quels animaux ſont-ce là ?

MERCURE.

Puiſſiez-vous ne les connoître jamais.

PANDORE.

Je ſuis pourtant bien curieuſe de voir ces paſſions, je m'imagine que cela eſt bien joli.

MERCURE.

Cela eſt bien remuant du moins.

PIERROT, *à Pandore.*

Ouvrez, ouvrez votre boîte.

MERCURE.

Vous n'en aurez pas ſi tôt fait l'ouverture, que l'innocence & la bonne foi, que vous voyez-là, s'envoleront dans les cieux: les vices, les crimes & les infirmités naîtront ſubitement ; & vous ceſſerez d'être heureux.

PANDORE.

PANDORE.

Bon, bon! Je n'entends rien à tout ce que vous me contez-là. Je gage que ma boîte n'eſt pleine que de bonnes choſes.

PIERROT.

Je le gagerois itout. Eſt-ce que Jupiter vous l'auroit baillée, ſi elle n'étoit remplie que de ces vilenies que ſtilà appelle des paſſions?

MERCURE, *à part.*

Pandore a bien envie d'ouvrir ſa boîte. Ma foi, laiſſons-la faire. Hé, de quoi vais-je m'aviſer, moi, d'être charitable?

PANDORE.

J'ai dans l'eſprit que la boîte eſt pleine de joyaux.

PIERROT.

Tenez, Pandore, c'eſt ce que je penſe auſſi.

PANDORE.

Allons, je veux ouvrir ma boîte. Et comme on va marier aujourd'hui Olivette avec Pierrot, je prétends leur faire des préſens de noce.

PIERROT.

C'eſt bien dit.

PANDORE.

Oui, j'ouvrirai la Boîte. Sans adieu, Pierrot.

C'eſt ici qu'Olivette ma chère amie & ſes parens doivent s'aſſembler pour votre mariage; je veux vous régaler tous d'un petit préſent. Je vais chercher ma boîte.

(*Elle s'en va*).

SCÈNE III.

MERCURE, PIERROT.

PIERROT.

Je crois que cela ſera fort curieux.

MERCURE.

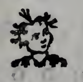
Vous m'en direz des nouvelles.

PIERROT, *avec émotion.*

Olivette paroît!... Je ne ſais pas pourquoi je ſuis ſi aiſe quand je la regarde.

MERCURE, *à part.*

Jouiſſons pour la dernière fois du plaiſir de voir l'amour innocent.



SCÈNE IV.

MERCURE, PIERROT, OLIVETTE.

OLIVETTE.

HÉ-BIEN, Pierrot, nous allons bientôt être mariés. Ma mère, ma tante & ma cousine Chloé, tout cela sera ici dans un moment.

PIERROT.

Que je vous aime, Olivette! Que je vous aime! Et si pourtant je ne suis pas encore votre mari.

OLIVETTE.

Et moi, Pierrot, je n'aime pas plus ma mère que vous.

MERCURE, *à part.*

Quelle innocence!

PIERROT.

Je ne songerai qu'à faire plaisir à Olivette.

OLIVETTE.

Je ferai toujours ce que voudra Pierrot.

MERCURE, *à part.*

Voilà ce qu'on peut appeler des amours en nourrice.

PIERROT.

J'apperçois votre mère & votre tante Coronis. Elles viennent pour faire la noce.

SCÈNE V.

MERCURE, PIERROT, OLIVETTE, MIRA, CORONIS.

MERCURE, *à part.*

VOYONS ce qui ſe paſſera dans cette aſſemblée de parens à la veille d'une noce. Si la boîte étoit ouverte, on entendroit ici un beau carrillon.

MIRA, *à Pierrot.*

Je ſuis ravie, mon gendre futur, de vous trouver ſeul avec ma fille.

MERCURE, *à part.*

La bonne maman !

CORONIS, *à Olivette.*

Vous faites bien, ma nièce, d'épouſer Pierrot; vous vous convenez à merveille. J'avois deſſein d'être ſa femme, moi; mais j'ai fait réflexion qu'il valoit mieux que ce fût vous.

OLIVETTE, *faiſant la révérence.*

Je vous ſuis bien obligée, ma tante. J'ai fait auſſi cette réflexion là.

PIERROT.

Vous avez bien fait, Coronis; car j'aime mieux Olivette que vous.

CORONIS.

Vous avez raiſon. Elle eſt plus aimable que moi.

MERCURE, *à part.*

La bonne tante !

MIRA.

Ho çà, mes enfans, ouvrez-moi tous deux votre cœur. Que voulez vous que je vous donne en vous mariant ?

PIERROT.

Je ne vous demande rien qu'Olivette.

OLIVETTE.

Pourvu qu'on me donne Pierrot, je ne me mets pas en peine du reſte.

MERCURE, *à part.*

Voilà des articles de mariage qui ne ſerviront pas de modèles dans les ſiècles à venir.

MIRA.

Je donnerai à Olivette pour ſa dot mon champ rempli de bled prêt à moiſſonner.

PIERROT.

Non, non. Gardez votre champ pour vous. N'aurons-nous pas mon jardin & le troupeau d'Olivette ? Cela ſuffira pour défrayer notre ménage.

OLIVETTE.

Oui, Pierrot eſt bon jardinier, il ne laiſſera pas ſa terre en friche.

MIRA, *montrant du doigt Mercure.*

Mais qui eſt cet homme noir que j'apperçois là ?

PIERROT.

C'eſt un de nos amis qui nous connoît tous, & que nous ne connoiſſons pas.

MERCURE.

Je ſuis un ſerviteur des deux familles. Je viens ici pour être un garçon de la noce, ſi vous l'avez pour agréable.

MIRA.

Vous nous ferez plaiſir.

PIERROT.

Nous vous en prions.

CORONIS, *à Olivette.*

Voici le vieux Silène avec Chloé, votre couſine.



SCÈNE VI.

MERCURE, MIRA, PIERROT, OLIVETTE, CORONIS, SILÈNE, CHLOÉ.

SILÈNE.

BONJOUR, Olivette. Bonjour, Mira. Bonjour, Coronis. Bonjour, Pierrot.

CHLOÉ.

Bonjour, toute la compagnie.

MIRA.

Il ne nous manquoit plus que vous pour nous bien réjouir.

OLIVETTE, *à Chloé.*

Cousine, je vous attendois avec impatience.

CHLOÉ.

Je n'en avois pas moins que vous d'être ici.

PIERROT.

Soyez le bien venu, Silène. J'avois peur que vous ne fussiez pas des nôtres.

SILÈNE.

Pourquoi cela ?

PIERROT.

Parce que j'épouse Olivette que vous vouliez épouser, vous. J'ai cru que vous ne seriez pas bien aise d'être de la noce.

SILÈNE.

Qui? Moi! Je ne ſouhaite que ſon bonheur. Puiſqu'elle ſera plus contente avec vous qu'avec moi, je ne ſuis pas fâché que vous ayez eu la préférence.

MERCURE, *à Silène.*

Vous êtes un rival bien obligeant.

SILÈNE.

J'ai des troupeaux à foiſon & des granges pleines de grain; tout cela eſt au ſervice de Pierrot, puiſqu'Olivette l'aime.

PIERROT, *l'embraſſant.*

Vous êtes un bon ami, père Silène. Embraſſez-moi. Je vous promets de rendre tantôt votre baiſer à Olivette.

SILÈNE.

Je lui demande ſeulement en grâce de la voir toujours. Sa vue me ſuffit.

MERCURE, *à part.*

Le bon homme n'eſt pas difficile à contenter.

OLIVETTE.

Vous me verrez tant que vous voudrez, Silène.

PIERROT.

Oui, oui. Comme vous ne travaillez plus, à cauſe que vous êtes vieux, vous tiendrez com-

pagnie à ma femme, pendant que je ne pourrai pas être avec elle.

CHLOÉ.

Je suis charmée, ma cousine, que vous vous mettiez en ménage avec Pierrot. C'est un garçon que j'ai toujours aimé. S'il n'alloit pas devenir votre mari, je souhaiterois qu'il fût le mien.

MIRA.

Laissons-là ces discours, & faisons tout à l'heure ce mariage.

OLIVETTE.

Oui; mais je voudrois que ma chère amie Pandore fût avec nous.

PIERROT.

Elle ne doit pas être loin d'ici. Cherchons-la.

(*Ils sortent tous, excepté Mercure*).

SCÈNE VII.

MERCURE, *seul.*

MA foi, ce sera grand dommage, si Pandore s'avise d'ouvrir sa boîte. Quelles noces se préparent! Une mère qui n'est point intéressée! Une tante qui ne minaude pas pour effacer sa nièce! Deux époux également innocens! Un vieillard

qui ſe fait une raiſon ſur ſon amour, & qui offre ſon bien à ſon rival heureux, ſans aucun intérêt de galanterie! Une aſſemblée de parens qui ne ſe querellent point! Voilà ce qu'on ne verra plus. . . Mais j'apperçois Pandore. Elle apporte ſa boîte. Elle pétille de l'ouvrir. Elle eſt innocente, & cependant curieuſe. Il faut donc que la curioſité ne ſoit point un mal, puiſqu'elle n'eſt point renfermée avec les vices.

SCÈNE VIII.

MERCURE, PANDORE.

MERCURE.

A ce que je vois, Pandore, vous vous ennuyez d'avoir votre boîte ſi long-tems fermée.

PANDORE.

Que voulez-vous? Je croirois peu mériter les faveurs des dieux, ſi je négligeois d'en connoître le prix.

MERCURE.

Vous y êtes donc déterminée?

PANDORE.

Oui.

MERCURE.

Attendez du moins que votre amie Olivette ſoit mariée.

PANDORE.

Oh ! Je veux voir auparavant quels ſont les préſens de Jupiter, pour les partager avec elle & ſa famille.

MERCURE.

Votre curioſité eſt généreuſe.

PANDORE.

Toute prête à la ſatisfaire, je frémis, ſans ſavoir pourquoi.

MERCURE.

C'eſt peut-être un avis ſecret que quelque favorable divinité vous donne. Profitez-en.

PANDORE.

Vous voulez encore m'effrayer.

MERCURE.

Je n'y réuſſirai pas.

PANDORE.

Oh ! Pour cela, non.

MERCURE.

Ce ſont vos affaires.

(Pandore ouvre ſa boîte. Il en ſort pluſieurs petits monſtres aîlés au travers d'une épaiſſe fumée, qui ſe répandent çà & là. En même tems on voit les ſtatues de l'Innocence & de la Bonne foi qui s'envolent. On entend gronder le tonnerre ;

& l'orcheſtre y répond par une ſymphonie de fureur.

PANDORE, *fuyant.*

O dieux! Qu'ai-je fait? Malheureuſe!

SCÈNE IX.

MERCURE, *ſeul.*

Vous l'avez voulu, madame Pandore, vous l'avez voulu! Vous avez fait là de bonne beſogne! Voilà un beau préſent de noces pour ſon amie Olivette! Tous les hommes étoient honnêtes gens, tous les hommes ſe portoient bien, & l'on va voir pour la première fois des fripons & des maladies. Voici le benin rival de Pierrot & la raiſonnable Coronis. Voyons comment ils ſe trouvent de l'ouverture de la boîte.

SCÈNE X.

MERCURE, SILÈNE, CORONIS.

CORONIS, *à Silène qui rêve.*

Quoi, monſieur Silène, vous vous repentez d'avoir cédé ma nièce à Pierrot?

MERCURE, *à part.*

Monſieur Silène. Bon. Voilà déjà la naiſſance de la politeſſe, fille de la diſſimulation.

CORONIS, *à Silène.*

Vous conſentiez tantôt ſi bonnement au mariage de Pierrot.

SILÈNE.

J'étois un ſot tantôt; mais depuis un moment, mademoiſelle Coronis, je ſuis bien changé. Non, je ne ſouffrirai pas que ce manant là me coupe l'herbe ſous le pied.

MERCURE, *à part.*

La jalouſie, ſortie de la boîte de Pandore, vient d'élire ſon premier domicile dans le cœur de Silène.

CORONIS, *minaudant.*

Mais, monſieur Silène, trouvez-vous donc ma nièce le ſeul objet aimable qui ſoit dans nos hameaux? N'en voyez-vous point d'autre qui mérite votre attention?

MERCURE, *à part.*

La coquetterie n'eſt, ma foi, pas reſtée au fond de la boîte.

SILÈNE, *tapant du pied.*

J'enrage!

MERCURE.

Mais, monſieur Silène (puiſque monſieur y a) tantôt vous embraſſiez Pierrot de ſi bon cœur.

SILÈNE, *en colère, & touſſant.*

Oh! bien, à préſent, je l'étoufferois.

MERCURE.

Prenez garde d'étouffer vous-même.

(*A part*).

Voilà la toux qui mène le branle des maladies échappées de la boîte.

SILÈNE, *tranſporté.*

Oui, ſi je le tenois, je le mettrois en pièces!

MERCURE, *à part.*

Origine de la fureur.

CORONIS.

Ne vous emportez pas, monſieur Silène. Je vous conſeillerois plutôt, pour vous venger de ma nièce, d'aimer une autre perſonne qu'elle. C'eſt une mijaurée qui n'a pas le ſens commun.

MERCURE, *à part.*

Modèle de tante pour la poſtérité.

SILÈNE.

Je vais trouver Mira, & lui repréſenter la ſottiſe qu'elle fait de me préférer un petit jardinier, qui a cent fois moins de bien que moi.

CORONIS.

Vous ferez ſagement. Je veux aller avec vous appuyer vos prétentions, pour tâcher d'avoir Pierrot. Auſſi bien il ne ſera pas dit que je reſterai fille, & que j'aurai le chagrin de voir marier ma nièce.

(*Ils s'en vont tous deux*).

SCÈNE XI.

MERCURE, *ſeul.*

CELA ne va pas mal. La jalouſie, la haine, la fureur, l'envie, la médiſance, la coquetterie. Parbleu! la boîte a fait une belle évacuation!... Je vois Pierrot & Olivette. Ils boudent. Ho! ho! la bouderie va déſormais tenir bonne compagnie aux amans.

SCÈNE XII.

MERCURE, PIERROT, OLIVETTE, plus parée, & ayant des fleurs dans ſes cheveux.

PIERROT, *à part.*

NE nous preſſons pas; remettons le mariage à quelques jours.

OLIVETTE, *à part.*

Pierrot eſt plus gentil que Silène ; mais Silène eſt plus riche que Pierrot.

MERCURE, *à part.*

L'eſprit d'intérêt fait ſon entrée dans le monde.

PIERROT, *à Olivette, d'un ton bruſque.*

Pourquoi donc, mademoiſelle Olivette, avez-vous mis dans vos cheveux ces fleurs qui n'y étoient pas tantôt ?

MERCURE.

C'eſt la vanité qui les y a placées, en attendant les poinçons de diamans & les papillons de pierres précieuſes.

OLIVETTE, *à Pierrot.*

Mais je vous trouve fort plaiſant, monſieur Pierrot.

MERCURE.

Oh ! voilà un mot de monſieur dicté par le dépit !

PIERROT, *bruſquement.*

Comment donc ?

OLIVETTE.

Oui, je vous trouve fort plaiſant de m'interroger d'un ton ſi bruſque.

PIERROT.

PIERROT.

Je vous trouve bien plaiſante vous-même de me parler ainſi. Savez vous que votre couſine Chloé ne parleroit pas comme vous faites ? Si vous me fâchez, par la jarni!...

OLIVETTE.

Hé bien, ſi je vous fâche ?

PIERROT.

Je l'épouſerai à votre place.

OLIVETTE.

Que m'importe ?

MERCURE.

Fort bien. Apparition de l'inconſtance.

PIERROT, *d'un air vain.*

Chloé eſt aimable, & nous ne lui déplaiſons pas.

MERCURE, *frappant ſur l'épaule de Pierrot.*

Premier petit-maître.

OLIVETTE.

Je ne ſais pas à quoi je penſois de me borner à un ſimple Jardinier.

PIERROT.

Il vaut bien la fille de madame Mira.

OLIVETTE.

Ma couſine vient. Je vous laiſſe avec elle.

PIERROT.

Vous me faites plaiſir. Allez trouver le bon-homme Silène.

SCÈNE XIII.

MERCURE, PIERROT, OLIVETTE, CHLOÉ.

CHLOÉ.

ME fuyez-vous, ma coufine ?

OLIVETTE.

Non, je ne fuis que Pierrot.

CHLOÉ, *étonnée.*

Pierrot !

OLIVETTE.

Lui-même.

CHLOÉ, *à part, avec joie.*

Ils font brouillés.

PIERROT, *à Chloé.*

Ne la retenez plus. Laiffez-la aller.

OLIVETTE, *à Chloé.*

Adieu, ma coufine. Gardez Pierrot, je vous en fais préfent.



SCÈNE XIV.

MERCURE, PIERROT, CHLOÉ.

PIERROT.

C'EST à moi à vous faire présent de Pierrot; Je me donne à vous, ma chère Chloé.

CHLOÉ.

Vous badinez, Pierrot.

PIERROT.

Pardi non, je ne badine point.

CHLOÉ.

Si j'étois sûre de cela, je vous dirois.... Mais vous ne parlez pas tout de bon.

PIERROT.

Si fait, si fait, je parle tout de bon. (*Montrant Mercure*). Demandez-lui plutôt.

MERCURE.

Il vous dit vrai. Vous pouvez vous ouvrir à lui.

CHLOÉ.

Ho bien, tenez. Olivette me dit hier au soir qu'elle faisoit semblant de vous aimer.

MERCURE, *à part.*

Hier au soir! La petite fourbe! Elle vient d'accoucher du mensonge.

CHLOÉ.

Mais que dans le fond elle ne vous aimoit pas.

PIERROT.

Qui s'en ſoucie ?

CHLOÉ.

Si j'étois de vous, Pierrot, je l'en ferois bien repentir.

MERCURE.

Aſſurément. J'épouſerois Chloé, qui eſt ſi bonne parente, qu'elle voudra bien ſe prêter à tout ce qui pourra faire enrager ſa couſine.

CHLOÉ.

Je vous en réponds.

PIERROT.

Oui, morgué! je m'en vengerai.

MERCURE, *à part.*

Voilà la vengeance.

PIERROT.

Allons, Chloé, allons chercher Mira. Je veux devant vous retirer ma parole, & vous épouſer à ſa barbe.

CHLOÉ.

Hé mais, Pierrot, ne me ferez-vous point auſſi après cela comme à ma couſine?

PIERROT.

Oh! non. J'en jure par Jupiter.

MERCURE, *à part.*

Serment amoureux.

(*Ils s'en vont*).

SCÈNE XV.

MERCURE, *seul.*

Ah! curieuse Pandore, qu'avez-vous fait! Bon. Mira s'avance. Je n'ai plus qu'à l'écouter pour avoir le bordereau de tous les vices de la famille.

SCÈNE XVI.

MERCURE, MIRA, OLIVETTE, SILÈNE.

SILÈNE, *toussant.*

Qu'avez-vous donc, Mira? Pourquoi vous appuyer sur un bâton? Vous voilà toute courbée, vous qui tantôt étiez plus droite qu'un jonc.

MIRA.

J'étois plus droite, il est vrai, que vous ne

l'avez jamais été; mais il m'eſt ſurvenu une douleur effroyable dans les épaules & dans la cuiſſe gauche.

MERCURE, *à part.*

C'eſt le rhumatiſme. Madame Mira n'a pas eu le plus petit lot de la boîte.

MIRA.

Ho çà, Père Silène, vous n'avez donc pas abſolument renoncé à Olivette?

SILÈNE, *touſſant.*

Je ne renonce à rien.

MERCURE.

Vous avez pourtant une toux qui vous oblige à bien des renonciations.

MIRA.

N'étois-je pas folle de donner ma fille à ce gueux de Pierrot? Il lui convient mieux d'avoir un riche Laboureur.

SILÈNE.

Sans doute.

MIRA.

Vous êtes fort à votre aiſe, c'eſt ce qu'il faut à ma fille.

SILÈNE.

Oh! j'eſpère m'enrichir encore bien davantage! Je me refuſerai juſqu'à mon néceſſaire, pour amaſſer de grandes richeſſes.

MERCURE, *à part.*

Je m'étonnois de ne pas voir l'avarice. Je vais faire un petit tour à la cour Olympienne, & dire à Jupiter que sa boîte a fait des merveilles. Je serai bientôt de retour, pour voir la suite de tout ceci.

(Il sort).

SCÈNE XVII.

MIRA, OLIVETTE, SILÈNE, PIERROT, CHLOÉ.

PIERROT, *à Mira.*

NOUS vous cherchons partout, madame Mira.

MIRA.

Que me voulez-vous ?

PIERROT.

Vous dire que je ne veux plus de votre fille.

OLIVETTE, *à Pierrot.*

Ni elle de vous.

MIRA.

Vous me prévenez, monsieur Pierrot. Je donne Olivette à Silène.

PIERROT.

Ah ! je vois bien votre manigance ! Vous la lui baillez à cause de sa toux.

SILÈNE.

Qu'eſt-ce à dire ma toux, monſieur Pierrot ? Expliquez-vous.

PIERROT.

Pardi ! ça eſt bien difficile à comprendre? Ne voyez-vous pas que vous créverez bientôt, & que de la peau du vieux elle en achetera un jeune ?

SILÈNE.

Vous êtes un impertinent.

OLIVETTE.

Taiſez-vous, babillard.

PIERROT, *prenant Chloé pardeſſous le bras.*

Venez, Chloé, venez. Laiſſons ces mal-aſſortis & courons nous marier.

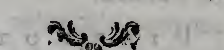
CHLOÉ.

J'y conſens. Nous ne ferons pas ſi bonne chère qu'eux; mais contentement paſſe richeſſe.

PIERROT.

C'eſt bien dit. Nous ne mangerons que du pain & du fromage; mais, dieu-merci, tout fait ventre.

(*Ils ſe retirent*).



SCÈNE XVIII.

MIRA, OLIVETTE, SILÈNE.

MIRA.

Ma fille vous convient donc, Silène?

SILÈNE.

Oui, vraiment, mais consentira-t-elle.....?

MIRA.

Je n'ai pas besoin de son consentement pour la marier.

(*On entend en cet endroit un bruit de tambours & de trompettes*).

OLIVETTE.

Quel bruit extraordinaire?

MIRA.

Je n'ai jamais entendu de pareils instrumens.

SILÉNE.

Que veut dire cela?



SCÈNE XIX.

MIRA, OLIVETTE, SILÈNE, CORIDON, TROUPE DE PAYSANS armés de la suite de Coridon.

CORIDON, *à ses gens.*

VOYONS si ceux-ci se feront tirer l'oreille.

MIRA.

Ah ! c'est Coridon, le plus riche Laboureur de nos cantons !

SILÈNE, *à Coridon.*

Eh ! bonjour, notre ami !

UN PAYSAN, *à Silène, lui faisant voler son chapeau.*

Vous perdez le respect, vieux penard. Otez votre chapeau, quand vous parlez à votre seigneur & maître.

SILÈNE.

Nous n'avons point de maître.

MIRA.

Nous sommes des Laboureurs comme Coridon.

CORIDON.

Je ne m'appelle plus Coridon, je me nomme monsieur de la Coridonière.

OLIVETTE.

Hé, pourquoi avoir allongé votre nom?

CORIDON.

Afin de vous bailler plus de considération pour ma parsonne. Je veux devenir signeur de ce pays ci.

MIRA.

Cela n'eſt pas juſte.

CORIDON.

Qui vous l'a dit? Je me ſens un courage de lion; je ne doute pas, moi, que quelque dieu ne ſoit mon père.

SILÈNE.

Quelle idée chimérique! Un payſan.....

CORIDON.

Taiſez-vous, vieux manant. C'eſt à vous tout le premier à m'obéir.

SILÈNE.

Je n'en ferai rien.

MIRA.

Ni moi non plus.

CORIDON.

Je ſaurai bien vous y contraindre. J'ai déjà tué trois laboureurs qui n'ont pas voulu ſe ſoumettre à moi.

SILÈNE.

J'aime mieux la mort que la dépendance!

CORIDON, *à ses gens.*

Hé bien, soit. Enfans, qu'on m'empoigne ces révoltés-là.

(*Les paysans de la suite de Coridon se mettent en devoir d'exécuter ses ordres*).

MIRA, *se jetant aux pieds de Coridon.*

Eh! monseigneur, calmez votre colère!

OLIVETTE, *faisant la même chose.*

Nous ne vous résistons plus, monsieur de la Coridonière!

CORIDON.

Je savois morgué bian que je vous ferois venir à *jubé.*

SCÈNE XX.

MIRA, OLIVETTE, SILÈNE, CORIDON, PAYSANS armés, MERCURE.

MERCURE.

SERVITEUR à monsieur de la Coridonière.

CORIDON.

Ho ho! Qui est cet homme-là?

MERCURE.

C'eſt un bon vivant qui vient pour être garçon de la noce d'Olivette.

CORIDON.

Qui épouſe-t-elle donc ?

MERCURE.

L'aimable Silène que vous voyez.

CORIDON.

Quoi, ce vieux fou auroit pour femme cette belle enfant-là ? C'eſt ce que je ne ſouffrirai pas, ſur ma parole.

MERCURE.

Effectivement, cela crie vengeance. Olivette ſeroit bien mieux le fait d'un brave gentilhomme comme vous, du père de la nobleſſe.

CORIDON.

Jarnigoi, c'eſt ce que je viens de penſer.

SILÈNE.

On m'arrachera plutôt la vie qu'Olivette.

CORIDON.

Comment donc ? Il raiſonne encore, cet animal-là ! Qu'on le boutte en lieu de ſureté.

MERCURE.

En attendant qu'on faſſe une priſon.

(*Les payſans de la ſuite de Coridon, emmènent Silène, qui ſe débat en faiſant des cris*).

SCÈNE XXI.

MIRA, OLIVETTE, CORIDON, MERCURE.

MERCURE, *à part.*

L'AMBITION a fait ici bien du ravage pendant mon absence.

(*Haut*).

Courage, monsieur de la Coridonière ! Vous faites bien, morbleu, d'introduire la subordination parmi les hommes.

CORIDON.

Ça m'est venu tout d'un coup. J'ai songé qu'il étoit biau de commander aux autres.

MERCURE, *à part.*

Ah, la boîte, la boîte ! ma foi, monsieur Coridon a eu le gros lot.

CORIDON, *à Olivette.*

Çà, ma poulette, je vous prends pour ma minagère. Vous ne pardrez pas au change.

MIRA.

Ma fille, remerciez monsieur.

OLIVETTE, *faisant la révérence.*

C'est bien de l'honneur pour moi.

CORIDON.

Vous varrez toutes les femmes du pays au-dessous de vous.

OLIVETTE, *transportée de joie.*

Oui-dà ? (*à part*) Quel plaisir !

CORIDON.

Vous serez encore distinguée d'elles par votre braverie.

OLIVETTE.

Ah !

MERCURE.

Et on vous portera la queue.

OLIVETTE.

Oh ! j'y consens de tout mon cœur, si ma mère le veut.

MIRA.

Si je le veux ? Belle demande !

CORIDON.

Dépêchons-nous donc de nous marier.

MERCURE.

C'est par où il faut commencer. Vous ferez bâtir ensuite un superbe château sur une éminence, avec un gros village au bas.

CORIDON.

C'est bian dit.

MERCURE.

Je me charge de ce ſoin-là, moi.

CORIDON.

Vous me feraiz plaiſir.

MERCURE.

Pour vous former une belle terre ſeigneuriale, il faudroit vous emparer d'une vaſte étendue de pays.

CORIDON.

Bon! Rien n'eſt ſi aiſé. Qui peut m'en empêcher? J'ai la force en main.

MERCURE.

Point de violence, quand on peut prendre un moyen plus honnête. Vous n'avez qu'à établir de certains officiers qui vous mettent juridiquement en poſſeſſion de toutes les terres que vous voudrez ſouffler à vos voiſins.

CORIDON.

Mais où trouverai-je ces officiers?

MERCURE.

Je vous les ferai venir du Maine & de Normandie, où la chicane eſt allée s'établir au ſortir de la boîte de Pandore.

CORIDON.

Vous me paroiſſez entendu, l'ami. Je vous baille la commiſſion d'arranger tout ça.

MERCURE.

Soit. Je veux bien être votre Intendant. J'ai toutes les qualités qu'il faut pour cela. Je prévois que je vous rendrai bien des ſervices, auſſi bien qu'à madame de la Coridonière.

CORIDON, *lui frappant ſur l'épaule.*

Je ne ſais pas qui vous êtes; mais tatigué, vous m'avez l'air d'être un futé manœuvre.

SCÈNE XXII.

MIRA, OLIVETTE, CORIDON, MERCURE, PIERROT, CHLOÉ.

PIERROT, *tenant Chloé par la main, danſant & chantant.*

TALA, lerala, lerala, lerala: Tala, lerala, leralire.

MERCURE.

Vous êtes bien gai, monſieur Pierrot.

PIERROT.

Comme un pinſon. Je viens d'épouſer Chloé. La noce nous ſuit. J'allons nous divartir comme des pardus.

MERCURE.

C'eſt fort bien fait à vous.

PIERROT, *appercevant Coridon.*

Ah! votre valet, monsieu Coridon. Qu'est-ce que c'est donc? On dit comme çà que vous vous êtes fait Seigneur de toute la contrée.

CORIDON.

On t'a dit vrai. Et je vais épouser Olivette.

PIERROT.

Tant-mieux. J'allons devenir parens par les femmes. Que je vous saute au cou, mon cousin!

(*Il veut embrasser Coridon*).

CORIDON, *le repoussant.*

Tout beau, Pierrot!

PIERROT, *étonné.*

Ho ho! Pourquoi donc ça?

MERCURE, *à Pierrot.*

Oui, mon ami, tenez-vous dans le respect, si vous voulez être toujours cousins.

CHLOÉ, *à Olivette.*

Je suis ravie, ma cousine, que vous deveniez une grande dame. Que je vous embrasse!

OLIVETTE, *la repoussant.*

Doucement!

MIRA, *à Chloé qui tourne les yeux sur elle.*

Oui, s'il vous plaît.

CHLOÉ, *confuse.*

Comment donc......?

MERCURE, *à Chloé.*

Elle a raiſon de vous recevoir mal dans le rang qu'elle occupe. Il falloit ſupprimer le mot trop familier de *couſine*, & dire, en faiſant une très-profonde révérence : J'oſe eſpérer que madame voudra bien me permettre d'avoir l'honneur de l'embraſſer.

PIERROT.

Oh, mordi! v'là bian des çarimonies! Sur ce pied-là, je ne nous fréquenterons guère.

MIRA.

C'eſt ce que je demandons.

CORIDON, *à Olivette.*

Retirons-nous, madame. Oublions que j'avons ces canailles-là pour parens.

(*Il emmène Olivette & Mira*).



SCÈNE XXIII.

MERCURE, PIERROT, CHLOÉ.

PIERROT.

BELLE débacle!

CHLOÉ.

Avec tous leurs honneurs, ils ne feront peut-être pas si heureux que nous.

MERCURE.

Non, je vous assure. L'ambition est la mère du chagrin.

PIERROT, *à Mercure.*

J'entends venir nos amis. Demeurez avec nous, vous vous réjouiraiz comme un compère.

MERCURE.

Volontiers. J'irai ensuite aux noces de monseigneur de la Coridonière, dont la noblesse naissante a besoin de mes talens pour arriver à son but.



SCÈNE XXIV & DERNIÈRE.

MERCURE, PIERROT, CHLOÉ, TROUPE de payſans & de payſannes.

(*Les payſans & payſannes viennent pour exprimer par des danſes caractériſées, les vices qui n'ont pas paru dans les ſcènes. L'agile* (*) *Antoni entr'autres ſe diſpoſe à danſer l'ivrogne, pour montrer que l'intempérance eſt auſſi ſortie de la boîte de Pandore ; mais Mercure reprenant le rôle d'Arlequin, les arrête en leur diſant*) :

MERCURE *en Arlequin, aux danſeurs.*

VOUS n'y penſez pas, mes amis. Qu'allez-vous faire? Vous oubliez qu'il nous eſt défendu de danſer.

(*Il adreſſe enſuite la parole aux ſpectateurs*).

Meſſieurs, nous vous avions préparé un divertiſſement complet ; mais l'envie qui eſt ſortie de la boîte de Pandore pour aller à l'opéra, nous oblige à vous donner des comédies toutes nues.

(*) Excellent ſauteur.

N'épargnez donc pas l'indulgence
A des acteurs infortunés,
Qui sont aujourd'hui condamnés,
A supprimer le chant, la danse,
Et, qui pis est, les décorations.
La suppression, ma foi, n'est pas petite:
Les danses & les chants sont, dit-on, le mérite
De nos voisins les histrions.
Plaire à l'esprit est donc notre unique ressource;
Si nous nous tirons bien d'un si grand embarras,
Ce ne sera, par ma foi, pas
Voler l'argent de votre bourse.

Ainsi, messieurs, cette pièce finira un peu froidement; puisque nous n'avons pas la permission de vous chanter les couplets que nous allons vous réciter.

VAUDEVILLE.

Premier Couplet.

CHLOÉ.

Mère qui vit trop librement
Devant sa fille neuve encore,
Ouvre au tendron imprudemment
La boîte de Pandore.

Second Couplet.

MERCURE.

Deux amans vivent dans l'erreur:
Tout est charmant quand on s'adore;
Mais l'hymen ouvre par malheur
La boîte de Pandore.

Troisième Couplet.

PIERROT.

Cachez si bien vos soins jaloux ;
Que votre femme les ignore ;
N'ouvrez point, indiscrets époux ;
La boîte de Pandore.

Quatrième Couplet.

MERCURE *en Arlequin, aux spectateurs.*

Souvent l'un gagne, où l'autre perd :
Si d'un *benè* l'on nous honore,
A profit nous aurons ouvert
La boîte de Pandore.

FIN.

LA
TÊTE NOIRE,

PIÈCE EN UN ACTE,

Représentée par la troupe du sieur Francisque à la foire S. Laurent en 1721.

AVERTISSEMENT.

Cette pièce fut faite à l'occasion d'un faux bruit qui courut à Paris, qu'il y avoit dans certaine communauté une jeune demoiselle, dont le visage ressembloit à une tête de mort. On offroit, disoit-on, une somme considérable au premier garçon qui voudroit l'épouser. Il se présenta effectivement, pour la voir, un grand nombre de jeunes gens, qui étoient assez crédules pour ajouter foi à cette fable, & qui vouloient même entrer par force dans cette communauté. On fut obligé, pour les repousser, de mettre pendant plusieurs jours des gardes à la porte.

ACTEURS.

M. JÉRÔME, vieux garçon retiré du commerce.

Madame CANDI, marchande confiseuse, sœur de M. Jérôme.

ARGENTINE, leur nièce.

ARLEQUIN, MARINETTE, } domestiques de M. Jérôme.

CHARLOT, JAVOTTE, } enfans de madame Candi.

CLITANDRE, ancien maître d'Arlequin.

UN CLERC DE PROCUREUR.

UN PEINTRE.

UN MITRON.

UN SUISSE.

UN GASCON.

UN NOTAIRE.

TROUPE DE MASQUES.

La Scène est à Paris dans la maison de M. Jérôme.



LA TÊTE NOIRE.

Le théâtre représente une salle.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARINETTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

J'ACCOURS à vos ordres, mademoiselle Marinette. Qu'y a-t-il pour votre service ?

MARINETTE.

J'ai appris que tu as quitté le service de Clitandre.

ARLEQUIN.

Cela est vrai. J'ai été obligé de l'abandonner. Je n'étois plus en état de l'entretenir.

MARINETTE.

Qu'appelles-tu l'entretenir ?

ARLEQUIN.

Hé, parbleu! le faire vivre. Il ne subsistoit depuis quelque tems que par le crédit que j'avois chez un Rôtisseur & un Cabaretier.

MARINETTE.

Et ces animaux-là ont apparemment perdu patience?

ARLEQUIN.

Vous l'avez dit. Mon maître & moi nous nous sommes séparés à l'amiable, pour n'être plus à charge l'un à l'autre.

MARINETTE.

Tu as bien fait. Il ne tiendra qu'à toi d'entrer dans une meilleure condition.

ARLEQUIN.

Où cela?

MARINETTE.

Ici.

ARLEQUIN.

Seroit-il possible?

MARINETTE.

Je t'ai proposé à monsieur Jérôme mon maître. Il a besoin d'un valet qui ait de l'esprit & de l'adresse, en un mot d'un homme comme toi.

ARLEQUIN.

Vous êtes toujours flatteuse, ma princesse.

MARINETTE.

Monsieur Jérôme est un vieux garçon qui me laisse tailler & rogner à ma fantaisie.

ARLEQUIN.

La bonne maison!

MARINETTE.

Tu y feras grand' chère.

ARLEQUIN.

Et de plus, je m'y verrai avec une aimable fille, qui a déjà eu pour moi de petites bontés préliminaires...

MARINETTE.

Taisez-vous, badin. J'apperçois M. Jérôme.

SCÈNE II.

ARLEQUIN, MARINETTE, M. JÉRÔME.

ARLEQUIN, *à part.*

LA plaisante figure!

M. JÉRÔME, *bas à Marinette.*

Qui est cet homme là?

MARINETTE, *bas à M. Jérôme.*

C'est le sujet dont je vous ai parlé.

M. JÉRÔME, *envisageant Arlequin.*

Ah ! ah ! Je crois qu'il me conviendra.

ARLEQUIN, *lui faisant la révérence.*

Monsieur, mademoiselle Marinette connoît mes petits talens.

MARINETTE, *bas à M. Jérôme.*

C'est votre vrai ballot. Je vous laisse avec lui.

SCÈNE III.

M. JÉRÔME, ARLEQUIN.

M. JÉRÔME.

OH çà, mon ami, je te prends à mon service. Marinette m'a dit toutes tes bonnes qualités.

ARLEQUIN.

Monsieur.....

M. JÉRÔME.

Elle m'a sur-tout vanté ta discrétion.

ARLEQUIN.

Elle peut vous en répondre.

M. JÉRÔME.

C'est une bonne caution, au moins.

ARLEQUIN.

A qui le dites-vous ?

M. JÉRÔME.

Elle a toute ma confiance.

ARLEQUIN.

J'en ſuis perſuadé.

M. JÉRÔME.

Je ſuis ſi content de cette gouvernante, que je ne ſonge point à me marier.

ARLEQUIN.

Oh! Quand on a une fille comme celle-là dans un ménage, on peut bien ſe paſſer de femme.

M. JÉRÔME.

Aſſurément. Je me repoſe ſur elle de l'arrangement de mes petites affaires.

ARLEQUIN.

Cela vous ſoulage bien.

M. JÉRÔME.

Je t'en réponds. Auſſi, je ne prétends pas payer d'ingratitude tous ſes bons ſervices.

ARLEQUIN.

Je le crois.

M. JÉRÔME.

J'ai réſolu de faire dès aujourd'hui ſa fortune, & la tienne en même tems.

ARLEQUIN, *riant.*

Je vous vois venir, monſieur Jérôme.

M. JÉRÔME.

Que veux-tu dire par-là?

ARLEQUIN.

Vous rentrez en vous-même, & vous me choisissez pour vous défaire d'elle honnêtement.

M. JÉRÔME.

Tu prends le change, mon enfant. Il ne s'agit point de cela. Ecoute la confidence que j'ai à te faire.

ARLEQUIN.

Vous n'avez qu'à parler.

M. JÉRÔME.

J'avois un frère nommé Médard, établi à Carthagène. Sa femme & lui sont morts, & n'ont laissé qu'une fille de dix-huit ans nommée Argentine, qui a pris le parti de s'embarquer pour venir en France avec cent bonnes mille livres en lingots.

ARLEQUIN.

Cent mille livres! Peste! cela est bon.

M. JÉRÔME.

J'ai été la recevoir à Brest, & nous n'en sommes de retour que d'hier au soir. Madame Candi ma sœur, veuve d'un Confiseur de la rue des Lombards, qui est une marieuse, a déjà un épouseur en main pour Argentine.

ARLEQUIN.

Tant mieux. Vous en ſerez plutôt débarraſſé.

M. JÉRÔME.

Non, non. Je ne veux point marier ma nièce. Il faudroit en la livrant... (*Il fait l'action de compter de l'argent*).

ARLEQUIN.

Ah! je vous entends! Vous couchez en joue les lingots.

M. JÉRÔME.

Tu l'as dit. Et voici ce que j'ai deſſein de faire pour me les approprier.

ARLEQUIN.

Voyons.

M. JÉRÔME.

Tu vas te déguiſer en fille, & je te ferai paſſer pour Argentine.

ARLEQUIN.

Qui? moi! fi donc! vous n'y penſez pas.

M. JERÔME.

Oh! que ſi. Ce n'eſt que pour dégoûter le cavalier dont ma ſœur a fait choix pour ma nièce.

ARLEQUIN.

Fort bien.

M. JÉRÔME.

Il me faut un viſage très-déſagréable.

ARLEQUIN.

Je vous parois donc propre.....

M. JÉRÔME.

Admirable. J'avois jeté les yeux ſur un certain nègre ; mais j'aime mieux te donner ce perſonnage à faire.

ARLEQUIN.

Je vous remercie de la préférence.

M. JÉRÔME.

Je ne ſais pas même ſi le cavalier viendra juſqu'ici ; car ma ſœur ne t'aura pas ſi-tôt vu, qu'elle ſera la première à rompre ce mariage.

ARLEQUIN.

Cela peut être.

M. JÉRÔME.

Tu devines le reſte. Madame Candi me laiſſera diſpoſer de la pupille dont je ſuis tuteur.

ARLEQUIN.

Sans difficulté.

M. JÉRÔME.

Auſſi-tôt je vous la cloître ſecrètement dans le fond d'une Province, où ma ſœur ne s'aviſera jamais d'aller.

ARLEQUIN.

Voilà ce qui s'appelle un tuteur !

M. JÉRÔME.

Je me rendrai maître de tous les lingots.

ARLEQUIN, *se gratant l'oreille.*

Il y a quelque chose à redire à cet article-là.

M. JÉRÔME.

Oh! vous en aurez Marinette & toi une bonne partie.

ARLEQUIN.

C'est une autre affaire.

M. JÉRÔME.

Tu vois à présent mon intention.

ARLEQUIN.

Je la trouve fort raisonnable.

M. JÉRÔME.

Après tout, Argentine est belle & d'un caractère vif, elle se perdroit dans le monde.

ARLEQUIN.

Le bon oncle que vous êtes! Vous n'avez en vue que son bien.

M. JÉRÔME.

Orsùs, ne perdons point de tems. Je vais faire avertir ma sœur de mon arrivée. Prépare-toi à bien jouer ton personnage.

ARLEQUIN.

Ne vous mettez pas en peine.

M. JÉRÔME.

Fais tout ce que tu pourras pour lui ôter l'envie de marier ſa nièce.

ARLEQUIN.

Vous ſerez content de moi.

M. JÉRÔME.

Marinette va te donner tout ce qu'il faut pour ton déguiſement.

(*Il ſort*).

SCÈNE IV.

ARLEQUIN, *ſeul.*

Me voilà chargé d'un beau rôle! Je ſuis obligé de chercher à me rendre déſagréable aux hommes. Franchement, je ne ſais ſi je pourrai m'y réſoudre, quand j'aurai une fois ſur le corps un habit de femme.



SCÈNE V.

ARLEQUIN, MARINETTE.

MARINETTE, *apportant une toilette & des habits de femme.*

TIENS. Voici ma toilette & des habits que je t'apporte.

ARLEQUIN.

Ah! petite malicieuse, c'est donc pour représenter une laideron, que tu m'as introduit chez monsieur Jérôme.

MARINETTE, *lui passant la main sous le menton.*

Va, mon ami. Cette laideron-là ne laisse pas d'être à mes yeux un joli brunet.

ARLEQUIN.

La friponne! Que j'ai d'impatience de gagner des lingots!

MARINETTE.

Je n'en ai pas moins d'envie que toi.

ARLEQUIN.

Que je te ferai porter d'habits dorés, quand je serai ton mari!

MARINETTE, *s'en allant.*

Ah! que je t'en ferai porter aussi quand je serai ta femme!

ARLEQUIN.

Oh! je n'en doute pas.

SCÈNE VI.

ARLEQUIN, *seul.*

ÇA, changeons de décoration. Voilà peut-être la première fois qu'on s'est mis à une toilette pour s'étudier à déplaire aux hommes.

(*Il arrange sa toilette, crache dessus le miroir, l'essuie, &c. Il se met sur un placet, prend un peigne, & dit*):

Commençons par nous faire un tignon en cul de barbet *.

(*Il fait comme s'il se peignoit le derrière de la tête; & s'arrêtant tout-à-coup*).

Mais, non. Je n'y pense pas. Je suivrois la mode. Ce n'est pas le moyen de déplaire à des yeux françois. Enluminons nos joues.

(*) C'est ce que les dames appellent aujourd'hui se coîffer en *bichon.*

(*Il ſe met du rouge ſur une joue, & du blanc ſur l'autre. Il regarde enſuite les Spectateurs, & dit*):

Il me ſemble que cela n'eſt pas mal. Mettons à préſent notre coîffure.

(*Il prend une petite coîffure à la mode. Il l'examine, & la retourne de tous côtés, en diſant*):

Quel diable d'eſcofion! Quel colifichet!

(*Il la met ſur ſa tête, & après s'être regardé dans le miroir*):

Morbleu! que fais-je? Je me coîffe (*) en *oreille de chien!* S'agit-il donc ici de faire des conquêtes? Voyons s'il n'y a pas là d'autre coîffure.

(*Il en trouve une autre qui eſt à l'ancienne mode fort élevée*).

Bon. Voici des *tuyaux d'orgues* (*).

(*Il ſe la met ſur la tête, ſe lève & vient ſur le devant du théâtre ſe faire voir*).

Quel drôle d'air cela me donne! Je reſſemble à une coqueſigrue. Ma foi, le tout bien conſidéré, j'en reviendrai à la première.

(*Il retourne à ſa toilette, & examine tout ce qu'il y a deſſus*).

Qu'eſt-ce que c'eſt que tout ceci? *Une crevée*,

(*) Ajuſtemens de mode.

un solitaire, une folette, des maris, une bagnolette *. Si j'étois sûr qu'il ne vînt point de petits-maîtres me voir, je pourrois me servir de tout cela ; mais... Parbleu, tout coup vaille, mettons-nous à la mode.

(*Il se met tous ces ajustemens*).

Allons, ma juppe à présent. La voici. Diable! c'est une *criarde !* Mais n'est-ce point plutôt un *gaillard ?* Non, ma foi, c'est un vrai *panier.*

(*Il met ce panier qui est d'une largeur outrée*).

Malepeste ! quel contour !

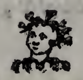
(*Et en mettant la juppe*).

Je suis aussi large par le bas que *George d'Amboise* **.

(*Il fait plusieurs* lazzis *en achevant de s'habiller ; après quoi, il se regarde dans le miroir, & chante*) :

Ah ! vous avez bon air,
Bon air vous avez !

(*) Ajustemens de mode.
(**) Grosse cloche de Rouen.



SCÈNE VII.

ARLEQUIN, M. JÉRÔME.

M. JÉRÔME, *riant.*

HA, ha, ha, ha, ha! Quel minois!

ARLEQUIN, *minaudant comme une coquette.*

Monsieur Jérôme, de grace ne me flattez point. Comment me trouvez-vous?

M. JÉRÔME.

A merveilles. Tu es un vrai remède d'amour.

ARLEQUIN.

C'est ce qu'il me semble. Je ferois présentement la nique à un épouvantail de chenevière.

M. JÉRÔME.

C'est ainsi que je te voulois. Qu'il vienne maintenant des épouseurs.

SCÈNE VIII.

M. JÉRÔME, ARLEQUIN, MARINETTE.

MARINETTE, *d'un air empressé.*

CHUT, chut. Madame Candi est à la porte avec ses enfans.

M. JÉRÔME, *à Arlequin.*

Il faut que je la prévienne. Retire-toi pour un moment avec Marinette.

SCÈNE IX.

M. JÉRÔME, *seul.*

NOTRE sœur est une commère bien rusée ; mais avec toute sa finesse elle sera la dupe de mon stratagême.

SCÈNE X.

M. JÉRÔME, Mme CANDI, CHARLOT, & JAVOTTE, ses enfans.

Madame CANDI, *courant embrasser monsieur Jérôme.*

BONJOUR, mon frère. Soyez le bien-revenu.

M. JÉRÔME.

Excusez, ma sœur, si je ne vous ai pas prévenue ; mais je me suis senti si fatigué de ce misérable coche......

Madame CANDI.

Bon ! Nous devons bien être sur la cérémonie, nous autres.

CHARLOT, *sautant au cou de M. Jérôme.*

Eh! mon oncle, vous voilà!

JAVOTTE, *embrassant aussi son oncle.*

Comment vous portez-vous, mon oncle?

M. JÉRÔME.

Fort bien, mes enfans, fort bien.

Madame CANDI.

Et ma chère nièce Argentine, où est-elle donc, mon frère? Je suis grosse de l'embrasser.

M. JÉRÔME.

Ah! ma sœur. Je suis dans la dernière désolation!

Madame CANDI, *étonnée.*

Que dites-vous?

M. JÉRÔME.

Que nous sommes malheureux!

Madame CANDI, *fort émue.*

Qu'y a-t-il donc? Expliquez-vous.

JAVOTTE.

Est-ce qu'elle est malade, mon oncle?

CHARLOT.

Seroit-elle morte?

M. JÉRÔME.

C'est pis que tout cela. Ce n'est pas une fille que j'ai amenée à Paris, c'est un monstre.

Madame CANDI.

Juſte ciel!

M. JÉRÔME.

Elle eſt d'une laideur, mais d'une laideur.....

Madame CANDI.

Qu'entends-je!

JAVOTTE.

Ah!

CHARLOT.

Eſt-il poſſible?

M. JÉRÔME.

Elle eſt effroyable. Vous en allez juger.

(*Il appelle*).

Holà, Marinette!

SCÈNE XI.

M. JÉRÔME, Mme CANDI, CHARLOT, JAVOTTE, MARINETTE.

MARINETTE.

ME voici.

M. JÉRÔME.

Faites venir Argentine.

MARINETTE.

Argentine?

M. Jérôme.

Oui, Argentine.

Marinette.

Pardi! Voilà encore une belle pièce de cabinet! Le beau régal à donner à madame Candi!

Madame Candi.

N'importe, Marinette, allez la chercher.

Marinette.

Madame, ſi vous ſaviez juſqu'à quel point elle eſt horrible......

M. Jérôme.

Faites ce qu'on vous dit.

Marinette.

Repréſentez-vous une tête plus noire.....

Madame Candi, *avec emportement.*

Plus noire, plus noire. Obéiſſez, raiſonneuſe, Il faut bien que je la voie une fois.

M. Jérôme.

Satisfaites ma ſœur.

Marinette.

Oh! tout-à-l'heure.

(*Elle fait deux pas & revient*).

Mais, madame, n'y a-t-il aucun danger à vous la montrer?

Madame Candi.

A me la montrer! Vous êtes bien impertinente, ma mie. Il y a un an que je suis veuve.

Marinette.

Je vous demande pardon. Je ne compte pas comme vous les jours de votre veuvage.

(*Elle s'en va*).

SCÈNE XII.

M. JÉRÔME, Madame CANDI, CHARLOT, JAVOTTE.

Madame Candi, *en colère.*

Autre insolence. Mais voyez un peu cette bégueule avec ses airs railleurs. Je ne sais qui me tient.....

M. Jérôme, *la retenant.*

Ne vous emportez pas, ma sœur. Elle n'a pas cru.....

Madame Candi.

Elle n'a pas cru, elle n'a pas cuit..... Vraiment, elle aura toujours raison avec vous.

M. Jérôme.

Voici notre Américaine.

SCÈNE XIII.

M. JÉRÔME, Mme CANDI, CHARLOT, JAVOTTE, MARINETTE, ARLEQUIN.

MARINETTE.

PLACE, place à la belle Argentine!

JAVOTTE.

Ah! qu'elle eſt laide!

CHARLOT.

La vilaine couſine!

Madame CANDI.

O dieux!

MARINETTE, *à madame Candi.*

Vous a-t-on ſurfait?

M. JÉRÔME, *à ſa ſœur.*

Je vous l'ai bien dit.

Madame CANDI, *à part.*

Mon frère Médard peut-il avoir fait une pareille créature?

ARLEQUIN, *à madame Candi.*

En vérité, ma tante, j'ai honte de paroître devant vous dans l'état où m'a miſe une longue navigation. (*l'embraſſant*). Permettez-moi de vous accoler.

Madame CANDI, *s'essuyant le visage.*

Pouas !

ARLEQUIN, *à Javotte.*

Venez, ma chère cousine, que je vous embrasse.

JAVOTTE, *se retirant derrière sa mère.*

Oh ! non. Je ne veux pas vous baiser.

ARLEQUIN, *à Charlot.*

Et vous, mon petit cousin ?

CHARLOT, *fuyant.*

Vous êtes trop laide. Allez, je vous en quitte.

ARLEQUIN, *déclamant sur le ton d'un héros de théâtre, ces vers parodiés de Phèdre & Hyppolite.*

Que vois-je ! Quelle horreur dans ces lieux répandue,
Fait faire à mes parens la grimace à ma vue ?
Je n'ai pour tout accueil que des frémissemens !
Tout fuit, tout se refuse à mes embrassemens !
Et moi-même, éprouvant la terreur que j'inspire ;
Je voudrois être encore dans mon frêle navire.

M. JÉRÔME, *à Arlequin.*

Ma nièce, vous ne devez point trouver cet accueil étrange ; les traits & la noirceur de votre visage......

ARLEQUIN.

Il est vrai que je suis diablement hâlée.

Madame Candi.

Oui. C'eſt un hâle que vous avez apporté du ventre de la mère.

Arlequin.

Hé, ventrebleu! madame Candi, eſt-ce ma faute, à moi? Ma chienne de mère avoit toujours à ſes trouſſes une douzaine de négres.

Madame Candi.

Comme elle parle!

Arlequin.

Telle que vous me voyez pourtant, je n'ai pas laiſſé de faire du bruit dans le nouveau monde.

Marinette, *à part.*

Que va-t-il dire? Il va s'embarraſſer.

Arlequin.

J'ai été enlevée cinq ou ſix fois; & mon père à la fin fut obligé de me mettre à l'hôpital, pour ſouſtraire mes charmes aux pourſuites de mes amans.

M. Jérôme, *à madame Candi.*

Quelle éducation on lui a donnée!

Arlequin.

Il falloit voir comme chacun me cajoloit ſur la route. Il y avoit plus de matelots après moi, qu'il n'y a de pages après une jolie bouquetière,

Madame CANDI, *à part.*

Quelle effrontée !

MARINETTE, *à Arlequin.*

Vous ne ſerez pas dans ce pays-ci ſi tourmentée des hommes.

ARLEQUIN, *à Marinette.*

Taiſez-vous, guenon. (*à madame Candi*) A propos d'hommes, ma tante, vous ne me parlez point du grivois que vous me deſtinez. Je ne doute pas que vous ne l'ayez bien choiſi; vous me paroiſſez une connoiſſeuſe.

Madame CANDI.

Quelle impudence ! Cela ne preſſe pas, petite garçonnière.

ARLEQUIN.

Pardonnez-moi, vraiment. Et ſi vous ne vous dépêchez de me marier, je veux que cinq cens mille diables m'emportent, ſi je ne recommence la vie que je menois en Amérique.

Madame CANDI, *en fureur.*

C'en eſt trop ! Je ne puis plus la ſouffrir.

M. JÉRÔME, *à Marinette.*

Qu'on la remène dans ſon appartement.

ARLEQUIN, *s'en allant.*

Adieu, ma tante.

SCÈNE XIV.

M. JÉRÔME, Madame CANDI, CHARLOT, JAVOTTE.

Madame Candi.

Ah! mon frère, la vilaine bête!

M. Jérôme.

C'eſt l'opprobre de la famille. Il faut enfermer cela au plutôt dans un cloître pour le reſte de ſes jours.

Madame Candi.

Non, non. On ne gardera point dans un couvent une fille de ce caractère-là, qui ſeroit capable de corrompre les autres, & de nous déshonorer par quelque action d'éclat. Et d'ailleurs, nous aurions ſur la conſcience tout le mal......

M. Jérôme.

Hé! qu'en ferons-nous donc?

Madame Candi.

Marions-la au premier venu. Car il ne faut plus penſer au gentilhomme que je voulois lui donner.

M. Jérôme.

Mais qui diable en voudra?

Madame CANDI.

Je vais envoyer ici tous les hommes que je rencontrerai. Il y aura bien du malheur, s'il ne s'en trouve pas quelqu'un que cent mille livres puissent tenter.

M. JÉRÔME.

Mais, ma sœur, quel projet......

Madame CANDI.

Je le veux.

M. JÉRÔME.

Songez-vous au ridicule que.....

Madame CANDI.

Paroles perdues. Vous savez que quand j'ai envie de faire quelque chose, je n'en démords jamais.

(*Elle sort avec ses enfans*).

SCÈNE XV.

M. JÉRÔME *seul*.

QUEL entêtement! Me voilà dans un embarras que je n'avois point prévu.

(*Il appelle*).

Marinette! Arlequin!

SCÈNE XVI.

M. JÉRÔME, MARINETTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

QUE vous plaît-il, mon oncle ?

M. JÉRÔME.

Hé ! mon oncle. Maudit babillard ! Tu viens de nous tailler de belle besogne.

ARLEQUIN.

Qu'y a-t-il ?

M. JÉRÔME.

Tu nous mets dans la nécessité d'essuyer les visites de tous les hommes que madame Candi va nous envoyer.

ARLEQUIN.

Pourquoi donc cela?

M. JÉRÔME.

Tu pouvois bien te passer de témoigner tant d'envie de te marier. Tu as paru trop effrontée à ma sœur, qui se fait un scrupule qu'on te mette au couvent. Elle veut qu'on te livre au premier qui voudra de toi.

MARINETTE.

Tant pis. Il y a à Paris des affamés qui......

ARLEQUIN.

Hé bien, il faudra refuser ceux-là.

M. JÉRÔME.

Oui; mais ils iront se plaindre à ma sœur, qui nous en amènera peut-être un, dont nous aurons bien de la peine à nous débarrasser.

ARLEQUIN.

Ne craignez rien.

MARINETTE.

On frappe. N'en seroit-ce pas déjà quelqu'un? (*Elle va ouvrir la porte*).

ARLEQUIN.

Je vais prendre un voile, pour mieux me jouer des originaux qui vont venir me voir.

(*Il sort*).

SCÈNE XVII.

M. JÉRÔME, *seul.*

MORBLEU, j'enrage! Tout ceci va faire un cancan parmi les badauts. Ils assiègeront ma porte, & je serai obligé d'y mettre des gardes;

SCÈNE XVIII.

M. JÉRÔME, UN CLERC DE PROCUREUR.

LE CLERC, *saluant M. Jérôme.*

MONSIEUR, n'est-ce pas à vous qu'il faut s'adresser pour voir la Tête Noire?

M. JÉRÔME.

Qu'appelez-vous la Tête Noire?

LE CLERC.

C'est une riche demoiselle qui arrive de l'Amérique. Madame Candi, que je viens de rencontrer, me propose de l'épouser, si elle me convient.

M. JÉRÔME.

Vous n'êtes pas, sans doute, informé de toute sa laideur.

LE CLERC.

Pardonnez-moi. Mais je suis maître clerc de procureur : je n'ai pas de quoi acheter une charge : je suis capable de tout faire pour en avoir une.

M. JÉRÔME.

Ce drôle là paroît avoir bon appétit. Tâchons de le détourner de son dessein.

(*Haut*).

Mon enfant, je ne vous conseille pas....

LE CLERC.

Trève de conſeil là-deſſus. La dame ſera bien horrible ſi j'y renonce.

M. JÉRÔME.

Je vois bien qu'il faut vous contenter. Tenez ; la voici. Vous pouvez l'entretenir.

(*M. Jérôme ſe retire*).

SCÈNE XIX.

LE CLERC, ARLEQUIN, le viſage couvert d'un voile.

LE CLERC.

MADEMOISELLE, vous voyez un apprenti procureur, à qui madame votre tante a permis de comparoître devant vous, pour vous propoſer de vous conjoindre avec lui par le lien matrimonial.

ARLEQUIN.

Vous me faites trop d'honneur, monſieur. Je voudrois que mes charmes fuſſent au niveau de mon bien, pour pouvoir vous offrir l'agréable & l'utile.

LE CLERC.

Oh! ma foi, mademoiſelle, les procureurs

n'ont affaire que du dernier ; & ce n'est point une belle femme qui porte chez eux la corne d'abondance.

ARLEQUIN.

Cela suppose que les procureurs négligent bien leurs femmes. Écoutez : je ne m'accommoderois point du tout d'un mari indifférent.

LE CLERC.

Je ne ressemblerai point aux autres.

ARLEQUIN.

Je serois au désespoir d'être obligée de rabattre sur des clercs.

LE CLERC.

Vous n'en viendrez pas là. Allons, ma reine, faites vîte exhibition de ces traits que vous me cachez.

ARLEQUIN.

Non, non. Tenez, mon poulet, je crois que vous feriez mieux de m'épouser sur l'étiquette.

LE CLERC.

Vous n'avez rien à craindre, ma princesse ; je suis prévenu que vous n'êtes pas belle.

ARLEQUIN.

Mais j'ai le visage si baroque.

LE CLERC.

N'importe.

ARLEQUIN.

J'ai le teint plus noir que l'ame d'un vieux Procureur.

LE CLERC.

Tant mieux. Mon front en ſera plus en ſûreté. Montrez-vous donc, de grâce.

ARLEQUIN.

Je ne puis m'y réſoudre.

LE CLERC.

Je vous en prie.

ARLEQUIN, *levant ſon voile.*

Je cède à vos inſtances.

LE CLERC, *fuyant épouvanté.*

Ah! l'horrible monſtre! J'aime encore mieux me paſſer de charge.

SCÈNE XX.

ARLEQUIN, *ſeul, riant.*

HA, ha, ha, ha, ha! Comme il détale! Bon. En voilà déjà un d'expédié.

(*Il abaiſſe ſon voile*).

SCÈNE XXI.

ARLEQUIN, UN PEINTRE.

LE PEINTRE, *à part.*

VOICI sans doute la personne en question.

ARLEQUIN, *à part.*

Autre coureur de lingots.

LE PEINTRE, *encore à part.*

Elle n'est parbleu pas mal faite.

ARLEQUIN.

A qui en voulez-vous, monsieur?

LE PEINTRE.

A mademoiselle Argentine.

ARLEQUIN.

C'est m i. Qui êtes-vous?

LE PEINTRE.

Je suis un peintre qui a plus d'habileté que de bonheur.

ARLEQUIN.

Cela veut dire en bon françois que vous êtes gueux.

LE PEINTRE.

C'est la vérité.

ARLEQUIN.

Je ſais un moyen de vous enrichir.

LE PEINTRE.

Quel eſt-il ?

ARLEQUIN.

Vous n'avez qu'à me peindre en petit, faire graver & courir mon portrait (*) dans les rues, tout Paris l'achétera.

LE PEINTRE.

Je ne veux devoir ma fortune qu'à l'original.

ARLEQUIN.

Rien n'eſt plus poli.

LE PEINTRE.

Oui, mademoiſelle, avec quelques couleurs qu'on m'ait peint votre viſage, mon cœur (que l'amour ſans doute a deſtiné pour vous) m'a fait regarder comme une fable tout ce qu'on m'en a dit. En un mot, je vous crois belle; mon imagination eſt prévenue en votre faveur.

ARLEQUIN, *à part.*

Voilà un peintre qui eſt bien fou. Il faut que je m'en divertiſſe.

(*) Le portrait de la prétendue Tête de mort ſe vendoit dans les rues.

Le Peintre, *lui prenant la main.*

Laiſſez-moi, je vous en conjure, laiſſez-moi voir ces traits dont je me ſuis fait une ſi charmante idée.

Arlequin, *d'un air attendri.*

Hélas !

Le Peintre.

Vous ſoupirez !

Arlequin.

Ah ! petit fripon ! Pourquoi vous ai-je vu ?

Le Peintre.

Qu'entends-je ! Serois-je aſſez heureux pour... ?

Arlequin, *à demi-voix.*

Paix. Taiſez vous. Voyez ſi quelqu'un ne ſeroit point aux écoutes.

Le Peintre, *après avoir regardé de tous côtés.*

Je ne vois perſonne. Mon ange, décidez de mon ſort.

Arlequin.

Je vous aime, mon mignard. La confidence que je vais vous faire ne vous permettra pas d'en douter. Je ſuis belle, en effet, & plus belle encore que vous ne vous l'imaginez.

Le Peintre, *tranſporté, lui baiſant la main.*

J'en étois perſuadé. Cette menotte me le promettoit bien.

ARLEQUIN.

Monſieur Jérôme, mon oncle, qui par des vues de tuteur, me fait paſſer dans le monde pour une créature effroyable, me défend d'ôter mon voile, ſous peine d'être battue comme plâtre.

LE PEINTRE.

Le méchant homme !

ARLEQUIN.

Mais quand je devrois recevoir autant de coups de bâton qu'une bourrique de Montmartre, je veux ſatisfaire votre curioſité.

LE PEINTRE.

Que d'attraits vont s'offrir à mes yeux !

ARLEQUIN.

Je vais vous montrer un modèle qui vous ſervira pour peindre Vénus.

(*Il lève ſon voile*).

LE PEINTRE, *effrayé & s'enfuyant.*

Miſéricorde ! C'eſt plutôt un modèle pour peindre en laid les furies de l'enfer.

(*Arlequin abaiſſe ſon voile*).

SCÈNE XXII.

ARLEQUIN, UN MITRON, ayant vu sortir le Peintre.

LE MITRON, *à part.*

C'EST mon tour à glisser. Sachons si c'est pour nous que le four chausse.

ARLEQUIN, *chantant.*

Un mitron de Gonesse
Vient pour cuire à mon four.

LE MITRON.

Çà, mademoiselle, voyons voir si je nous accommoderons, l'un de l'autre.

ARLEQUIN.

J'en doute fort, mon ami.

LE MITRON.

Pourquoi?

ARLEQUIN.

Ne vous a-t-on pas dit que j'étois richement laide?

LE MITRON.

Pour ça oui. Mais, quand on ne me l'auroit pas dit, je l'aurois, morgué, bien deviné.

ARLEQUIN.

A quoi?

LE MITRON.

Eſt-ce qu'on jeteroit comme ça à la tête une fille qui a tant de *quibus*, ſi alle n'avoit pas queuque ſer qui loche ?

ARLEQUIN.

Tu as raiſon. Et malgré l'attrait de mes lingots, j'ai bien peur de monter en graine.

LE MITRON.

Oh ! que non. Il n'y a ſi petit pot qui ne trouve ſon couvècle. Tenez, mademoiſelle, il ne faut point tant de farine pour faire une miche. Touchez là. Je ſuis votre homme, queuque mine que vous portiez dans la phiſolomie.

ARLEQUIN.

Tu ne pourras jamais m'enviſager, ſans jeter tripes & boyaux.

LE MITRON.

L'y a du remède à ça. Je vous mettrai pendant le jour la tête dans un ſac, & la nuit (comme dit l'autre) tous chats ſont gris.

ARLEQUIN.

Ce n'eſt pas tout, mitron. Un mariaura bien à ſouffrir de mon humeur.

LE MITRON.

Je m'accommode de tout, moi.

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Je ſuis fantaſque, brutale, diableſſe.

LE MITRON.

Je ſommes donc de la même pâte.

ARLEQUIN.

Je bois comme un tambour.

LE MITRON.

Tant mieux. Je m'enivre ordinairement tout ſeul, vous me tiendrez compagnie.

ARLEQUIN, *à part.*

Rien ne dégoûte cet homme là !

(*Haut*).

Nous voilà d'accord, mon ami. Il ne reſte plus qu'une difficulté. Une fille comme moi n'eſt pas faite pour un mitron.

LE MITRON.

Hé, pargoi ! Avec votre argent, j'aurai bientôt acheté une ſavonnette à vilain.

ARLEQUIN, *ſe dévoilant.*

A propos de ſavonnette, trouves-en une pour ce viſage là.

LE MITRON, *ſaiſi d'effroi, & tremblant de tous ſes membres.*

Ahi, ahi, ahi, ahi; ahi, ahi, ahi !

ARLEQUIN.

Qu'avez-vous donc, mon petit pain-mollet?

LE MITRON, *se retirant à reculons & pas à pas, en regardant Arlequin en homme transi de peur.*

Eh! c'est un démon!.. Oui, ç'en est un! Il n'a point de blanc dans les yeux.

SCÈNE XXIII.

ARLEQUIN, *seul, riant.*

MITRON, serre la botte! serre la botte (*)! Ha, ha, ha! J'ai cru d'abord ce drôle là plus résolu.

SCÈNE XXIV.

ARLEQUIN, MARINETTE.

MARINETTE.

COURAGE, Arlequin! Cela ne va pas mal.

ARLEQUIN.

N'est-il pas vrai?

(*) Lardon fondé sur une mauvaise affaire que se firent autrefois quelques boulangers de Paris.

MARINETTE.

Assurément. Tu vas voir tout à l'heure un suisse qui est à la porte.

ARLEQUIN.

Tant pis.

MARINETTE.

Il est entre deux vins.

ARLEQUIN.

Un suisse entre deux vins ! Ah, morbleu ! qu'on ne le laisse pas entrer, ou je ne réponds de rien.

MARINETTE.

Il n'est plus tems. Le voici.

ARLEQUIN, *abattant son voile.*

La mauvaise visite !

SCÈNE XXV.

ARLEQUIN, MARINETTE, UN SUISSE.

LE SUISSE, *à Marinette.*

N'ÊTRE pas ici, mondame, que l'avre ein demoisel avec ein tête de mort ?

ARLEQUIN, *à part.*

Que vais-je devenir !

MARINETTE, *au Suisse.*

Que lui voulez-vous ?

LE SUISSE.

En vouloir faire mon femme.

MARINETTE.

Mais savez-vous qu'elle est hideuse ? Et que....

LE SUISSE.

Oh! moi point de dégoûteman. Chel prendrai lui, quand seroit ein diable.

ARLEQUIN, *à part.*

Le maudit suisse!

LE SUISSE, *montrant Arlequin.*

L'être là ?

MARINETTE.

C'est elle-même.

LE SUISSE.

Mondemoisel, serviteur à vous. Montrer ein peu ton tête.

ARLEQUIN.

Allez-vous-en.

LE SUISSE.

Moi point m'en aller, & épouser toi tout-à-st'hire.

ARLEQUIN.

Je ne suis pas pressée.

LE SUISSE.

L'être, moi, d'avre ton l'argent, per poire touchours comme ein trou.

ARLEQUIN.

Le vilain ſac-à-vin!

LE SUISSE.

Point de refuſeman, ou moi coupe ton tête noire.

(*Il tire ſon ſabre*).

ARLEQUIN, *lui retenant le bras, & ſe dévoilant.*

Attendez donc! Attendez donc!

LE SUISSE.

Comment! N'être point ſi effroyaple.

ARLEQUIN, *à part.*

Ah! Je m'en doutois bien!

LE SUISSE.

L'être preſque cholie.

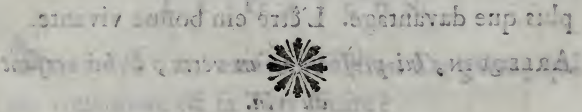
ARLEQUIN, *à part.*

Hoïmé! De quelle façon m'en déferai-je?

(*Bas, à Marinette*).

Va-t'en vîte quérir du vin, que je l'achève.

(*Marinette court chercher du vin*).



SCÈNE XXVI.

ARLEQUIN, LE SUISSE.

LE SUISSE.

Si vous l'épousse moi, vous sera le maître dans mon maison; moi demeurer touchours à l'cabaret.

ARLEQUIN.

Vous êtes fort de mon goût, ma grosse futaille. Ho çà, il faut ébaucher la connoissance par boire ensemble. Voilà de bon vin qu'on nous apporte.

SCÈNE XXVII.

ARLEQUIN, LE SUISSE, MARINETTE.

LE SUISSE, *sautant au cou d'Arlequin.*

MEINER *lieben frau!* Chel vous aimerai encore plus que davantage. L'être ein bonne vivante.

ARLEQUIN, *lui présentant un verre, & lui versant du vin.*

Allons, *Trinckt, mein her*;

(*Le Suisse se jette sur la bouteille & la vide;*

& après plusieurs lazzis d'ivrogne, qui donnent du jeu à Arlequin, il tombe ivre mort).

MARINETTE.

Nous en voilà débarrassés.

ARLEQUIN.

Aide-moi, Marinette, à le traîner dans la rue.

(*Ils le prennent chacun par une jambe & le tirent dehors. Arlequin en rentrant dit*):

Nous avons, ma foi, bien fait de le prendre par là; il nous auroit taillé des croupières.

MARINETTE.

J'en avois peur. Quel autre homme vient ici?

(*Arlequin baisse son voile*).

SCÈNE XXVIII.

ARLEQUIN, MARINETTE, UN GASCON.

LE GASCON.

SERVITEUR, mesdemoiselles. De grâce, qui de vous deux est la Tête Noire?

MARINETTE.

Le compliment est gracieux.

ARLEQUIN.

C'eſt moi, monſieur de la Garonne, à votre ſervice.

LE GASCON.

Sandis! Voilà déjà une taille qui me met tout en feu.

MARINETTE.

Peſte! Vous êtes bien combuſtibles, vous autres gaſcons!

ARLEQUIN.

Ce n'eſt rien que ma taille; quand vous aurez vu mon minois, il faudra vous lier.

LE GASCON.

Ne croyez pas railler. Je m'attends bien à vous trouver de mon goût.

MARINETTE.

Quel conte! Un joli homme comme vous, qui ſans doute eſt couru des plus aimables dames. . . .

LE GASCON.

Hé, donc? C'eſt par cette raiſon. Je ſuis aſſiégé par les plus belles femmes: la beauté me put; j'en ai juſques aux gardes.

ARLEQUIN, *à part.*

Le fat!

MARINETTE.

Oh! Nous avons de quoi vous remettre en appétit!

LE GASCON.

C'eſt ce que je cherche. Je me figure qu'une laide me piquera.

ARLEQUIN.

Ce n'eſt donc pas mes cent mille livres qui vous amènent ?

LE GASCON.

Cela ne gâtera rien. J'ai beſoin de cette ſoumme entière pour achever de payer une terre de trente mille écus.

MARINETTE, *riant.*

Quelle avance avez-vous donc faite ?

LE GASCON.

J'ai avancé ma parole, ce n'eſt pas peu. Mais dépêchons-nous, mignonne. Montrez-vous, je vous épouſe.

ARLEQUIN.

Me le promettez-vous ?

LE GASCON.

Oui, diou me damne.

ARLEQUIN.

Je me rends à ce ſerment. Vous allez me voir. Mais,

Rodrigue, as-tu du cœur ?

LE GASCON.

Si j'ai du cœur, Cadédis !

Paroiſſez Navarrois, Mores & Caſtillans.

ARLEQUIN, *se dévoilant.*

Hé bien, tenez. Voici un more.

LE GASCON, *effrayé.*

Ah, ventrebleu ! Quel visage !

MARINETTE.

Voilà ce que vous demandez, n'est ce pas ?

LE GASCON.

Pas tout à fait. Cette laideur passe un peu le but.

MARINETTE.

Comment donc, monsieur, vous mollissez !

ARLEQUIN.

Vous saignez du nez ! Est-ce ainsi, petit traître, que vous gardez la foi jurée ?

LE GASCON.

Attendez. Cette affaire demande quelque réflexion. Je repasserai tantôt.

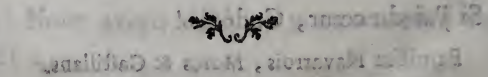
(*Il sort brusquement*).

ARLEQUIN, *riant.*

Ha, ha, ha, ha !

MARINETTE.

Attendez-le sous l'orme.



SCÈNE XXIX.

ARLEQUIN, MARINETTE, M. JÉRÔME.

ARLEQUIN, *rabaiſſant ſon voile.*

VOICI encore quelque galand. Mais non, c'eſt M. Jérôme.

M. JÉRÔME, *d'un air intrigué.*

Arlequin, voici ma ſœur qui amène le cavalier qu'elle avoit choiſi pour Argentine.

ARLEQUIN.

Laiſſez-le venir. Je vous en rendrai bon compte.

SCÈNE XXX.

M. JÉRÔME, ARLEQUIN, MARINETTE, Madame CANDI, CLITANDRE, UN NOTAIRE.

Madame CANDI, *à Clitandre.*

VOUS ne voulez donc pas me croire?

CLITANDRE.

Non, madame. Je crois plutôt que vous plai-

ſantez. Argentine ne ſauroit être telle que vous me la dépeignez.

ARLEQUIN, *à part.*

Ciel! C'eſt Clitandre, mon maître!

Madame CANDI.

Vous allez être déſabuſé.

M. JÉRÔME.

Je vous en réponds.

CLITANDRE, *montrant le Notaire qui l'accompagne.*

Hé bien! En ce cas là, nous n'aurons qu'à déchirer le contrat que monſieur a déjà dreſſé par votre ordre.

(*A Arlequin*).

Belle Argentine, c'eſt pour me ſurprendre plus agréablement qu'un oncle, qu'une tante me veulent prévenir contre vous. Je n'en ſuis pas la dupe.

ARLEQUIN.

Oh! pour cela, ſi. Vous ne vous attendez point à voir le viſage que je vais vous montrer.

(*Il ſe découvre*).

CLITANDRE, *épouvanté, & reculant.*

O dieux!

ARLEQUIN, *bas à Clitandre.*

C'eſt moi.

CLITANDRE, *ſans reconnoître Arlequin.*

Quel objet horrible!

ARLEQUIN, *toujours bas.*

Je ſuis Arlequin.

CLITANDRE, *reconnoiſſant Arlequin.*

Ah!

ARLEQUIN, *bas.*

Dites que vous voulez m'épouſer.

(*Il touſſe*).

Madame CANDI, *à Clitandre.*

Vous me croyez préſentement.

M. JÉRÔME.

Hé bien! Monſieur, vous voyez.

MARINETTE.

Voilà de quoi eſt la triomphe.

CLITANDRE, *à Madame Candi.*

Laiſſez la moi regarder encore.

Madame CANDI.

Oh! tant qu'il vous plaira.

CLITANDRE, *après avoir regardé un moment Arlequin.*

Véritablement, la belle Argentine n'a pas le

coup d'œil favorable; mais à force de la regarder, je découvre des grâces qui succèdent à ses défauts.

Madame CANDI.

Vous vous égayez, monsieur.

CLITANDRE.

Non, sur ma foi, madame. Elle a une taille, un port qui m'enchantent.

ARLEQUIN, *faisant la révérence.*

Cela vous plaît à dire, monsieur.

M. JÉRÔME.

Il plaisante. Quel conte !

MARINETTE.

Il se moque de la barbouillée.

CLITANDRE.

Je parle, vous dis-je, très sérieusement; & je suis prêt à recevoir sa main, pourvu qu'elle consente à mon bonheur.

ARLEQUIN, *faisant la précieuse.*

Monsieur, je dépends d'un oncle & d'une tante. Je n'ai point d'autre volonté que la leur.

M. JÉRÔME, *bas à Arlequin.*

Penses-tu à ce que tu dis, maraut ?

ARLEQUIN, *à M. Jérôme.*

Vous avez beau faire, mon oncle; vous me

mariérez avec monſieur, ou le diable vous emportera.

MARINETTE.

L'étourdi !

M. JÉRÔME, *à Clitandre.*

Vous l'entendez ? Voudriez-vous faire la folie d'épouſer une dévergondée comme celle là.

CLITANDRE.

Bon ! Ce ſont des vivacités qui n'effarouchent point un officier.

Madame CANDI, *à M. Jérôme.*

Hé pourquoi, mon frère, voulez-vous détourner monſieur de ſon deſſein ? Savez-vous bien qu'il nous fait trop d'honneur ?

ARLEQUIN, *après avoir parlé à l'oreille de Marinette, lui dit à demi-voix.*

Va la chercher.

Madame CANDI, *au Notaire.*

Donnez-moi, que je ſigne le contrat.

M. JÉRÔME, *à part.*

Je ne ſais comment ſortir de cet embarras là.

LE NOTAIRE, *préſentant la plume à Madame Candi.*

Madame, la voici.

Madame CANDI, *ſigne & donne enſuite la plume à M. Jérôme.*

À vous, mon frère.

M. JÉRÔME, *après avoir ſigné, dit à part:*

Il me vient une idée.

(*Il donne la plume à Clitandre; & pendant que ce cavalier ſigne, il dit bas à Arlequin*).

Ne ſigne point, toi, & diſparois. Je démêlerai la fuſée comme je pourrai.

ARLEQUIN, *voyant arriver Marinette qui conduit Argentine.*

Attendez, monſieur, voici une demoiſelle qui va ſigner pour moi.

M. JÉRÔME, *faiſant un grand cri.*

Ah! Je ſuis trahi!



SCÈNE XXXI.

SCÈNE XXXI.

LES ACTEURS de la Scène précédente, MARINETTE, ARGENTINE.

MARINETTE.

Vous voyez la véritable Argentine.

M. JÉRÔME, *à part.*

La carogne de ſervante !

Madame CANDI.

Qu'eſt-ce que cela veut dire, mon frere ? Expliquez-nous, s'il vous plaît, cette énigme.

ARLEQUIN.

Il n'y a point d'énigme là dedans, madame. Je ſuis un honnête garçon, nommé Arlequin, à qui M. Jérôme a propoſé quelques lingots pour faire le perſonnage d'Argentine, & dégoûter tous les amans qui viendroient la demander en mariage.

M. JÉRÔME, *à part.*

Le traître !

Madame CANDI.

Qu'entends-je !

ARLEQUIN.

Après quoi, il vouloit pieuſement la mettre dans un couvent, & raffler. . . .

M. JÉRÔME, *se jetant sur Arlequin.*

Fripon! Il faut que je t'étrangle.

ARLEQUIN.

A l'aide! Au guet! au guet!

(*Clitandre & Madame Candi l'arrachent des mains de M. Jérôme*).

Madame CANDI, *à son frère.*

C'est vous plutôt qui êtes le fripon. Allez vous cacher, misérable.

M. JÉRÔME.

Vous êtes une vieille extravagante.

Madame CANDI, *voulant se jeter sur M. Jérôme.*

Une vieille! Ah, scélérat!

CLITANDRE, *la retenant.*

Eh! Madame. . . .

Madame CANDI.

Laissez-moi, je vous prie, mettre en pièces ce membre pourri de la famille. . . . . Une vieille!

(*M. Jérôme s'enfuit*).



SCÈNE XXXII.

Madame CANDI, CLITANDRE, ARGENTINE, ARLEQUIN, MARINETTE.

ARGENTINE, *courant embrasser madame Candi.*

MA chère tante ! Qu'allois-je devenir, si le ciel, par votre moyen, n'eût fait échouer le projet d'un oncle barbare ?

Madame CANDI.

Ah ! ma nièce, bannissons-le de notre mémoire. Livrons-nous à la joie de nous voir.

ARGENTINE.

Je vais retrouver en vous la mère que j'ai perdue.

Madame CANDI.

Et vous, ma fille, vous trouverez, je crois, dans ce cavalier, un mari digne de votre tendresse.

CLITANDRE.

Aimable Argentine, ne vous révoltez-vous pas contre le dessein d'une tante trop prévenue en ma faveur ?

ARGENTINE.

Monsieur, je suis prête à lui obéir.

Madame CANDI.

Que toute la famille s'aſſemble & ſe réjouiſſe de l'heureuſe arrivée d'Argentine.

CLITANDRE, *embraſſant Arlequin.*

Ah! mon cher Arlequin, que je t'ai d'obligation! Je me ſouviendrai toute ma vie de ce que tu as fait pour moi.

ARLEQUIN, *d'un air froid.*

Je dirai cela à mon boulanger.

CLITANDRE.

Je t'entends. Va, mon ami, il y a pour toi mille piſtoles.

ARLEQUIN, *montrant Marinette.*

Je les partage auſſi tôt avec cette belle nymphe potagere, qui trouvera en moi de quoi réparer la perte qu'elle fait en monſieur Jérôme.



SCÈNE XXXIII ET DERNIÈRE.

LES ACTEURS de la Scène précédente, TROUPE DE MASQUES.

(*Les Masques font une marche. Après quoi, les Acteurs récitent les Couplets suivans*):

VAUDEVILLE.

Premier Couplet.

Madame CANDI.

GARÇONS, qui craignez que l'hiſtoire
Ne vous mette au rang des coucous,
Logez-vous à la Tête Noire,
Il ira peu d'amans chez vous.

CŒUR.

Logez-vous, &c.

Second Couplet.

CLITANDRE.

Financiers, chaſſeurs de pucelles,
Vous n'avez qu'à ſonner du cor;
On fait venir les plus cruelles,
Quand on loge à la Tête d'or.

CŒUR.

On fait venir, &c.

Troisième Couplet.

MARINETTE.

Il faut qu'au vin l'on ſe retranche,
Dès qu'on ſent venir les vieux jours;
Amans, jamais la Tête blanche
Ne fut l'enſeigne des amours.

CŒUR.

Amans, jamais, &c.

Quatrième Couplet.

ARLEQUIN, *aux ſpectateurs.*

Meſſieurs, donnez-nous la victoire;
Que votre eſprit ſoit indulgent;
Faites-nous, pendant cette foire,
Loger à la Tête d'argent.

CŒUR.

Faites-nous, pendant cette foire,
Loger à la Tête d'argent.

Fin du Tome ſecond.

